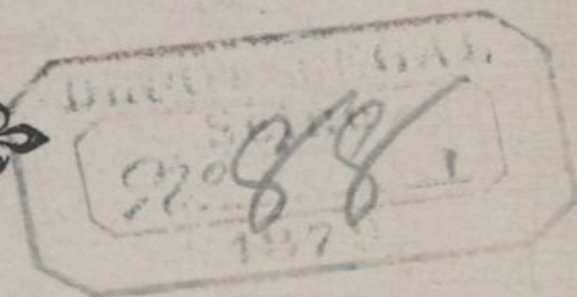


LA FERME DES MOINES

PAR

A. DE BERNARD



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés.

CE LIVRE est le premier dont la composition typographique ait été faite avec les polytypes de **CALONNE** et au moyen du Casier vertical.

Les polytypes ont été exécutés par **L. DANIEL**.

Les feuilles ont été imprimées par **ALCAN-LÉVY**.

Paris, Août 1878.

LA FERME
DES MOINES

PAR

A. DE BERNARD



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1878

Tous droits réservés.

LA

FERME DES MOINES

I

Le jour où Paul arriva à la ferme, il faisait un doux soleil qui réchauffait de ses rayons les feuilles nouvelles, et une tiède brise qui berçait mollement au bord du chemin les tiges de folle-avoine. On venait d'entrer dans le printemps. Paul humait avec délices l'air sain de la campagne. Sa poitrine se dilatait, son regard s'animait, et la teinte empourprée de ses joues se répandait sur tout son visage.

La carriole s'arrêta devant la petite porte ménagée à côté de la grande. Paul sauta d'un pied léger sur le seuil, et, un instant après, il traversait la cour de la ferme. Le chien sortit de sa niche en grondant, mais, à la vue de Paul, il agita sa queue et se mit à sauter autour de lui en jetant dans les airs des aboiements joyeux

– Tout beau, Sultan ! lui dit Paul en le caressant de la voix et de la main.

Sultan rampa aux pieds du jeune homme en lui léchant les mains et en allongeant son museau. C'était une belle bête que Sultan, un de ces grands chiens d'Artois dont la race se perd, et qui tiennent l'arrêt comme des chiens de marbre. Les chasseurs élégants les ont délaissés pour les races anglaises, mais les vieux chasseurs les aiment, et les braconniers les tiennent en grand honneur. Je m'en fie aux braconniers pour me dire si un chien est bon.

Dans les campagnes du Nord de la France, comme dans celles de la Belgique, la porte des maisons est coupée à peu près à la moitié de sa hauteur en deux morceaux qui s'ouvrent indépendamment l'un de l'autre. Le jour, quand il ne fait pas trop froid, la partie supérieure reste ouverte, et l'autre partie de l'huis forme alors une sorte de balcon à hauteur d'appui, où la fille de la maison vient s'accouder pour voir passer les passants, si la rue est en face, pour voir picorer ses poules sur la paille, si la porte ouvre sur une cour.

Ce jour-là, il y avait un homme fumant sa pipe à la porte de la ferme : c'était le maître du logis.

Il ne bougea pas quand il aperçut Paul, mais il ôta son bonnet rayé de blanc et de bleu, le bonnet national du paysan flamand. Le paysan est respectueux envers le bourgeois, même lorsqu'il le déteste. Celui-ci ne détestait pas le jeune homme, mais il le considérait comme un « monsieur », bien qu'à tout prendre ils fussent tous deux de conditions égales : peut-être même, s'il existait une différence, était-elle en faveur du fermier ; il avait à lui de belles terres, sa ferme lui appartenait, une belle ferme qui avait autrefois appartenu à la riche abbaye d'Anchin, et que, pour cette raison, l'on appelait la *Ferme des Moines*. Paul n'avait rien ; c'était le fils d'un petit marchand mercier de Lille, dont le fonds liquide n'aurait pas donné dix mille francs. Dix mille francs ! c'est ce qu'en deux ans mettait de côté maître Thomas. Mais le fermier Thomas, tout riche qu'il fût, avait toujours témoigné une grande déférence au fils du mercier Jooris ; il le regardait comme un être supérieur, comme un grand savant, et l'aimait presque à l'égal de sa fille Geneviève.

Paul eut été peut-être bien embarrassé de répondre complètement à la haute opinion que maître Thomas s'était faite de son savoir ; cependant il avait été au collège, et s'il n'était pas encore bachelier, il se proposait de le devenir un jour, ambition légitime chez un jeune homme de vingt ans. Ce que l'on ne peut nier, c'est que Paul ne fût un fort joli garçon, grand, mince, de tournure distinguée et de taille élégante ; qu'il ne parlât le français assez correctement et sans trop d'accent lillois, et ne jouât au billard dans la perfection. Il jouissait d'une grande réputation au *Café de la Vignette*. Paul était d'ailleurs aimé de tout le monde ; son caractère doux, prévenant, un peu mélancolique, lui avait ouvert tous les cœurs. Il n'avait qu'un défaut aux yeux de quelques-uns, celui de ressembler trop à une jolie fille ; il en avait un autre aux yeux de son père, c'était de professer une véritable antipathie pour le négoce, et ce qui est pire encore, de manifester des goûts d'artiste.

Paul avait une voix charmante, d'une douceur infinie, et, sans avoir appris la musique, il chantait avec beaucoup de goût les romances à la mode ; il s'élevait même parfois jusqu'aux airs d'opéra-comique, quand ils étaient tendres et touchants. La romance de *l'Eclair*, cette plainte d'un cœur endolori, était son triomphe. Les salons de l'aristocratie avaient souvent disputé le jeune chanteur aux salons de haut négoce. Une belle dame, très-haut placée dans l'admiration du grand monde et dans les jalousies du grand commerce, avait voulu donner un maître de chant au jeune homme ; mais un riche négociant, qui se piquait de beaux-arts parce qu'il avait chez lui une collection de violons, avait, de son côté, offert au virtuose un emploi bien rétribué qu'il ne remplirait pas, à la condition que celui-ci ne chanterait plus qu'avec son autorisation. On lui assurait en outre ses entrées au théâtre. Les propositions du négoce étaient bien alléchantes ; mais celles de la belle dame étaient faites avec tant de grâce, que l'hésitation était permise, et l'on ne savait trop lequel des deux camps hostiles l'emporterait, quand un incident fâcheux vint couper court à la lutte. Paul fut pris d'une toux sèche, opiniâtre, à laquelle il ne prit pas garde d'abord, mais qui l'affaiblit à ce point qu'il fut bientôt obligé de se mettre au lit. Son père, alarmé (il n'avait plus de mère), fit venir le médecin, et celui-ci déclara que, si le jeune homme continuait à chanter, il ne répondait pas de ses jours. Le chant fut

donc interdit, et quand Paul revint à la santé, il dut limiter ses jouissances d'artiste à l'audition. S'il chantait encore, c'était à voix basse et quand nul ne pouvait l'entendre.

Il se produisit alors un phénomène assez curieux : le négociant retira ses offres, et la grande dame en fit autant. Le premier ne voulait pas tenir en cage un oiseau qui ne chantait plus ; la seconde ne voulait pas développer un goût qui pouvait devenir funeste à son protégé. Il y eut toutefois cette différence, que le premier ferma sans façon sa porte au jeune homme, en lui donnant d'excellents conseils sur le commerce, et que la seconde, sans lui donner de conseils, continua de lui ouvrir sa maison, et lui permit de la venir voir souvent. Paul en usa, d'autres disent en abusa ; mais ce sont de mauvaises langues : il s'en trouve partout, à Lille comme à Marseille. Historien scrupuleux, mais discret, je dois dire, à la charge de la belle dame, qu'on la surprit un jour accompagnant au piano notre pauvre jeune homme. Il est vrai – circonstance atténuante – que l'on venait de recevoir à Lille le premier exemplaire de la célèbre mélodie de Schubert : *Mes seuls amours*. Ajoutons encore – autre circonstance non moins atténuante – que Paul *disait* cette mélodie avec une émotion si pénétrante, que la belle dame en avait les larmes aux yeux. Je n'ai pas pu savoir si Paul les avaient séchées ; mais je le saurais que je ne le dirais pas.

C'était une bien grande enchanteresse, – je parle de la mélodie de Schubert, – car notre jeune homme se laissa séduire par elle à ce point qu'on le rencontrait plus souvent dans la rue Royale, où était situé l'hôtel de la dame, que dans la rue de Paris, qu'habitait son père le mercier. On avait oublié les conseils du médecin, et ses tristes avertissements, et ses recommandations sinistres ; on chantait :

Seras toujours
Mes sœurs amours,

et l'on ensevelissait dans les délices du présent toutes les craintes qu'inspirait l'avenir. Heureuse indifférence ! Qu'importe le réveil, pourvu que le rêve soit doux !

Il fut doux, ce rêve d'un enfant de dix-neuf ans, mais le réveil ne se fit pas attendre. La toux sèche reprit avec plus d'intensité, et le médecin

reparut à l'horizon. Il vit bien, ce médecin, que l'on avait chanté ; c'était un homme de sens et tout à fait perspicace ; d'ailleurs, l'écho de la plaintive chanson était venu jusqu'à lui. Lille est une grande cité, mais une petite ville ; tous les salons ont des échos. Or, ce médecin, touché de voir une si tendre jeunesse la proie des mélodies sentimentales, crut qu'il suffisait de briser les cordes pour faire taire la lyre. L'ingénu praticien ne savait-il pas que les lyres ont une âme, et qu'elles chantent encore quand les cordes sont coupées ?

– Mon cher monsieur Jooris, dit-il au mercier, votre fils est perdu s'il ne quitte à l'instant la ville. Envoyez-le à la campagne et tout de suite.

La campagne, *ma campagne*, pour un Lillois comme pour un Marseillais, c'est un jardin avec pavillon aux portes de la ville. Le brave homme s'excusa de n'avoir pas de campagne et en rejeta la faute sur les misères du temps et du métier. A la vérité, tous ses voisins en avaient une, le marchand de sarraux, le filateur, l'apothicaire ; mais la mercerie était un trop mince négoce pour permettre d'économiser un coin de pré et d'y bâtir un pavillon rustique.

– Quand je dis la campagne, répondit le médecin aux observations de M. Jooris, j'entends un village où vous connaîtriez quelque bon paysan qui pourrait mettre une bonne chambre à la disposition de votre fils pendant l'été

Le mercier se gratta l'oreille, regarda le plafond, et finit par découvrir, au fond de sa mémoire, le souvenir d'un ancien ami, cousin éloigné peut-être, bon homme assurément, qui habitait une bourgade aux environs de Lille.

– Maître Thomas ferait bien notre affaire, dit Jooris.

– Va pour maître Thomas, repartit le docteur, mais dépêchez-vous ; il n'y a pas un moment à perdre.

Maître Thomas, qui avait des relations fréquentes avec le mercier Jooris, et qui venait dîner chez lui toutes les fois que l'appelaient à Lille les affaires de sa culture, fut averti par une lettre de ce qu'on lui demandait, et il répondit aussitôt, par la main de sa fille unique, Geneviève, qu'on avait une bonne chambre, donnant sur le jardin, à la disposition de M. Paul ; qu'on le soignerait comme un enfant de la maison, qu'il aurait à son déjeuner le lait chaud des vaches noires, au dîner le meilleur morceau de lard, et au souper

les œufs de la journée ; et que, si ce régime substantiel ne suffisait pas, on aurait recours au meilleur boucher des environs, pour compléter le menu quotidien de M. Paul.

On fut averti, rue Royale, que le jeune homme allait partir, et, bien que ce départ dût couper court à de bien jolis refrains, on en prit son parti comme d'une nécessité inéluctable. La santé d'un si agréable chanteur avait trop de prix pour qu'on ne lui sacrifiât point le plaisir de l'entendre. Un beau matin, Paul fut donc mis en carriole, et, trois heures après, il entra dans la cour de maître Thomas, où nous l'avons trouvé au commencement de ce récit.

II

Paul n'était jamais venu à la ferme, mais il y avait des connaissances, des amis ; et d'abord, son chien, qu'il avait envoyé en avant depuis quelques jours déjà ; puis le fermier, bon compagnon, homme dévoué aux Jooris, dévoué surtout au fils du mercier qu'il avait vu naître et grandir, et en qui il s'était plu à retrouver l'esprit et le cœur de madame Jooris la mère, pauvre femme, morte peu de temps après avoir donné le jour à son fils unique. Il y avait une troisième personne amie dans la maison, c'était Geneviève. Geneviève avait le même âge que Paul, mais les jeunes gens ne s'étaient guère vus depuis l'âge de douze ans, et l'on peut dire que, s'ils étaient amis, ils l'étaient sans se connaître. Paul avait été mis au collège à cette époque, et en même temps Geneviève, ayant perdu sa mère, fut placée auprès d'une de ses tantes qui était religieuse en Belgique dans une maison d'éducation. Ainsi s'était opérée depuis huit ans la séparation des deux enfants ; ils allaient se retrouver au seuil de la jeunesse, et, sans doute, avec des goûts, des habitudes d'esprit et de caractère bien différents.

Maître Thomas avait mis la main à son bonnet, je crois l'avoir dit, mais je crois avoir dit aussi qu'il n'avait pas fait un pas en avant. Quand Paul fut

près de la porte, le fermier tira sa pipe de ses dents, et ouvrant une large bouche au milieu d'un vaste et joyeux sourire :

– Hé ! bonjour, monsieur Paul ; comment ça va-t-il ce matin ? et à Lille, le papa va bien aussi ? Tant mieux, et moi de même, comme vous voyez.

Je n'oserais jamais affirmer que je n'altère en rien le langage peu châtié du brave paysan. Nous sommes à la frontière, près de la Belgique, et notre homme est plus habitué à cultiver le lin et la betterave que les fleurs du beau parler ; mais comme nous avons la prétention d'être lu dans le Midi aussi bien que dans le Nord, on nous pardonnera d'atténuer, dans le cours de ce récit, les expressions et les tours de phrases qui sentiraient un peu trop le terroir.

Paul répondit comme il put à ce déluge de questions. Maître Thomas avait d'ailleurs pris la précaution de faire lui-même les réponses. Sans autres éclaircissements, le fermier prit le jeune homme dans ses bras et l'embrassa de manière à lui prouver toute la vigueur de son affection. Paul plia sous cette caresse comme une tige de blé sous la main du moissonneur.

– Geneviève n'est pas à la maison, reprit le fermier, sans ça elle en ferait autant. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Elle est allée chercher quelques petites choses pour mettre dans votre chambre et la rendre tout à fait agréable. Dame, ce ne sera pas une chambre comme on en a à la ville ; mais Geneviève a fait de son mieux, et si vous n'êtes pas bien, monsieur Paul, il ne faudra pas lui en vouloir, ça ne sera pas de sa faute, car elle ne s'est occupée que de ça depuis huit jours.

Paul assura qu'il serait à merveille et que le bon accueil qu'il recevait lui rendrait tout aimable et charmant. La réponse était bien tournée, le fermier l'écouta de ses grands yeux autant que de ses oreilles, et trouva que son jeune ami parlait comme un avocat. Parler comme un avocat, c'était pour lui l'idéal de l'éloquence

Le fermier fit entrer le jeune homme et le fit asseoir au foyer, vaste fournaise où bouillait dans une immense marmite le dîner des bestiaux.

– Ah ! poursuivit maître Thomas, elle est bien grandie, la petite Geneviève ; je gage que vous ne la reconnaîtrez pas.

– Elle ne me reconnaîtra pas non plus, sans doute, dit le jeune homme, car je suis bien changé.

– Changé, oui, mais vous êtes toujours resté mignon et gentil, tandis qu'elle

– Ah ! dit Paul avec nonchalance, est-ce qu'elle n'est plus comme autrefois ?

– Comme autrefois ! il s'en faut. C'est aujourd'hui, savez-vous, la plus belle fille de Flandre, et l'on irait loin avant d'en trouver une pareille.

– Vraiment, fit Paul en allumant un cigare à la braise que lui tendait le fermier au bout des pincettes.

Vous verrez ; je ne vous en dis pas davantage.

En ce moment la porte s'ouvrit, et une grande fille aux cheveux d'or parut sur le seuil.

– Ah ! Justement la voilà, dit le fermier ; viens donc, Geneviève, monsieur Paul est arrivé.

La jeune fille se précipita en avant, les bras ouverts, mais elle s'arrêta tout à coup et baissa les yeux. Paul s'était levé lentement et s'était approché d'elle, mais, au lieu de répondre à l'élan de la jeune fille, il la salua poliment et lui dit en souriant doucement :

– Bonjour, mademoiselle Geneviève ; il y a bien longtemps que nous ne nous sommes vus.

– Bien longtemps, répéta Geneviève.

– Et, sans doute, vous m'avez oublié ?

– Moi ! oh non, dit-elle.

– Comment ! vous m'auriez reconnu ?

– Je le crois, du moins.

– Eh bien ! je n'oserais pas en dire autant de vous ; vous êtes devenue si grande et si forte, .

– Allons, qu'est-ce que c'est que ces manières ? s'écria maître Thomas à la traverse. Embrassez-vous donc pour renouveler connaissance ; vous vous direz vos compliments après, si vous avez le temps.

La jeune fille fit un pas en avant, Paul ne bougea pas ; mais Geneviève y mit tant de complaisance, que ses grosses lèvres effleurèrent la joue féminine du jeune homme.

– Geneviève, dit le fermier, va installer M. Paul dans sa chambre, et prends bien soin de lui ; tu sais qu'il est un peu malade.

La jeune fille jeta sur son père un regard de reproche. Avait-elle besoin de cette recommandation pour bien traiter un ami d'enfance ?

– Je me sens déjà mieux, dit Paul. En traversant la campagne, il me semblait que je respirais plus librement.

'Geneviève prit sur la table la malle du jeune homme ; celui-ci voulut l'eﬄ empêcher.

– Elle est lourde, dit-il.

La jeune fille sourit, et enleva la malle du bout du doigt.

Elle conduisit le fils du mercier dans une grande chambre dont les murailles blanches, récemment peintes à la chaux, étaient décorées de figures enluminées dans des cadres noirs, les plus belles figures que Geneviève avait pu trouver dans la carriole du colporteur. Un lit en bois de cerisier, enveloppé dans des rideaux de calicot blanc, une petite table du même bois et deux chaises à fond de paille, complétaient le mobilier ; mais tout cela était si frais et si blanc, le linge exhalait un si doux parfum de plantes aromatiques, les rayons du soleil jouaient si gaiement à travers les vitres vertes de la croisée, que Paul sentit comme un frisson de bien-être courir par tous ses membres, et un sentiment de satisfaction placide inonder son âme. Il s'assit, et, posant la main sur son cœur :

– Que l'on est bien ici, dit-il, en laissant échapper tout haut sa pensée.

S'il avait pu voir sur le visage épanoui de Geneviève l'expression de reconnaissance qui s'y peignit à ses paroles, Paul eût compris qu'il allait avoir près de lui une providence visible, attentive à ses moindres désirs, empressée à lui épargner toutes les fatigues, et à lui donner toutes les satisfactions de la vie. Mais Geneviève, en ce moment, ajustait sur la cheminée, dans des vases de verre bleu, des fleurs qu'elle y avait placées le matin. Entre les deux vases, elle avait mis, sous son globe de verre, un petit enfant Jésus en cire, couché dans sa crèche de coton blanc, naïve image que l'on retrouve dans toutes les chaumières du nord de la France, et, au fond du lit, on voyait briller sur la muraille un bénitier en porcelaine dorée, le plus riche, à coup sûr, qu'on eût jamais vu dans le village.

Paul s'était levé et passait une furtive inspection de la chambre. Son regard cherchait évidemment quelque objet qu'il n'y trouvait pas.

– Vous manquerait-il quelque chose, Paul.

monsieur Paul' ? – demanda Geneviève avec hésitation.

Paul n'osa dire ce qu'il cherchait, mais Geneviève le devina et rougit ; elle se faisait un amer reproche : il n'y avait qu'un miroir dans la maison, et elle l'avait gardé pour elle. Qui sait ce qui se passa dans le cœur de Geneviève, mais elle eut envie de pleurer, et sortit précipitamment de la chambre. Il est vrai qu'un instant après elle reparut tenant son miroir à la main. Elle était rouge encore, mais son œil étincelait, et ses lèvres n'attendaient qu'un regard du jeune homme pour sourire. Ce regard ne vint pas. Le jeune homme avait ouvert sa malle et y avait pris des ustensiles de toilette qu'il rangeait méthodiquement sur la table. Geneviève attendait debout que Paul lui donnât audience ; mais celui-ci paraissait, en ce moment, fort occupé d'un rasoir dont il examinait le fil, inutile instrument pour son visage imberbe.

– Où voulez-vous que je le place ? dit enfin la jeune fille.

Paul se retourna, et voyant le miroir :

– Ah ! dit-il, vous en avez trouvé un. Placez-le ici, au-dessus de la table. Avez-vous un clou et un marteau ?

Comment Geneviève avait-elle pu oublier un meuble si important dans la chambre du citadin ? C'est que Geneviève, habituée à la vie des champs, n'avait jamais vu un homme se mirer ; elle croyait que c'était là un privilège réservé exclusivement aux femmes. La pauvre fille avait bien du chagrin d'y avoir pensé si tard ; elle courut vite chercher un marteau et un clou qu'elle allait poser elle-même, quand Paul les lui retira des mains ; mais, au premier coup, il se meurtrit le doigt.

– Vous vous êtes fait mal, dit Geneviève ; mais aussi est-ce votre affaire d'enfoncer des clous dans le mur ? Donnez-moi cela.

Geneviève prit l'instrument des mains de Paul, et, un instant après, le miroir était solidement suspendu à l'endroit que le jeune homme avait marqué.

– Maintenant, reprit-elle, je vous laisse, et je vais surveiller le dîner.

III

La première nuit que Paul passa à la ferme fut une nuit de calme et de repos réparateur. Le lendemain, il se leva presque tôt, lui qui était habitué à se lever si tard. Geneviève, l'oreille au guet, attendait son réveil pour lui offrir le lait chaud promis. Au premier bruit, elle frappa doucement à la porte ; elle tenait à la main un énorme bol où le lait fumant écumait jusqu'au bord. Paul but à longs traits.

Les regards attachés sur lui avec une étrange expression de tendre pitié et de timide protection, Geneviève contemplait en silence ce jeune homme d'une nature si délicate et si fine, d'une élégance gracile et flexible si opposée à la sienne. Elle n'aurait jamais cru auparavant qu'un homme pût tant ressembler à une jeune fille ; elle le regardait avec cet intérêt singulier qu'inspire l'être faible à l'être fort, et cette faiblesse, loin de provoquer son mépris, lui causait, au contraire, de l'émotion et du respect.

Geneviève était le type même de la paysanne flamande, dans toute la splendeur de son teint et de ses formes, un vrai modèle de Rubens, aux yeux bleus et clairs, aux cheveux d'or soyeux, aux joues pleines, aux traits arrondis, aux épaules puissantes, d'une taille forte et carrée, assise sur des hanches de cariatide, un colosse féminin qui marchait comme une déesse antique et faisait trembler le sol sous ses pas. Et pourtant, cette belle fille, qu'un sculpteur eût choisie pour personnifier la force, paraissait timide et tremblante quand elle approchait de l'enfant confié à ses soins. Quelle supériorité avait-il donc sur elle ? Quelle secrète puissance était cachée dans cet être frêle et maladif ? Paul n'était pas, au moral plus qu'au physique, une nature forte et vigoureuse ; son âme rêveuse et poétique était toute concentrée et ne jaillissait pas en éclairs qui éblouissent, ni en tonnerres qui terrifient ; elle était nonchalante et presque passive ; les impressions qu'elle recevait n'avaient pas de profondeur, et elle s'écartait même, comme par

instinct de conservation, de tout ce qui aurait pu la faire vibrer trop fortement. Mais Paul était l'être le plus gracieux qu'on pût imaginer, et sa beauté, réelle d'ailleurs, résidait tout entière dans cette exquise délicatesse, qu'il est plus facile d'aimer que de définir.

La langueur de son caractère, l'objectivité, comme disent les Allemands, qui faisait le fond de toute sa personne, ajoutait encore à cette grâce extérieure qui captivait au lieu de déplaire. Geneviève subissait cette fascination sans s'en rendre compte, et la robuste paysanne allait devenir, sans y prendre garde, l'esclave soumise de ce débile rejeton des races citadines.

Paul s'était reposé, mais sa faiblesse était encore extrême. Il voulut sortir : Geneviève lui offrit son bras et lui servit d'appui. Ils allèrent ainsi dans le verger se promener sous les pommiers en fleurs. Paul regardait les arbres, le ciel, la verdure ; il suivait de l'œil le vol des oiseaux, et semblait se complaire dans ce spectacle de la nature renaissante ; mais il ne disait rien, ou, s'il parlait, c'était pour adresser à sa compagne une parole banale ou une question oiseuse. Celle-ci répondait comme elle pouvait, et réglait avec le plus grand soin son pas sur celui du jeune homme.

– Ne voulez-vous pas vous reposer ? dit-elle au bout de quelque temps

– Oui, volontiers, répondit Paul ; mais nous ne pouvons pas nous asseoir sur l'herbe : elle est encore humide de rosée.

– Attendez, nous allons bientôt avoir un banc.

Et, dénouant doucement le bras qui s'appuyait sur le sien, Geneviève courut au hangar et en rapporta une énorme pièce de bois. Paul aurait pu à peine la remuer ; ce n'était guère qu'un embarras pour Geneviève. Elle jeta le morceau de bois sur le gazon, à un endroit que le soleil visitait de ses rayons. Paul, distrait, regardait son chien qui courait après les poules.

– Maintenant, monsieur Paul, dit la jeune fille, vous pouvez vous asseoir.

Paul s'assit.

– Et vous, dit-il, Geneviève, vous restez debout ?

Puis, s'interrompant :

– Tout beau Sultan ! cria-t-il le plus fort qu'il put ; venez ici !

Sultan n'avait pas entendu, sans doute, la faible voix du maître, car il ne vint pas et poursuivit sa folle chasse. Les poules, effrayées, poussaient des

cris de terreur et s'envolaient par-dessus les haies d'aubépine.

– Sultan ! Sultan ! cria le jeune homme.

Mais sa voix expira, et il lui prit un accès de toux.

– Monsieur Paul, je vous en prie, dit Geneviève en appuyant instinctivement la main sur la poitrine du jeune homme, je vous en prie, laissez faire Sultan ; il n'est pas méchant, il ne leur fera pas de mal. C'est pour jouer qu'il court ainsi après elles.

– Non, dit-il, je le connais mieux que vous. S'il met la patte sur l'une d'elles, même pour jouer, il la tuera. Je vais

– N'y allez pas ! s'écria Geneviève alarmée en retenant de vive force le jeune homme assis.

Comment eut-elle le courage d'exercer cette violence ? Le mouvement avait été plus rapide que la pensée, et quand vint la réflexion, Geneviève se trouva bien audacieuse. Pour cacher sa confusion, elle se mit à poursuivre le chien, et le ramena captif au pied de son maître.

– Vilaine bête, dit celui-ci en caressant l'animal, pourquoi courez-vous ainsi ? pourquoi ne venez-vous pas quand on vous appelle ? Dites, répondez !

Le chien répondit à sa manière par de petits cris joyeux, en se roulant sur le gazon. Le dialogue était entamé ; il continua longtemps, et la présence de Geneviève fut complètement oubliée jusqu'au moment où il fallut rentrer à la maison. Alors le bras de la jeune fille fut un appui nécessaire ; et dans la seconde promenade qu'on fit après le diner, ce fut encore elle qui conduisit le jeune homme jusqu'au bois des Bruyères, le plus bel endroit des alentours.

En Flandre, la campagne est plate et monotone, et le bois des Bruyères, situé sur une éminence, passait pour le site le plus merveilleux du pays. On découvrait de là les collines des environs de Tournay, et au nord-ouest, dans la brume lointaine, le mont de Cassel, cette taupinière illustre au pied de laquelle Philippe de Valois battit les communiers d'Ypres et de Bruges. Paul savait assez d'histoire pour enseigner ces belles choses à sa compagne ; mais Paul ne parlait guère, et Geneviève, attentive et recueillie, se serait bien gardée d'interrompre un silence qui avait des charmes pour elle. Pendant que Paul était assis, les coudes sur les genoux, le menton dans les

mains, l'œil rêveur et distrait tourné vers l'horizon, la jeune fille se tenait à distance, le regard attaché sur le jeune homme, absorbée dans sa contemplation, émue à ses moindres mouvements, étudiant dans son attitude, dans ses gestes, dans ses traits, les secrets désirs de son âme, afin de les combler avant même qu'ils eussent été formulés.

Cette vie de paix, de calme et de repos se reproduisit exactement tous les jours, pendant quelques semaines, et sans qu'aucun incident nouveau en vint troubler la sérénité. Elle aurait pu paraître monotone à tout autre qu'au fils du mercier Jooris ; pour lui, elle n'était ni plus gaie ni plus triste que celle à laquelle il avait été habitué dès l'enfance ; il trouvait même un certain charme à voir de près la nature, et son âme instinctivement poétique se laissait volontiers bercer aux harmonies des champs et des bois . Les douces impressions qu'il en recevait portaient le bien-être dans son âme, et l'âme, à son tour, rendait avec usure à l'enveloppe matérielle les saines effusions que celle-ci lui avait communiquées. Paul se sentait renaître. Les poumons, oppressés naguère, avaient repris leur jeu régulier ; ses joues étaient moins empourprées aux pommettes ; le sang circulait également sous l'épiderme, et l'œil avait repris sa couleur azurée et limpide des beaux jours. La toux elle-même devenait plus rare et moins sèche. Quelques mois de ce régime, et le mal serait conjuré.

Geneviève devina plus encore qu'elle ne vit le changement qui s'était opéré chez le malade ; elle le devina aux mouvements joyeux de son propre cœur, à la satisfaction qu'elle éprouvait, à l'enfantine gaité qui, par moments, inondait son âme et la faisait sauter et crier seule comme un enfant. Son empressement en devint plus ardent, ses soins plus éveillés, plus assidus. On eût dit qu'elle était reconnaissante de ce que Paul daignât se laisser guérir.

Si la vie que l'on menait à la ferme se fût continuée ainsi, sans trouble et sans orages, jusqu'à l'heureuse issue que tout le monde espérait, elle ne mériterait pas qu'on en fit l'histoire, et nul dans le pays, sans doute, n'en eût gardé le souvenir. Mais les choses ne furent pas toujours aussi simples que les débuts de ce récit ont pu le faire supposer.

Un jour, le facteur, qui ne visitait guère le seuil de maître Thomas que pour apporter des lettres de maître Jooris, en apporta une qui ne venait pas

du mercier. Il la remit à Geneviève, dont la main trembla en la prenant ; pourquoi ? nous le savons peut-être, nous qui savons tant de choses, mais certainement Geneviève ne le savait pas. Elle regarda la suscription, jolie écriture, le cachet, empreinte élégante, et une larme lui vint aux yeux.

Admirez le merveilleux instinct de cette grosse fille des champs, l'adorable pénétration de ce cœur simple, qui s'ignore lui-même, et dites-nous si le génie du plus fin diplomate, du plus habile observateur ne pâlit pas auprès de cette pure et lumineuse divination, de cet éclair d'intelligence qui jaillit tout à coup de cette âme timide et sans artifice !

La pauvre fille lut sa condamnation à travers l'enveloppe du billet aussi clairement que si le papier eût été ouvert sous ses yeux, plus clairement peut-être, car son esprit comprit jusqu'au bout ce que l'écriture avait dessein de cacher..

Paul était dans le jardin. Geneviève y courut à la hâte, comme si la lettre lui eût brûlé les doigts.

– Ah ! fit Paul en saisissant vivement le papier des mains de la jeune fille.

Et le décachetant aussitôt, il se mit à lire sans s'occuper de la présence du messenger Ses lèvres souriaient, son front s'animait, ses yeux dévoraient l'écriture. Ce jeune homme, si languissant et si froid, s'était tout à coup transfiguré. Geneviève le regardait avec étonnement, presque avec admiration. Elle était saisie et dominée par cette expression d'un bonheur qui ne venait pas d'elle, et, le cœur serré par la douleur, elle se disait pourtant. qu'il était bien que les choses fussent ainsi, puisque M. Paul se montrait si joyeux.

Le jeune homme, quand il eut terminé sa lecture, prit le bras de Geneviève et rentra chez lui. Là, il se mit à écrire, bien longuement, puisque cela dura jusqu'au soir. Geneviève attendait dans la salle voisine qu'il eût fini. Quand il ouvrit la porte, il tenait sa réponse à la main et se disposait à la porter lui-même à la poste, mais son pas était chancelant, son visage fatigué, et sur les saillies de ses joues le rouge vif et de mauvais augure avait reparu.

– Monsieur Paul ! s'écria Geneviève en se levant tout à coup.

Sa voix avait un accent d'alarme qui frappa le jeune homme.

– Qu'avez-vous, Geneviève ? lui dit-il.

- Vous. vous souffrez, monsieur Paul, balbutia la jeune fille.
- Moi ! non. Je suis seulement un peu fatigué.
- Vous allez sortir ?
- Quelques pas. jusqu’à la mairie, pour mettre cette lettre à la poste.
- Cette. cette lettre, dit Geneviève en hésitant ; mais. si vous le voulez.

Elle ne put en dire davantage. La douleur, cette première douleur d’un cœur blessé, la serra à la gorge.

– Au fait, dit Paul, si vous voulez me promettre de la jeter vous-même à la boîte, je vais vous la confier. Je me sens vraiment si fatigué que je puis à peine me tenir debout.

– Asseyez-vous, monsieur, dit Geneviève en approchant un fauteuil, le seul fauteuil qu’il y eût à la ferme. Ici, près du feu, vous serez bien. Voilà que vous toussiez à présent ; vous vous êtes refroidi dans votre chambre. Il fait si froid ce soir !

Geneviève évidemment ne savait trop ce qu’elle disait, car jamais, depuis l’arrivée de Paul à la ferme, le temps n’avait été aussi chaud : on était alors au commencement de juin, et le ciel avait été orageux toute la journée.

Le jeune homme s’assit, ou plutôt se laissa tomber sur le siège qu’on lui offrait. Il tendit la lettre à Geneviève, qui la prit en la retournant du côté du cachet, et disparut en portant la main à ses yeux.

IV

Maudite lettre et maudite réponse ! Quelles douleurs avez-vous jetées dans cette paisible maison ! Quelle blessure avez-vous faite à ce cœur simple et bon !

Le lendemain, quand Geneviève se leva, elle sentit bien qu’elle souffrait ; elle comprit bien aussi pourquoi ; elle en fut honteuse et presque terrifiée.

Elle ne chercha pas à se faire de vaines illusions : elle se dit tout simplement qu'elle aimait Paul, qu'elle était, folle, qu'il fallait pleurer et se taire. Elle pleura et se tut. Puis elle se demanda si la vie lui serait possible désormais, si elle était nécessaire ici-bas. Un moment elle songea à aller rejoindre sa tante la religieuse ; mais tout à coup elle entendit tousser derrière la cloison. Elle fit le signe de la croix et se mit en prière.

Quand l'heure à laquelle Paul avait l'habitude de se lever sonna, elle frappa doucement à la porte. Il était encore couché.

– Entrez, dit-il d'une voix faible

Elle entra, Paul lui tendit la main et la regarda avec douceur. Elle se sentit rougir. La main de Paul était moite ; il avait la fièvre. Le souvenir de la maudite lettre revint plus cuisant à la mémoire de la jeune fille, et c'est alors surtout qu'elle lui parut odieuse.

– Paul, lui dit-elle, – c'était la première fois qu'elle ne disait pas « monsieur, » – vous avez eu du chagrin hier, et c'est cela qui vous a rendu plus malade.

– Du chagrin ! non. Au contraire, j'ai eu le plaisir d'apprendre que je n'étais pas tout à fait oublié.

– Qui donc aurait pu vous oublier ?

– Vous ne connaissez pas la ville, Geneviève ; on oublie vite là-bas.

– C'est un bien mauvais plaisir que celui qui vous fait tant de mal, et un bien vilain pays que celui où l'on oublie ceux que l'on aime.

Elle prononça ces derniers mots si bas qu'ils ne purent être entendus. En même temps, elle laissa retomber la main de Paul sur la couverture.

– Il faut rester au lit ce matin, reprit-elle après un instant de silence. Vous n'aurez pas votre lait chaud. Je vais vous préparer de la tisane.

Toute la journée, Geneviève la passa au chevet du malade, alternant ses soins avec son travail de prédilection. Geneviève, comme toutes les paysannes de la Flandre, faisait de la dentelle, et elle passait pour la plus habile ouvrière du canton. Elle était suffisamment riche pour ne point demander un lucre au travail de ses doigts, et elle gardait pour elle, ou pour ses amies, les chefs-d'œuvre de sa gracieuse industrie.

– Voyez, dit-elle en montrant son carreau, c'est pour vous que je travaille. Vous aurez là un superbe jabot. quand vous serez guéri. Il faut donc vous

guérir bien vite.

Et Geneviève souriait en faisant sauter ses fuseaux, dont le bruit monotone ne tarda pas à endormir le malade. On entendait à peine le souffle léger de sa respiration. La jeune fille interrompit sa besogne pour le regarder. C'était là tout le bonheur qui lui était laissé.

Le soir, Paul se sentit mieux ; la fièvre avait cessé. Il se leva et, appuyé sur le bras de sa fidèle compagne, il se hasarda dans le verger avant que le soleil eût disparu de l'horizon.

Il avait plu toute la journée ; la verdure avait repris sa fraîcheur, les fleurs leur parfum, les oiseaux leurs chants amoureux . Il montait du sol et descendait des arbres comme des émanations embaumées de poésie. Au loin on entendait le son des clochettes suspendues au cou des bestiaux, le murmure du ruisseau contre les palettes du moulin, la voix monotone du berger et le mugissement du bœuf rentrant à l'étable. C'était un poème tout entier, un tableau délicieux, une musique harmonieuse et saine, qui reconfortait l'âme au lieu de l'amollir.

Paul n'avait jamais été qu'un médiocre traducteur de Virgile, et pourtant, ce soir-là, il en ressentit toutes les délicatesses et toutes les beautés. Dans son cœur se réveillèrent les échos généreux des *Géorgiques*, échos depuis longtemps endormis, et si sa mémoire eût mieux obéi à l'appel de ses sentiments, il eut chanté tous les vers du poème.

Il chanta, mais ce fut un chant moderne qui lui vint aux lèvres, la dernière mélodie qu'il eût apprise :

Ah ! sois toujours
Mes seuls amours.

La voix de Paul avait ce soir-là un timbre argentin qui pénétrait et allait au cœur. Assise de

vant lui, la bouche entr'ouverte, les yeux humides, Geneviève l'écoutait avec ravissement ; tout son corps frissonnait sous cette caresse mélodieuse, et son âme s'épanchait dans son regard et sur son front en éclatants rayons, en lumineuse auréole. Si Paul l'avait regardée, il l'eût trouvée si belle qu'il , l'eût aimée, et les larmes de Geneviève eussent été désormais celles du

bonheur ; mais Paul rêvait ; ses regards perdus dans l'espace avec sa pensée cherchaient au loin un autre idéal ou peut-être un souvenir. Il se tut .

– Encore, dit Geneviève

Paul regarda la jeune fille avec étonnement, mais celle-ci, honteuse de ce qu'elle avait dit, s'était voilé le visage de ses deux mains. Il ne lui demanda pas ce qu'elle éprouvait ; docile comme un enfant, il répéta la mélodie, et Geneviève demeura plongée dans son ivresse, jusqu'à ce qu'il eût fini.

– C'est singulier, dit-il, à Lille, toutes les fois que je chantais, je souffrais : ici, au contraire, il me semble que cela me soulage.

– Pourquoi ne chantez-vous pas plus souvent ? demanda Geneviève.

– Pourquoi ! parce que je n'ai personne pour m'accompagner, et que, sans accompagnement.

Paul s'interrompit, probablement parce qu'il crut que ses paroles ne seraient pas comprises.

– Que faut-il donc pour vous accompagner, demanda naïvement la jeune fille. Est-ce que je ne pourrais pas ?.

Le jeune homme sourit en levant légèrement les épaules, et tournant la tête d'un autre côté, il se mit à fredonner un air vif et léger .

La poésie s'était envolée, Geneviève, sans s'en douter, l'avait fait enfuir.

Ce soir-là, elle n'eut plus de « chansons, » comme elle disait, et après avoir senti son âme un moment bercée sur les ailes d'une douce rêverie, elle rentra chez elle le cœur gonflé d'amertume. Pourquoi Paul aurait-il jeté un regard sur elle ? Elle sentait si cruellement son infériorité, elle mesurait avec tant de précision la distance qui la séparait de lui, que toute espérance lui eût semblé un blasphème contre son idole. Lui eût-elle pardonné de s'abaisser jusqu'à elle ? On peut en douter.

V

La santé semblait revenue au jeune homme, et en même temps la gaieté à Geneviève. La jeune fille avait-elle pris son parti, ou bien obéissait-elle à un élan généreux de son cœur, à la vue de son malade mieux portant ? ou bien encore croyait-elle avoir poussé trop loin les conséquences de ses appréhensions et donné trop tôt un corps aux craintes de son imagination ? Rien de tout cela. Elle s'était aperçue que sa gaieté exerçait une bonne influence sur l'esprit du jeune homme, et elle riait à travers ses larmes ; elle buvait la médecine amère pour guérir son malade C'est la seule duplicité qu'elle se permit jamais avec Paul.

A partir de ce jour, la tâche de Geneviève devint plus délicate et plus pénible ; la vigoureuse fille n'eut pas trop de toutes ses forces pour imposer silence à ses sentiments, et pour soutenir contre elle-même la lutte qu'elle avait engagée. Souvent elle fut soumise à de bien cruelles épreuves ; parfois les larmes lui montèrent aux yeux et jaillirent ; sa pâleur et l'angoisse peinte dans son regard, pensèrent à certains moments trahir les défaillances de son âme. Elle triompha, et toutes ses souffrances, elle les ensevelit vaillamment dans son cœur.

Cette riche poitrine, dont les robustes contours s'arrondissaient comme les voûtes d'un édifice bâti pour les siècles, recélait donc aussi le germe funeste de la douleur ; il y avait un défaut dans le monument : son équilibre était rompu.

Les jours succédèrent aux jours, en apparence uniformes comme dans le passé, au fond pleins d'amertume pour la jeune fille et de préoccupations rongieuses pour le jeune homme. Il vint plusieurs lettres pareilles à la première ; il en fut répondu quelques-unes aussi ; mais un jour un événement plus grave amena des complications moins vulgaires et jeta décidément la pastorale dans la voie du drame.

Au déjeuner, Paul déclara qu'il retournait à Lille. Geneviève laissa retomber sur la table le pain qu'elle avait pris pour le couper et, regardant fixement le jeune homme, ce qu'elle n'avait jamais osé faire :

– Vous nous quittez, Paul ? lui dit-elle. Cependant vous vous trouviez bien de la campagne.

– Oui, mais quelques affaires

– Vous, des affaires ! interrompit maître Thomas. Allons donc, mon gaillard, vous voulez dire des plaisirs. On n’a pas d’autres affaires à votre âge.

– Je vous jure. dit le jeune homme en rougissant.

– Là, là, là, ne jurons point. Vos affaires, puisque ce sont des affaires, ne nous regardent point ; mais laissez-moi vous donner un conseil : soyez sage, soyez prudent et revenez vite. Vous n’êtes pas encore guéri, et il est possible que vous ayez encore besoin de la ferme et des bons soins de Geneviève.

– Je ne les oublierai jamais ! dit Paul en saisissant la main de la jeune fille et en la serrant dans les siennes de toute la force qu’il put y mettre.

Geneviève, qui avait baissé la tête pendant que son père échangeait avec Paul ces paroles si pénibles pour elle, releva le front et attacha sur le jeune homme un regard où passa toute son âme.

– Et. vous reviendrez ? dit-elle.

– Dans quelques jours, le plus tôt possible.

– Est-ce que votre père vous attend ? reprit le fermier.

– Je lui ai écrit hier que peut-être j’arriverais aujourd’hui.

– Ah ! déjà ! fit Geneviève.

– Mais alors, dit maître Thomas, il faut avertir Jean qu’il prépare la carriole. A quelle heure voulez-vous partir ?

– Non, c’est inutile, se hâta d’ajouter le jeune homme ; j’irai attendre la diligence sur la route. Il y aura toujours bien une place pour moi.

– C’est une idée ; mais vos effets, votre malle ?

– Je laisse tout ici, puisque je dois revenir.

Geneviève respira plus à l’aise.

Quand l’heure à laquelle la diligence devait passer sur la route commença à approcher, le fermier invita Paul à se hâter, s’il ne voulait pas la manquer, mais celui-ci ne paraissait pas vouloir se presser, et Geneviève espérait sans doute que la voiture passerait pendant ce temps-là, et que le départ de Paul serait ainsi retardé d’un jour.

Il y avait une assez longue distance de la ferme à la route. Paul voulait partir seul.

– Non, lui dit Geneviève, je vais vous accompagner.

– Cela est inutile ; je vais aller très-vite.

– J’irai aussi vite que vous voudrez.

– Oui, mais je suis en retard.

– Raison de plus pour que j’aile avec vous. Vous savez qu’il vous est défendu de courir ; moi, je courrai en avant pour faire arrêter la voiture.

Paul voyait avec contrariété l’insistance que Geneviève mettait à l’accompagner.

– Non, dit-il avec impatience ; je veux aller seul.

– Au moins, répondit doucement la jeune fille, vous ne me défendrez pas de vous suivre de loin. Songez donc, s’il vous arrivait quelque chose !

Paul réfléchit un moment, et finit par en prendre son parti.

– Soit, dit-il, venez.

Geneviève bondit, comme Sultan à la voix de son maître, et courut chercher le manteau du jeune homme.

– Ce manteau ! dit-il, il fait trop chaud.

– Je le porterai sur mon bras, et vous le donnerai dans la voiture. Vous arriverez tard à Lille, et si vous aviez froid !.

– Et ceci, qu’est-ce encore ? demanda Paul en montrant un panier que Geneviève tenait à la main.

– Cela ? ce sont les gâteaux que vous aimez tant. Voilà votre provision de *couques* pour le temps que vous passerez à la ville.

Les *couques* sont une sorte de pâtisserie du pays.

– Où voulez-vous que je mette tout cela ?

– Dans la voiture Laissez-moi faire ; je connais le conducteur, il fera tout ce que je lui demanderai.

Il fallut encore céder, et, comme l’heure avançait, on partit.

– Vous savez ce que je vous ai recommandé ? dit le fermier en pressant le jeune homme dans ses bras ; de la sagesse, de la prudence, et revenez bientôt.

En passant dans la cour, on prit Sultan qui menaçait de briser sa chaîne si on ne le conviait pas à la promenade, et quelques minutes après les deux jeunes gens disparurent derrière les haies de sureau. On entendit encore les joyeux aboiements du chien ; puis tout bruit cessa. Le fermier, qui était resté

sur le seuil de sa porte extérieure, mit sa pipe dans son étui de bois, et rentra lentement en secouant la tête.

– Ce jeune homme-là est en train de faire quelque folie, murmurait-il : demain j’écirai à maître Jooris.

Or, quand le brave homme écrivait, c’était Geneviève qui tenait la plume.

VI

Paul ne pouvait pas marcher bien vite, et Geneviève ralentissait son pas le plus qu’elle pouvait, si bien qu’en arrivant près de la grande route, on apprit du berger de la ferme que la diligence était passée depuis longtemps.

– Eh bien ! dit Geneviève, le malheur n’est pas bien grand. Nous allons retourner à la maison e vous ne partirez que demain.

Paul ne répondit pas, mais il jeta un regard investigateur sur la route qui s’allongeait des deux côtés en ligne droite jusqu’à l’extrémité de l’horizon

– Et vous n’avez pas vu d’autre voiture ? demanda-t-il au berger.

– Si fait ; il en passe à chaque instant sur la route.

– Je veux parler des voitures de la ville ?

– J’entends bien, dit le berger, des voitures pour un monsieur comme vous ; j’ai vu des cabriolets, des tilburys, des calèches ; j’ai vu aussi un beau carrosse avec deux chevaux blancs

– Deux chevaux blancs !

– Blancs comme neige. Ils sont bien reconnaissables ; je n’en ai jamais vu de pareils

– Et de quel côté allait-il ?

– Dame ! il allait du côté de Lille. A moins que cependant.

– Vous comprenez, Geneviève, dit précipitamment Paul en interrompant le berger, que je trouverai toujours bien une place dans une de ces voitures

Retournez donc tranquillement à la ferme avec ce manteau et ce panier qui me sont inutiles, laissez-moi tenter l'aventure.

– Est-ce donc si pressé que vous alliez à la ville, dit Geneviève, et ne pourriez-vous différer jusqu'à demain ?

– Non, non, j'ai promis

– Votre père ne vous attend pas aujourd'hui plus qu'un autre jour.

– Il y a d'autres personnes qui m'attendent.

– Alors marchons, dit résolument Geneviève, en entraînant elle-même son compagnon

Elle semblait déterminée à soulever le voile derrière lequel Paul abritait son secret, dût-elle payer de son existence cette folle curiosité.

Elle prit les devants, en dépit des observations de Paul et des efforts qu'il faisait pour la suivre. En quelques minutes elle eut atteint la grande route. En ce moment on voyait apparaître une voiture attelée de deux chevaux blancs, la voiture dont le berger avait parlé. Paul n'essaya pas de faire rebrousser chemin à Geneviève ; il comprit qu'il était trop tard. En effet, le carrosse arrivait au grand trot, et il eut bientôt atteint les deux jeunes gens. Là, il s'arrêta.

Il y avait une dame dans la voiture, une dame seule et voilée. La dame se pencha à la portière, et s'adressant au jeune homme d'une voix claire et d'un accent caressant :

– Comment ! c'est vous, monsieur Jooris, dit-elle. Où donc allez-vous ainsi ?

Paul mit quelque hésitation à répondre. Il n'était pas encore suffisamment formé aux feintes de la vie mondaine pour savoir mentir du premier coup ; il lui fallait le temps de la réflexion.

– J'attendais une voiture, dit-il enfin.

– Vous allez donc à Lille ?

– Oui, madame.

– Eh bien, la voiture est trouvée ; moi aussi je vais à Lille, montez avec moi.

Paul hésita encore, mais son hésitation, qui parut peut-être à la dame le suprême raffinement de la ruse, était chez lui toute naturelle. Il venait d'apercevoir Geneviève, qui, le front pâle, les yeux étincelants, les lèvres

tremblantes, portait tour à tour ses regards de Paul vers l'inconnue, et de l'inconnue vers Paul. Que penserait-elle s'il montait dans la voiture ? Ce fut la jeune fille qui le tira d'embarras.

– Paul, dit-elle, c'est une belle occasion et une heureuse rencontre. Montez donc, puisque madame vous en prie.

Paul ne sentit pas l'ironie cachée sous ces paroles, et s'approcha de la voiture pour y monter.

– Attendez, dit Geneviève, et votre manteau !

Et d'un geste vigoureux, elle le lança dans le carrosse.

– Qu'est-ce que cela ! s'écria la dame. Donnez donc cela au cocher.

– Et ceci, poursuivit Geneviève en plaçant son panier sur la banquette.

– Doucement, dit la dame impatientée. Prenez-vous ma voiture pour un fourgon ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

– Ça, madame, dit Geneviève, c'est la provision de *couques* pour monsieur Paul aime beaucoup les *couques*, madame, je vous l'assure.

– Va pour les couques, puisque Paul les aime tant, repartit la dame d'un ton enjoué. Nous allons essayer de les placer dans le coffre.

On tenta vainement de faire entrer le panier ; il était trop volumineux. Paul et la dame suaient sang et eau ; le cocher ne pouvait venir en aide à sa maîtresse, n'osant lâcher la bride à ses chevaux ; Geneviève, debout, les bras croisés, les regardait : faire ; enfin, ils y seraient encore au moment où j'écris, si la dame n'avait pas tout à coup pris un parti violent.

– Tenez-vous beaucoup à ces couques ? demanda-t-elle à Paul.

Paul aurait bien voulu dire oui, ne fût-ce que pour ne pas humilier la jeune fille qui les avait faites, mais il n'en eut pas le courage. Il fit une moue qui ne signifiait ni oui ni non, et que la dame s'empressa d'interpréter dans le sens qui lui plaisait davantage.

– Vous n'y tenez pas ! je le pensais bien, reprit-elle. Jeune fille ! – Paul, quel est donc son nom ?

– Geneviève, balbutia le jeune homme.

– Geneviève, continua la dame, tenez, reprenez vos couques ; M. Paul n'en veut pas.

Et comme Geneviève, stupéfaite, ne prenait pas le panier qu'on lui tendait, et que ce panier était lourd, la dame le lâcha, et il tomba sur la

route. Il aurait pu tomber de plus haut sur le cœur de la jeune fille, et lui faire moins de mal.

Cependant la dame avait fait un signe au cocher ; les chevaux partirent. Quand elle vit la voiture s'ébranler, Geneviève tendit ses deux bras vers Paul, les mains jointes.

– Paul ! Paul ! cria-t-elle.

Le son de sa voix fut couvert par le bruit des roues sur le pavé. Sultan fit deux ou trois bonds à la portière en poussant des cris plaintifs, mais il revint aussitôt vers Geneviève, qui était restée sur la route dans la même attitude, les bras tendus vers le carrosse qui s'enfuyait. Le panier était encore à ses pieds.

Sultan s'assit devant elle et la regarda pleurer.

– Quelle est donc cette grande fille que vous appelez Geneviève ? demanda la dame au jeune homme assis auprès d'elle.

– C'est la fille de M. Thomas, répondit Paul d'une voix timide.

– Ah ! la fille de M. Thomas le fermier. C'est votre garde-malade ! Eh mais ! vous avez là une garde qui ferait honneur à un régiment de carabiniers.

– Elle est si bonne, madame, dit Paul d'un ton suppliant.

– Je n'en doute pas ; toutes les jeunes filles sont bonnes quand on leur donne à soigner un joli garçon. Décidément, ce M. Thomas est un imprudent.

Pendant que la voiture roulait vers la ville, emportant au grand trot de deux chevaux vigoureux toute l'âme et toutes les pensées de Geneviève, celle-ci s'en revenait à la ferme lentement, la tête penchée. Sultan la suivait l'oreille basse. Quand elle s'arrêtait, il s'arrêtait ; quand elle se retournait pour voir si elle apercevait encore la voiture, il se retournait aussi, interrogeait du regard tour à tour l'horizon et sa maîtresse. Nous pouvons bien l'appeler sa maîtresse, car de maître il n'en avait plus. Geneviève avait ramassé le panier, ce pauvre panier qu'on avait rejeté avec mépris, et ces pauvres couques qu'elle avait pris tant de soin à faire.

– Tiens, dit-elle, mon pauvre ami ; ton maître n'en a pas voulu, elles seront pour toi .

Quand Geneviève rentra à la ferme, maître Thomas vit bien qu'il y avait eu des larmes.

– Va, va, dit-il à sa fille, ne te fais pas de chagrin ; ça n'en vaut pas la peine. Si j'en crois mes pressentiments, ce beau monsieur ne mérite pas que nous l'aimions tant et que nous nous affligions à son sujet.

Geneviève le savait mieux que personne, mais elle garda pour elle ce qu'elle savait et ce qu'elle souffrait.

VII

Les épis verts du mois de juin s'étaient dorés au soleil d'août, les fleurs bleues du lin commençaient à donner leurs graines, et Paul n'était pas revenu à la ferme, Geneviève et Sultan attendaient encore son retour.

Où était-il allé en quittant le village ? Maître Jooris l'avait écrit à son ami Thomas, et comme Geneviève décachetait les lettres de son père, elle apprit ainsi que Paul n'avait pas fait un long séjour à Lille ; sur le conseil d'un médecin qui n'était pas celui de la maison Jooris, le jeune homme était parti pour aller prendre les eaux dans les Pyrénées.

– Qu'est-ce que cela, prendre les eaux ? avait demandé Geneviève à son père.

Et celui-ci lui avait répondu qu'il n'en savait rien.

Mieux aurait valu, suivant elle, continuer à prendre le lait des vaches noires. Peut-être avait-elle raison.

Pour faire un si long voyage, maître Jooris n'avait pas d'argent à donner à son fils. Mais une bonne dame, qui allait aux Pyrénées pour son propre compte, avait bien voulu emmener Paul avec elle à titre de « lecteur, » disait la lettre.

– Lecteur ! qu'est-ce que cela ? demanda derechef Geneviève à son père.

Et le père avait répondu :

– Lecteur ! ça doit être un homme qui écrit. C’est comme qui dirait toi quand tu me lis les lettres de mon ami Jooris, et que tu y fais les réponses.

– Oui, mais moi je suis votre fille, dit Geneviève tristement, et cette dame.

– N’est pas sa mère, ajouta maître Thomas.

Depuis l’on n’avait plus parlé de Paul dans la maison, mais on n’avait pas cessé de penser à lui ; sa santé devait être bien meilleure, puisqu’il avait pu entreprendre un si long voyage ; pour Geneviève ce n’était pas tout. On la vit, sérieuse et réfléchie, redoubler d’activité dans les soins de la maison, s’occuper de tout, prévoir tout, pourvoir à tout avec une ardeur infatigable. Elle y apportait une sorte de passion et de fiévreuse énergie, se mêlant elle-même aux travailleurs, leur donnant l’exemple et menant la besogne sans se soucier de la peine et sans qu’elle parût s’en apercevoir.

– Votre fille se tuera, disaient les voisins.

– Elle tuera son cœur, disaient les voisines.

A la voir si âpre au travail et si bonne ménagère, es jeunes gens du pays, ceux qui pensaient à l’avenir et au côté positif de la vie, admiraient quelle excellente femme Geneviève serait à la tête d’une exploitation. Ceux qui n’avaient pas des pensées si pratiques songeaient combien elle était belle et quel bonheur ce serait de l’épouser. Aussi ne manquait-il point de prétendants à la Ferme des Moines, mais aucun, je dois le dire, ne recevait bon accueil. Maître Thomas avait beau prêcher sa fille et lui représenter que l’âge était venu pour elle de se marier.

– Me marier, répondait-elle toujours, vous savez bien, mon père, que cela n’est pas possible.

Et le père ne demandait jamais pourquoi ; il le savait.

Cependant il vint à la ferme, au commencement de la moisson, un cousin de maître Thomas qui, n’ayant rien de mieux à faire, n’avait pas manqué une seule année depuis dix ans de venir donner, comme il le disait, « un coup de main » à son parent. « Ce coup de main » aurait pu plus justement s’appeler un coup d’œil ou un coup de dent, car M. Germain, c’est ainsi qu’on l’appelait, ne retirait jamais les mains de ses poches que pour boire ou manger. Il allait surveiller les moissonneurs et surtout les moissonneuses ; là se bornaient ses occupations extérieures. Quant à ses

occupations intérieures, elles consistaient surtout à vider la cave du cousin, qui était toujours garnie de vieille bière à cette époque de l'année, et à se faire l'écho des mauvaises plaisanteries que lui apprenaient à la ville des commis-voyageurs ses amis. Du reste, bon vivant, bruyant convive, taillé en Hercule, les joues fleuries, l'œil à fleur de tête, la lèvre moqueuse, ne croyant à rien, cela va sans dire, n'en sachant pas davantage, mais parlant de tout et sur tout ; possédant quelque bien dont il s'était fait un petit revenu liquide, et dont il vivait moitié à la ville, moitié aux champs, chez ses amis, chez ses parents, chassant, braconnant et chantant ; car il chantait aussi, comme Paul, mais d'un autre ton et d'une autre manière ; il empruntait ses mélodies aux chansonniers du Caveau, et ses refrains aux chansons égrillardes de Béranger. M. Germain, on le voit, était à peu près l'antipode du fils du mercier. – Après le ténor était venue la bassetaille.

Geneviève, habituée depuis son retour de Belgique à voir tous les ans ce singulier hôte à la ferme pendant trois semaines ou un mois, s'était familiarisée de longue main avec ses propos vulgaires et ses allures bruyantes ; elle était fille d'un sens trop droit pour y faire grande attention. Il est juste de dire que, jusque-là, M. Germain ne s'était pas beaucoup occupé d'elle ; il trouvait mieux dans le village, et parmi les moissonneuses de maître Thomas. Ce qu'il appelait « mieux » aurait signifié « plus mal » chez un autre, mais il avait à lui une façon d'entendre le mieux, chez les jeunes filles, qui n'était pas tout à fait d'accord avec les lois de la modestie et de la vertu.

Cette année-là, l'air sérieux de Geneviève le frappa, et comme elle paraissait préoccupée, il s'en préoccupa. Peut-être aussi maître Thomas, qui était un homme fin sous son enveloppe grossière, lui avait-il adroitement soufflé quelques mots à l'oreille. La dot serait belle, la fortune de Germain passait pour assez ronde, et peut-être « l'amabilité » du personnage qui faisait chaque année tant de ravages dans la commune, triompherait-elle enfin des résistances de la jeune fille.

A peine arrivé de quelques jours à la ferme, M. Germain dirigea ses entreprises sur la fille de son parent ; mais peu habitué à s'adresser à des natures délicates, il se méprit complètement sur les moyens à mettre en

œuvre pour se faire écouter. Geneviève était rêveuse. « Il faut la distraire, pensait-il, il faut l'amuser ; amusons-la. »

Il puisa dans l'arsenal de ses anecdotes et de ses plaisanteries celles qui lui parurent avoir le plus de sel, et il demeura confondu quand il s'aperçut que ces armes si puissantes sur les autres étaient sans effet sur Geneviève.

Mais au lieu de se dire que la jeune fille était sans doute cuirassée contre de pareilles atteintes, ce qui eût coûté à sa modestie, il se persuada qu'il n'avait pas frappé assez fort et renouvela ses attaques avec plus d'ardeur. Cette fois, Geneviève lui tourna le dos, et l'assaillant ne put dissimuler sa défaite. Cependant il ne se tint pas pour battu sans ressource, et mit sur le compte de la mauvaise humeur la moitié pour le moins de son échec.

– Elle est mal disposée, se dit-il, elle n'aura pas écouté ce que je lui disais. Mais, bast ! je ne suis pas à bout de ressources.

Et il se prit à fredonner l'air de la Muette :

L'heure viendra, sachons l'attendre.

Pendant huit jours il l'attendit en vain, l'heure ne vint pas. A toutes ses insinuations galantes, Geneviève gardait le silence ou répondait qu'elle n'avait pas le temps de l'écouter. Un jour pourtant il poussa si loin ses entreprises, que la jeune fille jugea prudent d'y mettre un terme dès le début. Elle le fit avec une énergie, avec une netteté dont ne l'eussent pas crue capable ceux qui ne l'auraient connue que dans son rôle de dévouement timide et d'esclavage craintif auprès de Paul.

– Mon cousin, lui dit-elle, que me voulez-vous ? Expliquez-vous franchement. Si vos assiduités n'ont pas un motif sérieux, elles sont une injure pour moi ; si elles en ont un, elles m'affligent, car je ne saurais les encourager.

– Mais, cousine, répondit le rustre, c'est très-sérieusement que je vous parle.

– J'en suis fâchée, et je vous prie alors de ne me plus parler que des choses que je veux entendre.

– Vous êtes devenue bien farouche, Geneviève.

- Parce que vous êtes vous-même devenu trop familier.
- Ainsi, vous ne voulez pas m’écouter ?
- Je le voudrais que je ne le pourrais pas.
- Prenez garde, Geneviève, on pensera peut-être que vous avez pour cela des raisons cachées.
- Cachées ou non, j’ai mes raisons et cela me suffit.
- On dira que vous avez vos préférences, et que tout le monde n’a pas le malheur de vous déplaire.
- Eh bien, peut-être dites-vous la vérité.
- C’est donc vrai ce que l’on m’a dit ?
- Je ne sais, Germain, ce que l’on vous a dit, mais ce qui est certain, c’est que je suis bien maîtresse de donner mes préférences à qui me convient.
- Sans doute, sans doute ; cependant il faut les bien placer, et si j’en crois la rumeur publique, vous n’auriez pas eu beaucoup de bonheur jusqu’ici dans vos amours.
- Dans mes ! s’écria Geneviève indignée
- Dame ! je répète ce que l’on m’a dit, car je ne le connais pas, moi, ce monsieur, et je ne sais pas à quoi vous en êtes avec lui, mais vous le comprenez, cousine, des bruits comme ceux-là ne sont pas faits pour recommander une honnête fille, et il serait bon de les faire cesser.
- Je vous remercie de votre conseil, monsieur Germain, dit sèchement Geneviève.
- Je vous offrais pour cela un moyen bien simple, continua le paysan, et je crois, entre nous, qu’avant de le repousser tout à fait vous feriez bien d’y réfléchir.

Geneviève y réfléchit en effet, mais ce fut pour maudire la présence à la ferme de cet hôte importun et désagréable. Quant à lui, blessé dans sa vanité, il se promit bien d’en tirer vengeance. En quittant Geneviève, il passa dans la cour et, apercevant Sultan, il l’appela. Sultan vint lentement, l’oreille basse, en chien obéissant mais peu empressé. Quand il fut à distance, M. Germain lui envoya un vigoureux coup de pied dans les côtes. Le pauvre chien bs’enfuit en criant, et sur le seuil parut Geneviève le visage pourpre et l’œil enflammé. Il ne fut pas échangé une parole, mais il était facile de voir que la guerre était déclarée.

VIII

C'était le 15 aout, « le jour de la Vierge », jour de grande fête dans les campagnes du nord de la France. Le temps était magnifique, et après vêpres, quand la procession sortit de l'église et déploya ses bannières au soleil, ce fut un beau spectacle, bien fait pour émouvoir une âme poétique et chrétienne. Les chants montaient au ciel avec l'encens ; la voix des jeunes filles alternait avec celle des chantres, et si les unes et les autres manquaient d'art et de souplesse, leur ensemble et leur naïve expression rachetaient bien ce défaut. Le garde-champêtre, le sabre nu, ouvrait la marche. On voyait d'abord défiler les membres des diverses confréries, ornés de leurs insignes et précédés de leurs bannières ; puis venaient les jeunes gens portant des cierges autour des figures de Saint Pierre et de Saint Nicolas ; Sainte Catherine, appuyée sur sa roue, suivait un chœur de jeunes filles, vêtues de blanc, qui tenaient à la main de longs flambeaux ornés de bandelettes bleues et roses, flottant au vent ; derrière s'avancait un autre chœur pareil, conduit par sa mairesse ; cette année-là, la mairesse était Geneviève, poste important qui lui donnait le droit de vêtir de ses mains la figure de la Vierge. Une robe blanche, un voile blanc attaché sur ses cheveux d'or, drapée simplement, mais avec une certaine noblesse, elle dépassait de la tête toutes ses compagnes ; et n'eussent été ses mains pieusement jointes, son front baissé et sa croix d'argent qui étincelait sur sa poitrine, on l'eût prise pour une fille de l'Attique précédant à l'acropole le char de Minerve, plutôt qu'une vierge chrétienne guidant le chœur des jeunes filles vouées au culte de Marie. La figure de la mère du Sauveur, dorée et couverte de bijoux et de dentelles, suivait ce deuxième groupe, portée par deux jeunes filles ; puis des chantres et des enfants, ayant au cou des corbeilles et jetant des feuilles de roses sur le sol qu'allait fouler le prêtre. Celui-ci, vieillard à cheveux blancs, tenait dans ses mains, sous un dais de velours cramoisi, le soleil du Saint-Sacrement. De chaque côté du dais, le casque en tête et l'arme au bras, les pompiers du village formaient

cortège, et derrière suivait la foule, les hommes le front nu, les femmes coiffées de la faille, long voile noir qui tombe jusqu'à terre, tous mêlant leurs voix à celles des chœurs. Çà et là, sur le chemin, des reposoirs ornés de feuillages, de fleurs et de draperies blanches, avaient été ménagés. La procession s'arrêtait, se groupait en masse autour d'un autel improvisé, et le prêtre, au milieu du silence qu'interrompait seul le son argentin de la cloche, donnait sa bénédiction au peuple agenouillé dans la poussière.

J'ai vu souvent de ces processions de village, et jamais sans émotion ; j'y ai conduit des esprits forts, des sceptiques de parti pris, et j'ai toujours observé chez eux un bon mouvement, une heureuse impression ! Le côté grotesque, trop facile à saisir, leur échappait, et ce n'était qu'à la longue et après s'y être familiarisés qu'ils trouvaient le chancre ridicule, les jeunes filles laides, et les figures portées sur leurs épaules singulièrement attifées.

M. Germain ne fut pas aussi accessible à ce sentiment élevé et poétique. Il était venu se placer sur le passage de la procession, auprès d'un calvaire situé près du bois des Bruyères dont nous avons déjà parlé ; mais les préoccupations qu'il avait apportées là n'étaient rien moins que pieuses. Il voulait voir, se faire lui-même remarquer, et rien de plus. Cependant quand le Saint-Sacrement passa, il fit comme tout le monde, il s'agenouilla. Il s'était aperçu qu'il serait seul debout, et il n'osa braver ouvertement l'opinion. Très-fort en petit comité, il voyait s'évanouir son courage dès qu'il se sentait le point de mire de l'animadversion publique.

La procession s'arrêta ; d'autres personnes vinrent s'agenouiller auprès de Germain, l'une d'elles à l'écart presque derrière lui. Le groupe de jeunes filles se trouvait en face.

Le prêtre donna sa bénédiction, et la procession se remit en marche. Geneviève s'avancait le front tourné vers le tertre couvert de monde. Un moment elle leva les yeux ; soudain les roses de son visage s'évanouirent, ses yeux se fermèrent, sa marche s'arrêta, et sa main tremblante laissa échapper le cierge qu'elle tenait. Ses compagnes s'empressèrent autour d'elle pour la soutenir, mais elle, reprenant aussitôt ses forces et son courage :

– Ce n'est rien, dit-elle, marchons !

Germain, qui ne pouvait s'attribuer le mérite d'une si vive impression, se retourna, et vit à quelques pas un jeune homme mince, fluët, aux joues creuses, aux yeux caves, et laissa tomber sur lui un regard de mépris.

La procession continua, mais on vit bien, à la pâleur de la jeune fille, les efforts qu'elle faisait pour se vaincre. Toutefois, l'office terminé, elle mit tout en ordre dans la chapelle de la Vierge, comme il convenait à ses fonctions de maîtresse ; et elle ne quitta l'église qu'avec ses compagnes. On remarqua même qu'elle ne s'en retourna que très-lentement à la ferme. Geneviève voulait-elle se préparer aux nouvelles émotions qui allaient l'atteindre

Du plus loin qu'il l'aperçut, son père qui l'attendait à la porte extérieure de sa maison, vint au devant d'elle.

– Geneviève, ma fille, lui dit-il en lui prenant la main, sais-tu bien qui tu vas voir ?

– Je le sais, mon père, répondit simplement la jeune fille.

– Et tu auras du courage ?

– J'en ai eu, j'en aurai.

Geneviève entra dans la maison. Paul était assis au foyer, tenant son chien entre les jambes. Sultan se leva aussitôt, courut à la jeune fille, et manifesta sa joie en se traînant à ses pieds. Quant à Paul, il se leva aussi, mais, sans bouger de sa place :

– Bonjour, Geneviève, dit-il. Vous vous portez mieux à ce que je vois ; car tout à l'heure, à la procession, vous étiez malade à ce qu'il m'a semblé.

– Tout à l'heure, oui, balbutia la jeune fille, mais je suis tout à fait bien.à présent. Vous avez bien tardé à venir, monsieur Paul.

– J'ai fait un long voyage, j'ai vu beaucoup de pays.

– Oui, je sais cela, on me l'a dit, car. car vous ne nous avez pas écrit. Au moins vous êtes-vous amusé, vous êtes-vous.?

Sa voix s'arrêta, Geneviève entraîna Paul vers la croisée pour mieux voir son visage.

– O mon Dieu ! s'écria-t-elle.

– Qu'avez-vous ? demanda Paul ; vous me trouvez changé ?

– Oui, un peu ; mais ce ne sera rien ; le bon air, le repos, de la tranquillité et de bons soins. Oh ! je vous soignerai bien, moi !

Il y avait dans la manière dont Geneviève prononça ces mots une expression d'orgueil, un accent d'enthousiasme qui retentit jusque dans le cœur du jeune homme, mais pour y éveiller un sentiment douloureux.

Il prit la main de Geneviève et la serrant dans les siennes :

– Je sais combien vous êtes bonne, dit-il, mais je vais mieux, bien mieux.

La jeune fille fit un signe de tête négatif.

– Non, monsieur Paul, dit-elle, vous n'allez pas mieux, je le vois bien, moi, je le sens là.

Elle porta la main à son cœur.

– Tantôt, reprit-elle, quand je vous ai vu, j'ai eu peur. Pourquoi nous avez-vous quitté, pourquoi revenez-vous si tard ? Enfin, vous voilà ; vous resterez avec nous, n'est-ce pas ? . Du moins jusqu'à ce que vous soyez guéri tout à fait. Nos vaches noires valent mieux que vos eaux des Pyrénées, et peut-être-ne vous aime-t-on pas moins-ici. qu'à la ville.

C'était la première fois que Geneviève faisait devant Paul allusion à sa tendresse pour lui. Le jeune homme tressaillit, et fixant ses regards lents et tristes sur la jeune fille :

– Vous êtes changée aussi, Geneviève, dit-il. Vous avez eu du chagrin !

– Oh ! beaucoup.

– Mais vous êtes forte, vous, et vous pouvez souffrir ; moi, je suis épuisé.

Paul se laissa retomber sur sa chaise, et appuya son front brûlant sur les mains de la jeune fille. Il sembla à Geneviève qu'elle sentait les larmes ruisseler entre ses doigts.

– Paul, dit-elle tout bas en se penchant sur lui, vous souffrez ! soulagez votre cœur, donnez-moi la moitié de vos peines. Vous l'avez dit, je suis forte, moi, je puis porter les vôtres avec les miennes. Reposez votre tête sur ce cœur ami, et si vous le sentez battre plus fort, c'est qu'il est heureux de se sentir si près de vous. Dites-moi tout, tout ce que vous avez fait, Paul, depuis le jour où je vous vis monter dans cette belle voiture que nous avons rencontrée. par hasard. sur la route.

– Geneviève, que me demandez-vous, répondit le jeune homme ; j'ai eu bien tort de partir ; que voulez-vous savoir de plus ?

– Vous êtes allé à Lille, et puis.

– Et puis, vous le savez bien, je suis parti pour les Pyrénées.

– Et cette dame de la voiture aussi ?
– Et cette dame aussi.
– Ce n’était pas bien, Paul, ce que vous faisiez là.
– Je me le répétais sans cesse, et cependant je ne pouvais m’empêcher de le faire ; il n’eût pas été bien non plus de me montrer ingrat. J’avais reçu des bienfaits, on me demandait un service, pouvais-je le refuser ?
– Peut-être l’auriez-vous dû ; mais je ne veux pas examiner vos actions, je n’en ai pas le droit, je veux seulement connaître vos peines.
– J’étais entré dans un monde trop au-dessus de ma condition, et un jour je m’en suis aperçu.
– Et. c’est tout ? murmura Geneviève avec anxiété.
– Non, ce n’est pas tout, c’est le commencement.
Geneviève approcha une chaise de Paul et s’assit en face de lui, les coudes sur les genoux, le visage dans les mains. Elle comprenait qu’elle allait entendre de pénibles confidences, et elle craignait que ses forces ne la trahissent.

IX

– Nous étions arrivés dans les Pyrénées depuis quelques jours, reprit le jeune homme ; j’avais déjà pu comprendre quelle était ma position ; j’étais un subalterne, rien de plus. Mais que pouvais-je désirer de mieux ? un subalterne envers qui l’on témoignait des égards, qui avait place au salon et à qui l’on ne demandait en retour que des attentions faciles et quelques petits services. Pourvu qu’il se conduisit bien, le subalterne pouvait s’estimer heureux de sa situation, et plus d’un l’eût sans doute enviée. Je me sentais pourtant gêné dans ce monde ; j’éprouvais un malaise que je n’avais jamais ressenti autrefois, et qui s’accrut à mesure que le cercle des connaissances s’étendait autour de nous. Je regrettais le temps du voyage où nous étions seuls, et les premiers instants de notre séjour, alors que nous

allions nous promener ensemble dans les montagnes et jouir sans témoin des beaux spectacles de la nature. Vous ne vous figurez pas, Geneviève, combien ce pays-là diffère de celui-ci ; ce sont de grandes montagnes à pic, couvertes, à leurs sommets, de neiges qui ne fondent jamais. Les pentes se cachent sous des forêts toujours vertes, sous des tapis de verdure que sillonnent des ravins et que déchirent des cascades qui jaillissent en écumant. Au fond, des vallées s'ouvrent et se creusent des précipices dont le regard de l'homme ne peut mesurer la profondeur. Aux différentes heures du jour, l'aspect change : tantôt le soleil fait étinceler les glaciers comme des feux lointains, tantôt il dessine leurs contours comme des spectres gigantesques

– Que ce doit-être beau ! s'écria Geneviève, ravie, transportée par la description du jeune homme.

– Oui, dit Paul, et cependant ces beautés me devinrent bientôt odieuses ; ce fut le jour où je m'aperçus que nous n'étions plus seuls.

Geneviève poussa un soupir et laissa retomber son visage dans ses mains.

– Madame, vous ne devez pas savoir son nom, Geneviève, et pour vous je l'appellerai Louise. – Madame Louise avait rencontré là-bas quelques connaissances ; celles-ci en attirèrent d'autres, et le cercle devint nombreux autour d'elle ; une femme d'esprit, aimable.

– Et belle, interrompit Geneviève ; je le sais, je l'ai vue.

– Ce n'était rien encore, bien que cela m'affligeât beaucoup de n'être plus tout pour elle. Parmi les hommes qui lui furent présentés, il s'en trouva un aussi qui était très-aimable et très-spirituel, du moins à ce que l'on disait, et qui, de plus, menait grand train. Je ressentis une vive douleur la première fois qu'il vint à la maison. Le soir, madame Louise, contrairement à son habitude, ne m'emmena pas à la promenade, et quand elle rentra, elle oublia de demander s'il y avait quelque chose de nouveau dans le journal. J'aurais été bien embarrassé de le lui dire, car si je l'avais lu, c'était sans m'en apercevoir et sans me rendre compte de ce que je lisais. J'étais assis dans un coin, j'avais les yeux humides ; j'avais pleuré. Nous étions dans l'obscurité, car j'avais oublié de faire allumer les lampes. On apporta de la lumière, et m'ayant aperçu, elle vint à moi.

– Qu'avez-vous ? me dit-elle.

Je la regardai sans lui répondre. Alors se penchant vers moi, elle me prit la tête dans les deux mains. – Enfant ! me dit-elle ; vous êtes un enfant.

Je souris à son sourire, et ce soir-là tout fut oublié ; mais le lendemain la promenade se fit encore sans moi, et mes chagrins recommencèrent. Cette vie dura quinze jours, vie de supplice et d'amertume. Au bout de ce temps, nous ne nous parlions plus, et j'étais à peine capable de me remuer tant j'étais affaibli.

– Mon pauvre Paul ! dit Geneviève.

– Cependant, un soir encore madame Louise m'appelle auprès d'elle et me dit : Paul, nous partons dans huit jours ; mais d'ici là, tâchez de vous conduire en jeune homme intelligent et non en enfant gâté comme vous le faites.

– Madame, m'écriai-je, étouffant mes sanglots, vous m'avez comblé de vos bienfaits, je n'ai pas le droit de me plaindre, mais au risque de paraître un ingrat, je voudrais partir tout de suite.

Elle me regarda avec attention, comme si elle doutait que je lui parlasse sérieusement ; puis elle reprit :

– Mon pauvre enfant, je vous ai fait de la peine ; j'en suis fâchée ; mais une femme comme moi appartient un peu au monde, et si elle veut que celui-ci lui pardonne ses faiblesses, il faut qu'elle en ait un peu pour lui.

Je ne comprenais pas bien ce qu'elle me disait, mais je sentais qu'au lieu de me soulager, ses paroles me faisaient mal. Elle me prit la main ; j'avais la fièvre.

– Couchez-vous bien vite, me dit-elle, et demain, si vous allez mieux, nous reprendrons cet entretien..

Je me couchai, mais je crus m'apercevoir qu'il était venu du monde et que l'on causait dans le salon. Alors il me passa mille idées folles par la tête ; puis, je ne sais plus ce qui se passa, j'avais le délire et je fus ainsi tout le temps que nous restâmes dans cet endroit. J'étais encore malade quand nous partîmes, mais la fièvre était passée. On prit grand soin de moi, et quand nous fûmes dans la chaise de poste :

– Savez-vous, me dit madame Louise, que vous nous avez donné de vives inquiétudes ! Pourquoi prenez-vous si chaudement les choses ? Au

fond, vous êtes une nature faible, mais votre imagination travaille trop, et vous lui laissez le champ trop libre.

Je sentais bien qu'elle avait raison, mais aussi quelle nécessité de m'élever si haut pour me laisser retomber si bas ?

– Vous l'aimiez beaucoup, Paul, dit sérieusement Geneviève, et cette femme avait bien tort de jouer ce jeu cruel avec vous. Savez-vous que c'est un crime, cela !

– Je ne saurais l'accuser ; elle n'eut aucun tort envers moi. J'en eus au contraire envers elle. Ne devais-je pas m'estimer trop heureux de vivre près d'elle, dans son intimité, sous sa main ? Quel droit avais-je de lui témoigner de la mauvaise humeur et de lui faire mauvais visage ? Elle m'avait emmené sans doute pour la distraire ; et je ne lui montrais qu'un front soucieux et attristé. Beaucoup d'autres m'eussent renvoyé sur-le-champ. Elle daigna me garder, et je lui en dois encore de la reconnaissance.

– Vous avez raison, Paul, et c'est moi qui ai tort ; il ne faut jamais oublier ceux qui ont été bons pour nous, ceux qui nous ont aimés, ne fût-ce qu'un instant.

– Oh ! je ne l'oublie pas, dit le jeune homme.

Il aurait peut-être pu dire qu'il y pensait sans cesse ; mais il y pensait sans mouvement violent, sans ardeur, sans passion. Tel était son caractère. Il pouvait souffrir autant qu'un autre ; il pouvait ;. ressentir la douleur jusqu'à succomber à ses atteintes, mais son amour, s'il en avait un, ne jaillissait guère au dehors ; il n'avait aucun besoin d'expansion et n'était fait ni pour l'adoration ni, pour le sacrifice. Paul n'avait pas oublié celle qu'il appelait madame Louise, mais ne lui en eût-il pas coûté quelques efforts pour l'effacer de son souvenir ? Geneviève n'aurait pas osé se poser une si-grave question ; elle aurait cru commettre un blasphème envers son idole, et elle aimait mieux souffrir du grand amour qu'elle supposait exister dans le cœur du jeune homme pour madame Louise, que de réduire cet amour à ses véritables proportions, qui eussent diminué le héros à ses yeux.

– Oh ! vous devez être bien malheureux, Paul, dit-elle, en relevant la tête et en serrant vivement la main du jeune homme.

Paul fit un signe de tête affirmatif qui aurait trahi un grand fond d'indifférence à des yeux plus exercés que ne l'étaient ceux de la jeune fille.

– Et. comment tout cela a-t-il fini ? demanda-t-elle timidement.

– Arrivés à Paris, elle y resta, et moi, je m’en revins seul à Lille. J’étais plus malade qu’avant mon voyage, mais, maintenant, je suis bien mieux ; Voyez, je marche.

Le jeune homme essaya de se lever ; mais il retomba aussitôt.

– Allons, dit Geneviève, il ne faut pas que vous bougiez. Vous êtes faible, vous êtes fatigué ; le soir vient ; je vais préparer votre chambre, et aussitôt nuit, vous vous coucherez.

– Vous êtes toujours bonne.

– Et vous toujours imprudent. Vous retrouverez votre chambre comme vous l’avez laissée : personne n’y est entré que moi. Mon père voulait que e la donnasse à Germain, mais je ne l’ai pas vouu. Oh ! il y a eu une querelle à ce sujet ; mais j’ai u le dessus, comme bien vous pensez.

– Qui est-ce que ce Germain dont vous parlez ? emanda Paul en plissant légèrement le sourcil.

– Oh ! ce n’est rien. un cousin à nous qui est enu nous voir, et que mon père aime beaucoup. Il tait devant vous au reposoir des Bruyères.

– Je ne l’ai pas vu, dit Paul d’un ton distrait.

– Il était pourtant venu là pour cela, reprit Geeviève en riant ; mais je m’attarde ici à causer,

lieu d’aller mettre des draps blancs dans votre , et tout à l’heure mon père rentrera avec Gerain pour souper, et rien ne sera prêt.

– Votre parent est donc ici, dans la maison ?

– Sans doute, ne vous l’ai-je pas dit ?

– Non : j’avais cru comprendre au contraire le vous ne lui aviez pas donné ma chambre.

– C’est vrai, mais croyez-vous qu’il n’y ait qu’une

ambre d’amis à la ferme de maître Thomas ? Oh ! nous en avons une autre auprès du fournil ; il y fait un peu chaud, c’est vrai, mais l’été ça ne fait pas de mal d’avoir chaud la nuit, on souffre moins de la chaleur pendant le jour ; c’est là que j’ai mis mon cousin.

Et Geneviève se mit à rire aux éclats. Il y avait longtemps que les échos de la maison n’avaient entendu pareil bruit. Paul ne rit pas et demeura soucieux.

- Est-il ici pour longtemps ? demanda-t-il.
- Qui cela ? Germain ? Douze ou quinze jours peut-être.

Le jeune homme baissa le front et sembla réfléchir un instant ; puis tout à coup relevant la tête :

- Qu'est-il venu faire ici ? reprit-il.
- Aider mon père dans sa moisson.
- Est-ce là tout ?

– Mon Dieu ! comme vous me faites cette question ! Qu'est-ce que vous avez donc, Paul, pour me regarder ainsi ?

Les yeux caves du jeune homme avaient pris en effet une expression singulière.

– Et M. Germain est un jeune homme aimable, gai, amusant ? demanda Paul.

- On le dit, du moins.
- Et il vous plaît, sans doute ?
- A moi ? fit Geneviève étonnée.

Pourquoi Paul lui faisait-il ces questions ! serait-il jaloux, par hasard ? cette pensée qui traversa subitement l'esprit de la jeune fille lui parut tellement invraisemblable qu'elle se hâta de la secouer, mais elle ne laissa pas d'en recevoir quelque impression, est-il nécessaire d'ajouter quelque plaisir ?

Elle se pencha aussi vers Paul, comme la grande dame, et comme la grande dame, elle prit la tête du jeune homme entre ses deux mains, des mains moins fines, moins effilées, moins blanches, mais des mains bien pleines, d'un beau galbe, d'un riche coloris, celles de la Madeleine dans la *Descente de Croix*. Fit-elle ce que la grande dame avait fait ? Il est permis d'en douter ; elle n'avait pas les hardiesses de la ville, mais elle dit comme elle, bien bas :

- Paul, vous êtes un enfant.

Et de plus, elle ajouta en passant les mains dans ses cheveux :

– Germain est un cousin qu'on n'aime guère, et Paul, un cousin qu'on aime trop.

Quand Paul secoua la tête pour rajuster sa chevelure dérangée, la jeune fille avait disparu. En revanche, un autre personnage était debout devant

lui : c'était M. Germain.

X

En apercevant devant lui cet Hercule du Nord, Paul ne put se défendre d'un mouvement d'effroi. Il tressaillit comme à l'aspect d'un animal redoutable et essaya de reculer son siège ; il ne put y parvenir.

Sultan, qui grommelait, se serra dans les jambes de son maître.

Pendant ce temps, le rustre, les bras croisés, campé sur la hanche, le pied en avant, comme un athlète qui attend son adversaire, examinait avec une expression de curieux mépris la chétive proie offerte à sa colère. C'était donc là le rival que Geneviève lui avait donné ! Quelle honte ! son petit doigt eût suffi pour le terrasser.

– Vous êtes bien M. Paul Jooris ? lui demanda-t-il.

– Oui, monsieur, balbutia le jeune homme.

– Oh ! vous n'avez pas besoin d'avoir peur, je ne veux pas vous faire de mal, au contraire. Nous sommes tous deux dans la maison. du cousin Thomas, et nous devons être amis. Cependant il y a à cela des conditions. On dit, – je ne sais pas si c'est vrai, mais si c'est vrai, je vous en félicite, – on dit que vous êtes la coqueluche des belles dames de la ville ; dans ce cas vous ne devez guère vous soucier des belles filles de village.

– Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, murmura Paul, blessé du ton que prenait le rustre envers lui et un peu remis de son premier mouvement de terreur.

– Vous me comprenez fort bien, au contraire ; vous savez à merveille ce que je veux dire. Vous autres bourgeois, vous aimez assez à varier vos plaisirs ; aussi je crois devoir vous avertir que j'ai des vues sur Geneviève.

En prononçant ces paroles et pour leur donner plus d'accent, M. Germain saisit une chaise du bout de ses deux doigts, la fit tourner et la planta devant Paul du côté du dossier pour s'asseoir à cheval comme au corps de garde.

Par malheur, dans cette évolution, il atteignit la patte de Sultan, et la pauvre bête poussa un cri déchirant qui retentit jusque dans le cœur de son maître.

Paul appela son chien et le fit coucher à sa gauche, hors des atteintes du grossier personnage, qui reprit aussitôt son discours en bourrant sa pipe :

– Oui, mon cher monsieur, j’ai des vues sur Geneviève, et vous comprenez, j’ai mieux aimé vous en avertir tout de suite que d’être forcé plus tard de vous le dire d’une façon moins amicale.

Paul se pinça les lèvres et jeta sur son antagoniste un regard hautain ; il commençait à se familiariser avec la bête féroce.

– Ensuite ? dit-il froidement.

– Ensuite ! mais c’est tout. A moins que vous n’ayez vous-même des prétentions, ce qui modifierait un peu la situation et la nature de nos rapports.

– Je ne tiens ni à les modifier, ni à les maintenir, dit Paul négligemment ; quant à des prétentions, je n’en ai aucune, du moins de celles que vous avez.

– A la bonne heure, voilà qui est parler ! s’écria Germain, sans qu’il eût senti l’ironie cachée sous ces paroles. Touchez là.

M. Germain tendit la main à Paul, qui lui abandonna la sienne avec répugnance.

– Et maintenant, reprit-il d’un petit air satisfait, je dois vous avouer entre nous que vous avez bien fait. Geneviève n’est pas une fille pour un bourgeois comme vous, et je ne serais pas étonné qu’elle eût porté ses vues sur quelqu’un.

– Ah ! vous croyez ?

– J’ai quelques raisons de le croire.

– Alors pourquoi m’en parler ? c’était inutile ; vous en savez plus long que moi.

Disant cela, Paul tourna le dos à son interlocuteur et se mit à caresser son chien. Décidément l’agneau n’avait plus peur du loup.

Ce n’était pas l’affaire de ce dernier, celui-ci prit la pelle à feu et fouilla dans les cendres, pour y recueillir quelques charbons ardents auxquels il alfuma sa- pipe. Quand elle fut allumée, au lieu de jeter les charbons dans le foyer, il les laissa tomber sur le dos du chien. La pauvre bête se leva et

bs'enfuit en poussant des hurlements. Paul, se retournant soudain, regarda Germain en face.

– Pardon, dit le rustre en souriant du succès de sa tentative, je ne l'ai pas fait exprès.

Paul ne dit mot, mais il prit dans l'angle de la cheminée un petit jonc flexible qui lui servait de canne, et se mit à jouer d'un air indifférent. Germain cherchait par quel côté il attaquerait de nouveau sa victime, et il n'avait pas encore trouvé la solution du problème, quand tout à coup sa pipe vola en éclats. En jouant avec sa baguette, Paul l'avait lancée en l'air comme un projectile.

– Pardon, dit-il, je ne l'ai pas fait exprès.

Le colosse demeura un instant ébahi et muet devant tant d'audace. Nul ne s'était jamais permis envers lui une si grave injure. Il regarda le jeune homme d'un air étrange, et se demanda pendant quelques secondes s'il ne broyerait pas dans ses mains cet être malingre et chétif. Mais il se montra magnanime, soit qu'il jugeât un tel adversaire indigne de lui, soit qu'il eût résolu de s'en tenir aux provocations et de pousser l'indolence feinte ou réelle du bourgeois jusque dans ses derniers retranchements.

– Après tout, dit-il, le malheur n'est pas grand, et vous me donnerez bien un cigare en attendant que j'aie acheté une pipe neuve.

– Je n'en ai pas, répondit sèchement le jeune homme ; je ne fume plus, cela m'est défendu.

– Vous êtes donc bien malade ?

– Apparemment.

– Et c'est pour vous guérir que vous venez ici ?

– Oui, monsieur.

– Eh bien ! voulez-vous que je vous donne un conseil, moi, mais un conseil qui vaudra bien celui de tous vos médecins : ce pays-ci n'est pas sain pour vous ; retournez à la ville.

– Ah ! c'est votre avis, à vous ?

– Oui, et si vous m'en croyez, vous ne ferez pas long séjour ; demain matin je me charge de vous reconduire moi-même à Lille.

– Je vous remercie de votre offre obligeante, mais je ne puis pas aussi édifié que vous sur l'insalubrité du pays, et, avec votre permission, j'y

resterai.

M. Germain n'était pas habitué à montrer tant de patience, et il commençait à s'apercevoir que depuis le commencement de l'entretien, loin d'avoir gagné du terrain, il en avait perdu.

– Avec ma permission, murmura-t-il ; vous êtes donc bien convaincu qu'il faut l'avoir ?

– Nullement.

– Et si je vous la refuse ?

– Je m'en passerai.

– Ah ! corbleu, c'est ce que nous verrons ! s'écria le paysan d'une voix de tonnerre en se levant de toute la hauteur de sa taille, et en brisant sa chaise contre les jambes du malade.

Celui-ci, à cette explosion de colère, se contenta de reculer son siège jusque dans l'angle de la vaste cheminée où il s'était blotti. Mais l'orage était déchaîné ; rien ne pouvait plus conjurer la tempête.

– Voilà une demi-heure, reprit Germain en se croisant les bras, que j'essaie de vous faire doucement comprendre que vous êtes de trop dans la maison ; mais non, vous vous obstinez à ne rien entendre, ou plutôt vous entendez fort bien, mon gaillard. Vous vous figurez, peut-être, que je ne m'en aperçois pas ! Ah ! les filles du village vous semblent donc bonnes à croquer après les grandes dames de la ville ! Nous savons vos prouesses, mon petit monsieur ; mais je vous en avertis, nous ne sommes pas d'humeur ici à les tolérer. J'appartiens à la famille, moi, j'ai le droit de veiller sur son honneur, et j'y veille.

– Son honneur ! dit Paul, en levant les épaules, en quoi est-il plus compromis par ma présence que par la vôtre ?

– Moi, je suis proche parent, tandis que vous !. au surplus, interprétez-le comme vous voudrez ; il ne me convient pas que vous restiez ici ; tenez-vous le pour dit.

Pendant ces dernières paroles, Paul avait fait un grand effort ; il s'était levé et se tenait debout appuyé sur le dossier de sa chaise :

– Il ne vous convient pas, dit-il, je le regrette, car il me convient à moi de rester.

– Vous voulez donc que je me porte à quelque extrémité, s’écria le paysan en se précipitant sur le jeune homme inoffensif et en lui mettant le poing sous le nez. Ne savez-vous pas que d’une chiquenaude je vous jetterais à terre ?

– Je le sais ; mais puisque vous m’offrez un combat, il me sera permis, j’espère, d’en rendre les chances plus égales ?

Il y avait dans la voix de Paul un singulier accent de fermeté. Cette nature indolente et molle semblait s’éveiller et grandir à l’approche du danger. Les forces physiques lui revenaient en même temps que l’énergie morale. Germain était un homme trop grossier pour comprendre cette transformation ; il ne voyait toujours devant lui que l’être chétif et faible, et ne comprenait pas qu’il pût être son égal.

– Un combat ! s’écria-t-il ; ah ! tu parles de combat ! mais si je te prends dans mes mains, je vais te briser comme verre.

– Alors vous seriez un lâche, car il n’y a que les lâches qui abusent de la force brutale.

– Je ne connais pas toutes ces finesses-là, moi, et ne sais qu’une chose, c’est que je vais te guérir de l’envie de rester ici.

En parlant ainsi, le rustre saisit le jeune homme par le haut des deux bras, et, l’enlevant de terre, il allait le précipiter à la porte quand tout à coup une main vigoureuse le prit lui-même à la gorge, et le forçant à lâcher prise, le secoua rudement et l’envoya rouler au fond de la pièce.

Cette main, c’était celle de Geneviève. Junon, dans sa colère, ne fut jamais plus belle.

Germain se releva tout confus, les joues pour-près, le visage enflammé, et sortit de la maison. On ne le vit pas au souper, et le lendemain il avait quitté le village.

Geneviève était venue vers Paul qui, dans cette lutte inégale, avait dépensé toutes ses forces et était retombé presque inanimé sur son siège.

– Paul, dit-elle, en s’inclinant vers lui, pourquoi vous exposez-vous ainsi ? Ne saviez-vous pas bien que je ne vous laisserais pas partir ?

Paul serra la main de la jeune fille ; mais il n’eut pas la force de lui répondre.

XI

Le malade fut très-souffrant les jours suivants ; on eut pour sa vie de sérieuses inquiétudes. Geneviève passa près de son chevet ses jours et ses nuits, prévenant tous ses désirs, allant au devant de ses moindres volontés, préparant de sa main les breuages, se multipliant dans la maison afin que tout fût en bon ordre et qu'on ne fit pas de bruit. Admirable garde-malade, son dévouement lui avait donné toutes les grâces de l'état ; la vigoureuse jeune fille était devenue leste, légère et habile comme une fée. Quand elle marchait avec ses gros souliers., à peine pouvait-on l'entendre ; quand elle soutenait la tête de Paul, ses mains devenaient souples et flexibles comme celles d'une sœur de charité. Sans l'avoir jamais appris, elle possédait l'art des infusions à point, et connaissait les heures où le soleil est plus doux, la chaleur plus bienfaisante, la potion plus efficace. Elle avait le secret des bonnes paroles et des aimables sourires, comptait les pulsations comme un vieux docteur, et dosait les boissons d'une main sûre comme celle du meilleur infirmier..

Deux semaines de soins assidus et de repos absolu rendirent à Paul une partie de ses forces ; le bon air et une secrète satisfaction de l'âme firent le reste. Paul renaissait à vue d'œil ; ses yeux reprenaient leur éclat, ses joues un teint plus égal et moins inquiétant, sa taille, un peu cambrée, se redressait, et le mélancolique sourire auquel ses lèvres étaient habituées perdait peu à peu le pli de l'amertume pour prendre celui de la gaieté ; sa poitrine elle-même, étroite et gênée jusque-là, semblait s'élargir et se développer pour permettre à une respiration plus pleine ses libres intermittences. Le jeune homme entrait dans une nouvelle période de la vie, et la crise qu'il achevait de traverser avait perdu toutes ses malignes

influences, grâce à l'active sollicitude de Geneviève, sentinelle vigilante et dévouée, que la sombre déesse avait trouvée toujours armée au chevet du malade.

Les heures de la convalescence furent les plus heureuses que Geneviève eût jamais passées. Elles eurent peut-être aussi pour Paul, mais il n'en dit rien. Assis sur le banc improvisé du verger ou sur les coussins de fougères que la jeune fille avait cueillies dans le bois, ils passaient des heures entières en silence, Paul rêveur et à demi sommeillant, Geneviève immobile, perdue dans ses réflexions, toutes les forces de son âme concentrées sur une seule pensée. Parfois, la tête alourdie du jeune homme s'inclinait sur l'épaule de Geneviève, et y cherchait un appui ; parfois leurs mains unies effeuillaient ensemble le bouquet qu'ensemble ils avaient cueilli. À les voir ainsi, le poète antique les eût comparés à l'ormeau et au chèvre-feuille enagés dans une gracieuse étreinte ; mais ici le tronc arbustif était le jeune homme, et le vigoureux ormeau, la jeune fille.

Cependant une pénible appréhension se glissait quelquefois à travers les innocentes joies de Geneviève. La pauvre fille jetait un regard sur le passé elle se demandait si tout était bien fini, de ce côté, pour celui qu'elle aimait. Alors, malgré elle et quoi qu'elle fit, sans qu'elle pût deviner pourquoi, le souvenir de Germain venait se mêler à la dame des yvénées, et il lui semblait que tous deux conspiraient sa perte et préparaient son malheur ; puis la réflexion venant, elle haussait les épaules et se disait à elle-même, qu'elle était folle et qu'elle rêvait tout éveillée. Néanmoins, elle se souvenait de la prompte retraite de son cousin, du regard haineux qu'il lui avait lancé, des paroles de guerre qu'il lui avait dites, et, malgré sa bravoure, elle ne pouvait y penser sans effroi.

Maître Thomas n'avait pas été instruit par Geneviève de ce qui s'était passé ; mais il avait deviné la brouille et la cause en voyant le départ de Germain coïncider avec l'arrivée de Paul. Il y avait seulement une chose qu'il ne comprenait pas : c'était que Germain eût cédé si facilement la place ; connaissant assez bien le caractère du personnage, son outrecuidance et son entêtement, il avait peine à s'expliquer une retraite si prompte et si facile. Au demeurant, il n'était pas fâché de la tournure qu'avaient prise les événements, n'ayant jamais considéré les prétentions de Germain que

comme un dérivatif à la passion de sa fille pour le jeune homme indolent et faible, qui n'était nullement son fait. Depuis qu'il avait vu les roses du printemps reflleurir sur les joues de Geneviève, et la gaieté revenir au logis avec la santé de Paul, il s'estimait heureux du résultat, et acceptait le bien sans trop s'inquiéter de son origine.

Ce fut lui qui un jour, pour entretenir la bonne humeur dans la maison, proposa d'aller le dimanche suivant à la kermesse d'un village voisin, la plus belle kermesse de l'année et des environs. Paul accepta la proposition, et Geneviève battit des mains à la perspective de se faire belle pour celui qu'elle aimait, de s'appuyer sur son bras pendant toute une journée, et qui sait ? peut-être même de danser avec lui. Paul se fortifiait, à vue d'œil, et bien que la danse lui eût été défendue naguère comme le chant, elle pensait que puisqu'il recommençait à chanter, il pouvait bien danser aussi. Dans tout amour, si pur et si dévoué qu'il soit, se mêle toujours un petit grain de vanité. Peut-être la satisfaction donnée à ce sentiment secondaire est-elle un aliment nécessaire pour entretenir un sentiment supérieur ; peut-être est-elle, pour l'abnégation et le dévouement, une première récompense qui en augmente l'étendue et qui en double les forces.

Du jour où il fut convenu que l'on allait à la kermesse, Geneviève, d'ordinaire si simple et si peu portée à la coquetterie, mit en seconde ligne, parmi ses occupations journalières, les soins de sa toilette. La plus belle robe fut tirée de l'armoire, les plus belles dentelles choisies dans les tiroirs ; on fit même venir de la ville de beaux rubans pour le bonnet et pour la ceinture, et l'on prépara une paire de souliers laqués qui n'avaient jamais servi. Tout cela était bien simple ; la robe était faite d'indienne à fleurs ; les dentelles, Geneviève les avait tissées de ses mains ; les rubans étaient unis et couleur d'azur, et, quant aux souliers, ils devaient, après tout, chausser un pied flamand. Que les Flamandes ne nous jettent pas ici un regard de travers : les plus belles figures de la sculpture antique ont le pied grand. Pour se consoler de cette infériorité relative, Geneviève avait des hanches qui pouvaient se passer de crinoline, une taille dont les baleines n'altéraient point la souplesse, et une solidité charnue dans les formes qui repoussait tout emploi du corset. Il y avait une harmonie parfaite dans ses proportions,

et, malgré son imposante stature, il ne lui manquait aucune des grâces féminines.

Le dimanche venu, après la première messe, la Grise fut attelée à la carriole, et l'on se tint prêt à partir. On était invité à dîner dans la meilleure ferme de l'endroit, et il fallait arriver de bonne heure, car, dans les Campagnes de la Flandre on dîne à midi précis, et, dès trois heures, on court à la danse. Les gens du grand air ne s'y rendent qu'à quatre heures.

Quand Geneviève fut habillée, elle vint se montrer à Paul, et nous n'oserions dire que celui-ci ne fut pas un peu ébloui à l'aspect de cette déesse de la renaissance, descendue, aux vêtements près, d'une toile de Rubens. En ajustant avec tant d'élégance ces vêtements ingrats sur son corps de nymphe, Geneviève avait réellement accompli un chef-d'œuvre de coquetterie. Qui donc lui avait appris à laisser tomber derrière l'oreille, jusque sur ses épaules, ces deux grosses boucles de cheveux d'or ? Ce n'était une mode ni de la ville ni des champs, mais cela lui allait à ravir. Qui donc lui avait aussi enseigné à se dégager les tempes, à faire valoir son buste, par un corsage allongé, à placer bravement au-dessus de l'oreille un noeud flottant, et, à la ceinture, la fleur que Paul avait cueillie ? Est-ce là des secrets qu'enseigne seul le désir de plaire, des mystères que l'amour murmure à l'oreille de toutes les jeunes filles ?

On partit. Maître Thomas était seul sur la banquette de devant, et les deux enfants, comme il les appelait, assis l'un près de l'autre sur la banquette de derrière, causaient familièrement ensemble. C'était une de ces belles journées du commencement de l'automne, où les brumes du matin se dissipent lentement et semblent agrandir les paysages et faire reculer les bornes de l'horizon. Dans les haies, tout le long du chemin, les oiseaux gazouillaient en becquetant les fruits rouges de l'aubépine. Les sureaux et les troènes aux baies noires, les houx aux feuilles lustrées, les saules aux feuilles argentées se penchaient sur la route pour saluer les passants, et les trembles tressaillaient doucement sans que l'on pût savoir d'où venait le vent qui les agitait. Sous les arbres, dans les prairies immenses que côtoyait la voiture, on apercevait, aussi loin que pouvait s'étendre le regard, ces belles vaches noires ou rouges de la Flandre, au mufle blanc ou couleur de bronze, aux grandes cornes flamboyantes, les unes couchées et ruminant,

les yeux à demi-clos, les autres, la tête appuyée aux barrières, regardant de leurs gros yeux béats les gens du chemin, et le chien qui aboyait au bord du fossé.

Parfois un jeune poulain, mêlé à ces paisibles nourricières, accourait curieusement ; puis, quand les roues de la voiture retentissaient sur le pavé, il tournait bride tout à coup et s'enfuyait au galop.

Ce spectacle champêtre, toujours le même et toujours nouveau, comme les éternels flots de la mer, plaisait infiniment à Paul et développait chez lui ses tendances rêveuses. Geneviève y trouvait son profit, car si le paysage était le cadre, n'était-elle pas le tableau ? Paul, en effet, reportait souvent sur elle ses regards, et admirait sans doute combien cette jeune fille, qui eût fait si étrange figure dans un salon, s'harmonisait à merveille avec cette nature placide et forte qui l'environnait. Ces campagnes flamandes, sans accidents de terrain, sans points de vue, semées de prairies coupées de fossés et de longues files d'arbres, vertes en hiver comme en été, en automne comme au printemps, ont un charme délicieux à la longue pour ceux qui l'ont saisi. On comprend, quand on a vécu dans ces contrées fécondes, pourquoi l'école flamande a donné les plus grands paysagistes du monde. Il y a là des tons de lumière et des profondeurs de verdure que l'on ne rencontre nulle part ailleurs ; il y a des teintes chaudes noyées dans la brume qui appellent la palette la plus délicate et la plus riche. Paul était assez artiste pour recevoir une impression confuse de ces beautés, pas assez pour s'en expliquer la nature et pour en déterminer les caractères ; il éprouvait ; toute sa vie se résumait dans ce mot pris dans un sens absolu. Toutefois, les impressions, à cet âge, même dans les êtres les plus indolents, se manifestent toujours extérieurement. Geneviève pouvait saisir sur les traits de Paul le reflet des mouvements de son âme ; elle étudiait son visage comme un livre dont elle eût pénétré le sens, mais non sans difficulté ; elle épiait son regard et le suivait dans ses promenades, jusqu'à ce qu'il fût revenu se poser sur elle. Alors, elle tressaillait, baissait doucement la tête et s'inclinait vers son compagnon de voyage, comme si elle eût voulu rapprocher la distance qui séparait de son oreille la bouche du jeune homme, et faciliter, si timide qu'il fût, un aveu qu'elle n'avait plus à faire. Un moment, elle alla même jusqu'à lui demander :

– Paul, à quoi pensez-vous ?

La question était imprudente. A peine l'eût-elle laissé échapper qu'elle eût voulu la reprendre. Si, par hasard, Paul avait pensé au temps écoulé loin du village ! Maintenant qu'elle avait interrogé, elle eût voulu clore les lèvres de Paul et l'empêcher de répondre. Elle eut un mortel frisson quand elle sentit le jeune homme se tourner vers elle.

– A quoi je pense ? dit-il : je pense combien vous êtes heureux, vous autres, de pouvoir vivre toute votre vie dans les champs.

– Ne le pouvez-vous pas comme nous ? hasarda timidement la jeune fille.

– Que voulez-vous que je fasse aux champs ? Quelle occupation pourrais-je y prendre ? Je ne suis bon à rien..

– Pourquoi cette défiance de vous-même, Paul ? Il ne convient pas à votre âge de s'abandonner ainsi.

– Je ne puis vivre les bras croisés ; mon père n'est pas riche. Si ma santé devient meilleure, il voudra, que je continue son commerce.

– Vous pourriez embrasser une autre profession plus conforme à vos goûts et qui vous permettrait de vivre à la campagne.

– Oui, je pourrais être notaire quelque part, dans un canton, si j'avais de l'argent pour acheter une charge.

– Qui sait ! vous le trouveriez peut-être.

– Moi ! qui voulez-vous qui m'en prête ?

– Oh ! cela pourrait se faire sans emprunt. Comment font tous ceux qui achètent des charges dans nos campagnes ? Comment a fait Corman dans notre canton ?

– Ils ont épousé des filles riches, et ont payé. leur étude avec la dot.

– Eh bien ! ne pouvez-vous pas un jour en faire autant ?

– Je n'y avais pas pensé, dit Paul d'un air distrait, et d'ailleurs le travail sédentaire ne me vaut rien.

– Bon ! les notaires, dans notre pays, ne sont pas comme ceux de La ville. Ils ne restent pas enfermés chez eux : ils vont faire des ventes au loin, dresser des inventaires, souvent même par de très-mauvais temps et de très-mauvais chemins.

– Le tableau que vous me faites là, Geneviève, n'est guère propre à me tenter. Un pauvre diable comme moi qui ne peut pas faire une lieue à cheval

par un beau soleil !

– Cela viendra avec des soins. Et puis ces corvées-là, on les donne à son maître clerc. On a chez soi un bon praticien, un homme sûr. On en trouve, Paul, M. Corman en a bien trouvé un.

– Oui, tout cela est fort beau, je ne dis pas le contraire ; il n’y manque que deux choses : la fille et la dot.

– En cherchant bien. dit Geneviève en jouant avec les bouts de sa ceinture.

– Oh ! qui voudrait de moi ? un malade !

– Vous ne le serez pas toujours, Paul ; on vous soignera si bien ! on aura tant de précautions pour vous ! et puis le bon air des champs, la tranquillité, le bon lait des vaches noires ! Vous savez, Paul, ces bonnes vaches qui nous suivent avec leurs grands yeux si doux, quand nous nous promenons ensemble au verger ?

Paul hocha la tête en signe de doute.

– D’ailleurs, reprit-il, il faut suivre une étude pendant plusieurs années pour être notaire, et si je retourne à Lille.

– Non, non, Paul, interrompit vivement la jeune fille ; vous resteriez ici, vous iriez à l’étude de M. Corman, et vous auriez votre logis à la ferme, comme aujourd’hui.

– Vous êtes bien bonne, Geneviève ; mais je ne puis pas rester éternellement chez votre père, que dirait-il ?

– Il dirait que c’est bien.

– Mais cela ferait jaser.

– Eh bien ! l’on jaserait.

– Oh ! Geneviève, je ne voudrais pas vous compromettre.

– Alors, il est trop tard ; c’est fait !

Paul ne répondit rien, baissa la tête et parut un instant réfléchir ; puis il reprit, en levant sur Geneviève un regard doux et triste :

– Mais alors, Geneviève, il faut que je m’en aille tout de suite.

– Non, Paul, répondit celle-ci d’un accent décidé ; au contraire, il faut que vous restiez. toujours.

Elle se tut, et jusqu’au moment de l’arrivée, le silence ne fut plus interrompu. Comme Perrette, Geneviève faisait des rêves d’avenir. Paul, de

son côté, se laissait aller au courant nouveau de ses pensées.

XII

La kermesse promettait d'être belle. De tous côtés, on voyait arriver dans le village de joyeux convives, des groupes de jeunes filles endimanchées, des voitures de toutes les formes, et surtout de grands chars couverts d'une belle toile blanche, traînés par des chevaux gris au large poitrail, la tête ornée de rubans et de feuillage. Ces chars amenaient des familles entières, depuis la bisaïeule jusqu'à l'arrière-petit-fils, tous assis dans la paille fraîche et vêtus de leurs plus brillants atours. Ça et là, quelques cavaliers, les dandys du pays, montés sur des bidets trottant l'amble. Les cabarets étaient en joie, la bière coulait à flots, et chacun se préparait par de larges libations à prouver que la Flandre n'avait pas dégénéré.

Maître Thomas et les jeunes gens étaient descendus dans la plus belle ferme du village. C'était aussi celle dont le maître était le plus riche et le plus généreux. Le dîner fut copieux, il est à peine utile de le dire ; il fut gai peut-être, à supposer que le bruit soit de la gaieté ; les convives furent nombreux, car, dans la Flandre, aux jours de kermesse, on pratique encore la vieille hospitalité. Chacun a le droit de venir s'asseoir à la table du festin. Il n'est pas nécessaire de connaître le maître du logis, ni, même de décliner son nom. S'il y a place, on s'assied, on mange, on boit, tant que l'on peut manger et boire, un peu plus quelquefois, et, quand on est rassasié et que l'on a satisfait sa soif, on se retire pour faire place à d'autres. Il n'est pas même besoin de saluer ; vous obligerez l'amphitryon en ne le faisant pas.

Pour Thomas et les jeunes gens, c'était une autre affaire. On les avait « priés » spécialement, suivant l'expression du pays, et ils faisaient grande figure à la table du banquet, au milieu de la famille. Les bons morceaux étaient pour eux, ainsi que la plus belle vaisselle et les meilleurs couteaux. Il était aisé de voir qu'on les tenait en grande estime ; mais, il faut bien le

dire, les attentions les plus grandes étaient pour le fils du mercier. A lui s'adressaient les compliments et les admirations, et l'on recueillait avec avidité les moindres mots échappés de ses lèvres. En le voyant en compagnie avec Geneviève, les imaginations rustique n'avaient point manqué de se mettre en campagne, et plusieurs allusions assez transparentes étaient déjà venues frapper Geneviève en pleine poitrine. Elle y répondait avec un embarras qui donnait d'autant plus de crédit aux suppositions que l'on se plaisait à faire.

L'heure de la danse étant venue, on quitta la ferme pour s'acheminer vers le village, distant d'une portée de fusil. Paul donnait le bras à Geneviève. On les regardait passer en chuchotant. Les filles enviaient le sort de Geneviève, qui avait un si joli cavalier, et les garçons auraient tous voulu se trouver à la place de Paul, qui conduisait une fille si belle et si renommée.

Une vaste prairie servait de salle de danse. Au centre, on avait dressé une tente près de laquelle était placé l'orchestre, composé de deux violons, une clarinette et une grosse caisse, le tout juché sur une longue table posée sur des tonneaux. C'était là, sous cette tente garnie de bancs en bois empruntés à l'école communale, que l'aristocratie faisait son écho. Le mot écho a ici un sens que l'on chercherait en vain dans le dictionnaire de l'Académie. Aux alentours et à ciel découvert, des groupes de danseurs s'étaient-formés. Plus loin, des tables rangées symétriquement, s'échelonnaient à perte de vue, chargées de pots, de canettes d'étain reluisant au soleil, et de longs verres à anse que dans le pays on appelle des glaces. Toutes ces tables étaient entourées de buveurs, les coudes solidement appuyés, le menton dans les mains, la pipe à la bouche. Il s'élevait de là un nuage épais qui allongeait la perspective perdue au milieu des tonnes et des brocs. Je ne m'attan-derai pas à peindre ce tableau que de grands artistes ont retracé sur des toiles immortelles. Les kermesses de Rubens et de Téniers sont la reproduction la plus exacte que je connaisse des kermesses d'aujourd'hui. Le costume seul s'est modifié ; encore le changement est-il peu sensible quand on s'enfonce dans les campagnes de la Flandre belge et de la Frise.

Paul et Geneviève arrivèrent tard à la danse, fidèles aux traditions constantes du dandysme, et déjà toutes les places étaient occupées sur les bancs de l'école communale ; mais aussitôt qu'on les aperçut, les rangs se

serrèrent, et Geneviève se trouva assise au centre comme il sied à une reine. Elle était reine, en effet, par la beauté et par l'attitude. Paul, ne connaissant là personne, demeura debout près d'elle jusqu'au moment où le ménétrier donna son premier coup d'archet. Alors Geneviève se leva, offrit sa main gauche à Paul et alla prendre place avec lui dans le quadrille.

Le quadrille, hélas ! voilà qui nous éloigne de Rubens et de Téniers.

Pas autant qu'on pourrait le croire ; sous la tente, je ne dis pas ; mais là-bas, en plein air, voyez ces gens se trémousser, sauter comme de lourdes carpes et rouler comme les vagues d'une mer orageuse ! Si le quadrille leur bat la mesure, il faut avouer qu'ils ne la respectent guère, et si le ménétrier leur apporte les musiques nouvelles, le souvenir des vieilles rondes flamandes est encore fortement enraciné dans leur mémoire. Tout à l'heure, que le chef d'orchestre, par une rare condescendance et avec la permission des gens de la tente, vienne à leur jouer le *carillon de Dunkerque*, et vous en verrez bien d'autres. Téniers vous paraîtra fade, et Rubens, malgré sa verve, vous semblera au-dessous de la vérité. Mais j'oublie que nous ne sommes pas venus ici pour peindre un vieux tableau flamand, bien plutôt pour esquisser une timide et mélancolique pastorale.

Paul avait dansé avec Geneviève le premier quadrille ; il dansa aussi le second. En Flandre, c'est un signe de prétentions sérieuses à la main d'une jeune fille, et pour peu qu'on y ajoute la dernière contredanse, on est considéré comme faisant déjà partie de la maison. Mais il est, pour la jeune fille, une manière plus significative de marquer ses prédilections et d'afficher ses tendresses ; c'est de ne danser qu'avec le préféré. Tel était le plan de Geneviève ; il fut déjoué par la faiblesse physique du jeune citadin. Ce qui était un exercice facile et salubre pour les autres était pour lui une laborieuse fatigue. Il fallut s'arrêter, et Geneviève prétendit alors rester sur la banquette ou rejoindre son père qui jouait aux cartes dans le cabaret avec ses amis. Vaine résolution ; il arriva des parents. Auxchamps tout le monde est cousin, et, bon gré mal gré, il fallut rompre l'abstinence. Geneviève dansa ; elle dansa même beaucoup, et lorsque le soir vint, quand on alluma les quinquets et les chandelles, il lui fallut faire sa partie dans les rondes bruyantes qui commençaient à s'échauffer. Geneviève était gaie ; elle était rayonnante de joie, car Paul avait encore une fois dansé avec elle, et elle

avait cru un moment sentir ses lèvres effleurer les boucles de ses cheveux. Troublée, palpitante, elle se pencha vers lui et dit tout bas : – Paul, je suis heureuse.

Pauvre fille ! elle était heureuse à bon marché. Un instant après, pendant qu'elle faisait « en avant deux » avec un autre cousin, Paul, resté sur le banc, sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna et vit, à demi cachée dans l'ombre et les plis de la tente, une femme qu'il reconnut aussitôt, bien qu'il ne pût distinguer ses traits. Il se leva subitement, comme s'il eut été poussé par un ressort. La dame lui fit un signe, il la suivit ; elle passa le bras sous le sien, il tressaillit, quand ils furent à l'écart, elle lui dit : « venez ; » et il se laissa emmener.

Pendant ce temps la contredanse s'achevait, et Geneviève revenant à sa place, au lieu d'y trouver Paul vit se dresser devant elle M. Germain.

– Vous ici ! s'écria-t-elle troublée en reculant d'un pas.

– Moi ici, comme vous dites, chère cousine, répondit le rustre avec son plus ironique sourire. Voulez-vous me permettre de vous demander qui vous cherchez ?

– Qui je chercher ? dit-elle en plongeant à droite et à gauche des regards inquiets ; qui je cherche ! Vous le savez bien ; mais peu vous importe.

– Il m'importe beaucoup, au contraire, chère cousine, car je pourrai Peut-être vous être bon à quelque chose.

– Vous ! fit-elle avec un geste de mépris.

– Oui, moi ! Oh ! vous me détestez, je le sais bien, et pourtant je ne vous ai jamais donné que de bons conseils, et si vous les aviez suivis.

Il s'interrompit en voyant que Geneviève s'était assise sans l'écouter davantage ; il s'inclina vers elle et lui dit à mi-voix :

– Vous cherchez M. Paul ; il n'est plus ici.

Elle se redressa de toute sa hauteur ; mais se rasseyant aussitôt :

– C'est bien, dit-elle, il va revenir.

– Vous vous trompez, cousine, il ne reviendra pas.

– Que dites-vous, quel malheur lui est arrivé ?.. Vous, peut-être !

– Oh ! calmez-vous, calmez-vous. On croirait vraiment que vous l'aimez.

– Eh bien, oui, je l'aime ! Dites vite. Où est-il ? Germain, je vous crois capable de tout.

Germain fit une horrible grimace.

– Merci, belle cousine, de la bonne opinion que vous avez de moi, mais dans cette circonstance, il conviendrait peut-être de garder cette opinion-là pour un autre qui la mérite mieux.

Vous voulez me torturer ! c'est mal, c'est Idche !

– Non, je veux vous éclairer. Paul, vous dis-je, est parti, il vous a quittée.

– Vous êtes fou, c'est impossible !

– Voulez-vous venir avec moi ? Je vais vous le prouver.

– Allons, allons vite, s'écria la jeune fille en saisissant Germain par le bras et l'entraînant hors de la tente.

Germain la conduisit à l'extrémité de la prairie. La haie était brisée ; ils la franchirent et se trouvèrent sur la route.

– Entendez-vous ? dit-il.

– Des chevaux, une voiture !

– Elle approche. Regardez maintenant.

Il faisait nuit, mais la lune, qui se levait à l'horizon, répandait sur les objets une lumière suffisante pour permettre de les distinguer.

La voiture accourait au grand trot. Le cœur de Geneviève se serra sous l'étreinte convulsive d'une étrange douleur. Penchée, haletante, elle plongeait ses regards dans le lointain obscur et tremblait de découvrir ce qu'elle voulait y voir.

La calèche n'était plus qu'à dix pas. Un cri perçant, terrible, s'échappa de la poitrine de Geneviève, et repoussant d'un bras désespéré Germain, qui veut la retenir, la jeune fille s'élance à la tête des chevaux. Les animaux effrayés se cabrent, la renversent, et le fer de leurs sabots déchire et broie ses membres mutilés. Elle vit encore, et comme si toute son existence n'eût eu d'autre but que d'arrêter cette voiture, elle se cramponne aux jambes des chevaux, se suspend à leur flanc et les force enfin à s'abattre sur elle. La voiture n'ira pas plus loin.

La dame et son compagnon épouvantés mirent pied à terre. Paul s'inclina lentement sur le corps ensanglanté de la jeune fille, noua ses bras autour de son cou et pleura. Cette suprême caresse venait bien tard, mais du moins elle adoucissait une cruelle agonie.

XIII

Deux ans après ces événements, je passais par le village où est située la *ferme des moines*. J'eus la curiosité bien excusable de me faire montrer le toit lui avait abrité un si pur amour et une si rare constance.

– La Ferme des Moines ! répondit le paysan auquel je m'adressai ; vous voulez dire la Ferme des cyprès.

– Non, répliquai-je ; la Ferme des Moines qui appartient à M. Thomas, lequel M. Thomas avait me fille nommée Geneviève.

– J'entends bien, interrompit le paysan ; on l'appelle aujourd'hui la Ferme des Cyprès. C'est que, voyez-vous, depuis que M. Thomas a eu le malheur de perdre sa fille, .qui s'est fait écraser par une voiture pour sauver son amoureux.

– Pour sauver son amoureux, dites-vous ?

– Oui, les chevaux s'étaient emportés ; la brave fille se précipita pour les arrêter ; elle fut foulée aux pieds, et voilà !

J'admirai combien les faits, en s'éloignant de leur origine, se modifient et se métamorphosent. J'aimais mieux cette version que la véritable, et je me garderai bien, après avoir entendu la légende, de la ramener à la vérité historique. Je n'osais pas non plus demander ce que Paul était devenu ; mais comme nous étions arrivés devant la porte de la ferme :

– C'est ici, me dit le paysan, voyez, voici les deux cyprès que M. Thomas a plantés après la mort de sa fille.

– Pourquoi deux cyprès ?

– Ah ! dit le brave homme, il y a deux cyprès ici comme il y a deux tombes dans le cimetière. Les deux enfants sont réunis et le bon Dieu ne les séparera plus jamais.

Tel est le cœur de l'homme ; je sus gré à Paul de n'avoir pas survécu à la jeune fille ; sa mort me parut être comme une réhabilitation de son caractère, et je suis assuré que toutes les femmes qui liront ce récit éprouveront le même sentiment que moi.

J'aurais voulu savoir ce que Sultan était devenu ; le paysan ne put m'en rien dire. En revanche, il m'apprit qu'une dame, habillée de noir, pâle et minée par le chagrin, venait souvent prier sur la tombe des deux jeunes gens, et qu'elle avait fondé, dans l'église du village, une messe pour le repos de leurs âmes.

Je ne fis pas d'autre question ; mais, avant de m'éloigner, je visitai le cimetière, l'en rapportai des pensées douces et bienfaisantes, et je me dis que nous n'étions pas si près de la décadence puisqu'il y avait un coin de terre en France où l'on retrouvait encore des amours vraies et des cœurs ouverts à la foi et au repentir.

SIONA

– Siona, fille de Sion, c’était son nom. Il serait superflu d’ajouter qu’elle était Juive.

– C’est un joli nom, Siona, interrompit un jeune homme blond qui frisait sa moustache, assis, ou pour mieux dire, couché sur le divan destiné aux modèles.

– Oui, c’est un joli nom, reprit le narrateur, mais si vous aviez vu celle qui le portait, vous eussiez trouvé que ce nom était à peine digne d’une si belle créature.

– Elle était donc très-belle ? Tant mieux, j’aime les histoires où l’on parle de belles héroïnes, bien qu’à vrai dire je préférasse les voir autrement qu’en récit.

– En peinture Deut-être

– Soit, en peinture, fit le jeune homme en quittant sa position horizontale ; – en attendant mieux c’est toujours cela.

L’artiste, au lieu de satisfaire au mouvement de curiosité qui avait rapproché de la verticale le buste de son interlocuteur, reprit tranquillement son pinceau et se retourna du côté de son chevalet où se prélassait déjà dans son cadre un agréable portrait du jeune homme blond..

– Eh bien ! fit celui-ci, c’est ainsi que vous me montrez le visage de la divine Siona ?

– Monseigneur, répondit l’artiste d’une voix émue, permettez-moi de vous le dire, il me semble que vous n’êtes pas bien préparé aujourd’hui à contempler les traits d’une sainte.

– Une Juive, sainte ! Que voulez-vous dire ? Parlez-vous sérieusement ?

– Très-sérieusement, monseigneur, regardez-moi plutôt !

Le mâle visage de l’artiste portait l’empreinte d’une profonde douleur, et sous sa paupière brillait une larme.

Le prince se leva et lui tendant la main d’un air plein de noblesse et de bonté :

– Monsieur, dit-il, je vous ai blessé sans le vouloir, pardonnez-moi.

– Monseigneur ! s’écria l’artiste, qui hésitait à prendre la main qui lui était offerte et s’inclinait pour la baiser.

– Non, dit le prince en se dérochant à cette marque de respect, pas ainsi.

Et parodiant avec à-propos le mot célèbre d’un de ses ancêtres, il ajouta en souriant :

– Pas ainsi ; on croirait que c’est moi qui vous pardonne !

L’artiste ne put manifester les sentiments qui l’oppressaient qu’en faisant subir à la main du prince une étreinte trop vigoureuse pour n’être pas éloquent.

– Bien, mais maintenant que je me justifie, poursuivit le prince ; vous m’annoncez une histoire de modèle, et vous voulez que je sois sérieux comme pour entendre une page de la Légende Dorée ! Il fallait commencer par où vous avez fini. A présent que je sais qu’il s’agit d’une sainte, et d’une sainte Juive encore, je suis disposé à voir et à entendre avec le plus profond recueillement.

– Ecoutez donc avant de voir, monseigneur ; aussi bien, je crois le récit un préambule indispensable pour vous faire goûter comme il le mérite le charme idéal de Siona. Vous aurez l’image. après la lettre.

– Je vous écoute, répliqua le prince en offrant des cigares à l’artiste et à deux aides de camp, témoins et auditeurs muets de cette scène au fond de l’atelier.

L’artiste alluma son cigare, en tira deux ou trois bouffées de blanche fumée qu’il fit monter vers le plafond, comme un encens destiné à une idole invisible, et il commença ainsi :

– C’est un triste métier, monseigneur, que celui de modèle. Il est pénible pour les hommes ; pour les femmes, pour les jeunes filles surtout, il est honteux, avilissant. Nous ne sommes plus au temps où les femmes, les plus vertueuses d’Athènes tenaient à honneur de poser pour Minerve chez Phidias, ou pour Aphrodite chez Praxitèle. Aujourd’hui ce métier est abandonné aux plus pauvres et aux plus misérables créatures. C’est qu’aussi l’art n’est plus considéré, ainsi que dans l’antiquité et dans le moyen-âge, comme une des branches du sacerdoce. L’art, en devenant exclusivement un métier, a entraîné à son niveau ou à des niveaux proportionnels toutes les industries qui s’y rattachent. Nous appelons cela des industries ! Quoi qu’il en soit on trouverait difficilement une fille honnête parmi celles qui viennent dans nos ateliers, à raison de deux ou trois francs l’heure, livrer tout ce qu’elles ont de beauté ou de grâce à nos pinceaux. Le plus souvent elles se recrutent dans la race israélite, et la raison en est bien simple : les pauvres parmi les Juifs sont habitués de longue main à être considérés comme des parias ; un peu de honte de plus ou de moins, pour eux cela ne fait plus compte ; et puis c’est encore chez les Israélites que se rencontrent les types de race les plus purs, les mieux accentués et j’ajouterai même les plus beaux. Il y a tel modèle à qui nous donnerions volontiers six ou huit francs l’heure, mais les plus belles de ces jeunes filles, sitôt qu’elles peuvent s’affranchir du joug maternel, trouvent la profession qu’elles exercent trop au-dessous d’elles et s’en vont dans les théâtres ou dans des calèches au bois de Boulogne en exercer un autre qui vaut moins encore. Dès l’enfance elles nous ont été amenées ; ne faut-il pas des enfants dans les tableaux ? ne fût-ce que pour peindre le *sinite parvulos venire ad me* ! Nous les avons vues croître, grandir, se développer, et lorsque nous nous apercevons qu’elles entrent dans l’adolescence, il y a longtemps déjà qu’elles ont cessé d’être des enfants. Est-ce notre faute, est-ce la leur ? N’est-ce pas plutôt celle de la femme indigne du nom de mère qui a jeté le fruit de ses entrailles dans ce chemin de l’impudicité ? Pardonnez-moi cette entrée en matière, monseigneur ; mais je ne puis penser à la destinée de ces pauvres Juifs sans m’indigner un peu et sans m’affliger beaucoup. Je ne veux pas me faire le champion d’une cause perdue depuis dix-huit cents ans, mais je me demande si ce n’était pas assez que cette race fût dispersée

sous tous les climats, proscrite dans tous les pays, partout montrée au doigt, sans qu'elle eût encore le funeste privilège de fournir des sauteuses à nos théâtres, des courtisanes à nos *steeple chase*, et des poseuses à nos ateliers.

– Vous ne prétendez pas, observa le prince, que ces tristes professions ne tentent pas quelque fois nos chrétiennes ?

– Certes, je me garderai bien de le faire, mais il me semble que celles-ci ont moins de droit à notre pitié et à notre sympathie. Elles n'avaient pas à courber le front sous le poids d'un malheur originel. Leur chute est moins entachée de fatalité, et pour cela elle est moins excusable.

– J'entrevois le but de votre histoire, vous allez faire une plaidoirie *pro re hebraïca*.

– Ou plutôt *pro domo mea*

– Vous n'êtes pas Israélite.

– Non, monseigneur, mais j'ai failli le devenir. à moitié du moins.

– Vous êtes de plus en plus énigmatique. Je vous écoute désormais sans vous interrompre, car je m'aperçois qu'on ne gagne rien à vous presser de questions ; il vaut mieux vous attendre, je vous attends.

– Je n'ai pas toujours été un peintre en vogue, reprit l'artiste, mais j'ai toujours travaillé beaucoup. Un matin, il n'était pas six heures et c'était au printemps, je venais de faire ma palette. J'avais alors en train un tableau qui me donnait la fièvre ; j'y rêvais la nuit, j'y rêvais le jour ; mais depuis quelque temps je me bornais à y rêver ; il me manquait un modèle qui pût me fournir un type pour peindre la fille de Jephté. Je l'avais vainement demandé à toutes les filles juives de moi connues ; aucune ne m'avait semblé réaliser, même de très loin, l'idéal que je m'étais créé. Enfin, las de chercher, je m'étais résigné à jeter sur la toile les contours incertains que me fournissait mon imagination, et c'est à cette périlleuse besogne que j'étais occupé lorsque j'entendis frapper à ma porte. C'était une vieille fée au nez crochu, au menton saillant, aux longs yeux fendus en amande et frangés de cils noirs qui avaient pu être soyeux, mais qui se dressaient alors comme les épis d'un hérisson. Cette tête énergiquement modelée, portée sur un cou maigre et sur un corps tout contrefait, pouvait bien m'offrir quelques traces affaiblies du type quo je cherchais, mais elle avait au moins vingt années de trop burinées en lignes profondes dans ses joues et sur son front.

Néanmoins je l'examinai avec attention et sans lui demander ce qu'elle venait faire chez moi de si bonne heure :

– Asseyez-vous là, lui dis-je en lui montrant une banquette.

Et avant qu'elle eût osé ouvrir la bouche, j'avais fait d'elle un croquis passablement vigoureux. Par malheur, ma fille de Jephté, si je l'avais peinte d'après ce croquis, aurait pu passer pour sa grand'mère. A la vue du résultat de mon travail, je poussai une imprécation peu chrétienne, et je demandai à la vieille ce qu'elle venait faire chez moi.

– Je ne viens certainement pas poser, dit-elle ; à mon âge ! A moins que vous n'ayez envie de peindre une Euryclée ; j'ai déjà posé plusieurs fois pour cette dame. Mais je sais que vous avez besoin d'un beau modèle de jeune fille, et si vous le voulez je vous en amènerai un.

– Un modèle ! je les connais tous.

– Vous ne connaissez pas celui-là.

– Comment la nommez-vous cette jeune fille ?

– Siona.

– Quel âge a-t-elle ?

– Quatorze ans.

– C'est bien jeune !

– Quand vous l'aurez vue, vous reconnaîtrez qu'elle a l'âge qui convient.

– Et quand me l'amèneriez-vous ?

– Tout à l'heure.

En effet, une heure ne s'était pas écoulée que la vieille rentrait dans mon atelier, accompagnée d'une jeune fille qui me parut au premier coup d'œil assez grande pour son âge, mais qui était enveloppée dans de si hideux haillons qu'elle me rappela les petites pauvresses de Callot plutôt que la belle jeune fille du Livre des Juges. La matrone devina ce qui se passait dans mon esprit, car elle me dit :

– Il ne faut pas regarder aux habits. Vous savez bien que ce n'est pas cela qui fait le modèle. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un hideux sourire et avec un clignement d'yeux significatif, si les habits ne vous conviennent pas, vous êtes libre de lui en donner d'autres. Siona, poursuivit-elle en tirant la pauvre fille par les bras, venez ici dans la lumière ; ôtez-moi ce fichu et ce vilain

bonnet qui vous cache la figure, et cette robe qui vous gâte les épaules. Montrez à monsieur que vous n'êtes pas indigne de ses pinceaux..

Unissant l'acte à la parole, la maudite vieille dépouillait Siona de ses vêtements, et à mesure que ceux-ci tombaient, je voyais apparaître des lignes une exquise pureté et des attaches de membres me élégance inexprimable, j'étais en extase-et m'apercevais pas que la jeune fille s'obstinait à dérober la vue de son visage. Ce fut la vieille m'y fit penser.

– Montrez donc votre figure, dit-elle en écartant deux mains dont la jeune fille se faisait un le.

Une tête charmante m'apparut, une tête d'ange, t imprégnée de pudeur et de modestie, une tête s belle que celle que j'avais rêvée. Des cheveux rs et éclatants comme le jais, des yeux d'un u foncé et transparent, un sourcil noir d'une uité extrême et d'un arc parfait, un front de arbre bien développé et couvert en ce moment, si que les joues, d'un chaste et brillant incarnat. lèvres, d'une nuance vermillonnés, avaient un n de saillie, mais leur courbe était si élégante et gracieuse, elles étaient portées sur un menton n galbe si parfait que Raphaël lui-même ne les pas modifiées. L'oreille était aussi d'une grande icatesse, mais ce qu'il fallait le plus admirer, tait la forme incomparable du nez. Un peu long, peu déprimé à sa naissance et recourbé vers la uche à son extrémité, ses ailes s'arrondissaient mme dans les statues grecques et se fondaient cc une finesse désespérante pour le pinceau. Les rines d'un ovale parfait se dilataient à la moine impression, comme les naseaux d'une cavale abe. Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau et je demeurai interdit, stupéfait, sous le charme

– Allons, frottez vos yeux, Siona, dépêchez, vous, dit la vieille.

Ces mots me firent remarquer une larme sou la longue paupière de Siona.

– Mon enfant, lui dis-je en lui prenant la main – une main rouge, malpropre, mal soignée, mai d'un galbe excellent, – mon enfant, lui dis-je, n pleurez pas ! Je ne serai pas exigeant envers vous et avec moi vous n'avez rien à craindre.

Je ne sais si mes paroles la rassurèrent ou si m voix trahit une douloureuse sympathie, elle lev ses beaux yeux et je crus y lire l'expression de l confiance et de la reconnaissance.

– Remettez vos vêtements, ajoutai-je avec douceur ; aujourd’hui je n’ai besoin que de votre tête.

Et par un sentiment de respect pour cette naïve innocence, je feignis, pendant qu’elle rajustait ses haillons, de chercher un dessin dans un carton afin de ne pas alarmer inutilement sa pudeur.

Je ne pensais plus à la vieille, et j’avais établi Siona dans le meilleur fauteuil de mon atelier-, prêt à chercher, le crayon à la main, l’ensemble harmonieux de ses traits, lorsque la voix de la matron me rappela sa présence.

– Maintenant que vous n’avez plus besoin moi, dit-elle, je m’en vais. Jusqu’à quelle heure vous servirez-vous de Siona ?

– Mais, répondis-je assez étonné, deux ou trois heures me suffiront pour aujourd’hui. Que resterez-vous ? vous le verriez vous-même.

– Non, non, j’ai bien autre chose à faire. Dans quelques heures je reviendrai la prendre pour aller chez un membre de l’Institut.

Cette femme se retira, et quand elle fut sortie je mandai à la jeune fille qui elle était et comment se faisait qu’elle fut sous sa loi.

– C’est ma mère, me répondit Siona.

Cette pensée n’avait pas pu me venir à l’esprit. Hésitai à le croire.

– Votre mère adoptive ? m’écriai-je.

– Non, monsieur, ma propre mère.

– Elle me paraît bien mauvaise pour vous.

– Non, monsieur, elle est bien bonne, je vous assure.

– Cependant vous pleuriez tout à l’heure.

– Ce n’est pas ma mère qui me faisait pleurer, est l’état que je suis obligée de faire.

– Votre mère ne pouvait-elle vous en donner un autre ?

– Elle m’a dit que c’était le seul qui lui ferait gagner assez d’argent pour la rendre heureuse.

– Et vous appelez cela une bonne mère ! m’écriai-je sans penser que je parlais à la fille. Cette profession vous répugne donc beaucoup ?

– Ah ! monsieur, si tout le monde était comme nous !

– Y a-t-il longtemps que vous l’exercez ?

– Il y a quinze jours que ma mère m’a dit qu’il allait me faire poseuse. Je ne savais pas ce que c’était, et je lui répondis que je voulais bien. Alors elle me mena chez des peintres comme ici. On m’examina d’abord de la tête aux pieds ; puis il fallut prendre une position qui me faisait beaucoup mal dans les bras. Mais ce n’était rien cela. Je sentais pas le mal, je vous assure, j’étais trop occupée à remonter sur mes épaules une pièce de soie qu’ils m’avaient donnée pour me couvrir et tombait toujours. Alors le peintre venait à moi en colère, m’arrachait l’étoffe des mains et m’appelait « petite sotte ». Quand il n’eut plus besoin moi il paya à ma mère une somme pour le temps que j’avais passé chez lui, mais il ne voulut jamais lui donner tout ce qu’il avait promis, parce que, dit-il, j’étais une niaise et ne savais pas poser. Alors elle me gronda beaucoup et me parla longtemps pour m’expliquer tout ce qu’il fallait faire pour devenir une bonne poseuse. Et puis elle me conduisit chez un autre peintre. Mais là ce fut bien pire que chez le premier. Enfin, elle m’a amenée ici, je craignais d’être encore plus mal tombée. C’est pour cela que je pleurais. Mais maintenant je ne pleure plus, vous le voyez ; vous m’avez dit de rien craindre et je me suis rassurée. Dès que vous m’avez parlé j’ai eu tout de suite confiance, et, vous le voulez, vous pourriez peut-être me rendre un petit service.

– Et lequel, mon enfant ? m’écriai-je aussitôt.

Je m’attendais, je l’avoue, à quelque demande d’argent, comme le font presque toujours ces petites créatures dès que leur mère a tourné les talons, bien que je conservasse le ton doux et affectueux que j’avais pris tout d’abord avec elle, je commençais à me sentir quelque doute sur cette naïveté de la poseuse. Quelle ne fut pas ma surprise, et j’ajouterai mes remords, lorsqu’elle me pria d’intercéder auprès de sa mère pour qu’elle ne la renvoyât plus dans le dernier atelier où elle était allée. – D’après que je sus plus tard, la pauvre fille avait été là victime de outrages indignes d’un véritable artiste. – Je lui dis de se rassurer, et tout en dessinant son délicieux visage, je me mis à chercher le moyen de réaliser ma promesse. Quand la mère vint, je l’avais trouvé.

– Voulez-vous me vendre votre fille ? lui dis-je ; vous l’achetez.

La vieille sorcière entendit parfaitement ce langage, mais elle se méprit sur mes intentions, car elle se mit à sourire malignement. Je me souviendrai toute

ma vie de ce sourire-là. Il n'entrait pas dans mes plans de lui donner de moi une meilleure opinion que celle qu'elle venait de prendre. Je connus :

– Oui, je vous l'achète ; mais comme le marché en serait pas valable devant la justice, et que vous étiez femme, la somme une fois touchée, à me reprendre la marchandise, je veux vous poser mes conditions.

Le visage de la vieille se contracta, et ses lèvres se serrèrent de façon à ne pas me laisser de doute sur les sournoises réserves qu'elle préparait dans son esprit.

– Du reste, ajoutai-je, mes conditions sont très simples ; les voici : Votre fille ne posera que pour moi, elle viendra ici toutes les fois que j'aurai besoin d'elle ; le reste du temps, elle pourra venir ou ne venir pas, à son gré ; elle trouvera toujours place au feu et à la table de l'artiste ; mais il ne lui sera pas permis de poser dans un autre atelier que le mien. Je vous donnerai six francs par jour, et vous n'aurez pas à vous occuper ni de sa nourriture, ni de ses vêtements. L'affaire vous convient-elle ?

– Six francs, murmura la vieille, c'est bien peu pour une si belle fille. Quand elle saura poser elle m'en rapportera davantage.

– Oui, mais en attendant.

– En attendant, je serai encore obligée de l'avoir chez moi matin et soir.

– Cela est incontestable. Si j'étais marié, je l prendrais volontiers avec moi ; mais je suis garçon. Donc, réfléchissez et décidez-vous.

Le chapitre des réflexions ne devait pas durer bien longtemps. La vieille matrone savait parfaitement que rien n'est aléatoire comme le profit que les poseuses retirent de leur misérable profession. Elles peuvent en un jour gagner un louis, puis être une semaine sans trouver une heure d'occupation. Mieux valait un petit bénéfice assuré qu'un gros gain incertain. D'ailleurs, elle restait toujours libre pour rompre le marché le jour où elle n'aurait plus intérêt à le maintenir. Toutefois, elle voulut se donner des airs de résistance afin d'obtenir davantage, et elle me dit qu'il fallait auparavant consulter la fille, parce que pour rien au monde elle ne voudrait influencer sur sa détermination.

– Qu'à cela ne tienne, lui dis-je pour lui couper retraite, consultez-la tout de suite.

La vieille fit la grimace et garda le silence. Les regards suppliants de la jeune fille me faisaient comprendre assez éloquemment qu'il fallait en ir.

– Siona, lui demandai-je, votre mère veut savoir si vous consentez à venir ici tous les jours et ne plus aller dans un autre atelier que le mien.pondez-moi franchement : le voulez-vous

– Oui, je le veux bien, murmura-t-elle.

– Vous voyez bien qu'elle tremble ! observa la eille. Elle n'ose dire autrement devant vous.

– Oh ! ma mère ! s'écria la jeune fille avec vacité, je vous ai dit la vérité ; je veux rester ici et aller plus dans les autres ateliers.

– Mais notre académicien, Siona, vous oubliez ne que je lui ai promis.

– N'avez-vous jamais manqué de parole dans tre vie ? Votre académicien attendra en vain votre le. Ou, mieux encore, vous allez lui écrire ici, ance tenante, qu'un de ses confrères vous ayant levé Siona, il devient impossible que vous la lui conduisiez aujourd'hui. Est-ce-dit ? Je vous avertis que si vous ne prenez pas à l'instant votre par demain il sera trop tard.

– Allons, puisqu'il le faut !. dit-elle.

Et elle se mit à griffonner une lettre d'excuse d'une main inhabile, sur un bout de papier que plaçai devant elle. Ce résultat obtenu, je songe à veiller à l'exécution du traité. Pendant quelque jours, Siona vint assidûment à mon atelier ; ell passait les journées entières, et je faisais d'apr elle une foule d'études en vue de l'avenir Je m'éta peu à peu si bien habitué à sa présence que sentais autour de moi comme une solitude imme se lorsqu'elle n'y était pas.

Cependant, je ne pouvais pas prétendre la ten constamment chez moi, et je lui permettais parf quelques absences, dont elle n'abusait jamais, po aller voir des parents ou des compagnes avec mère Celle-ci, qui avait paru dans le principe empressée à se débarrasser de sa fille, se pla gnait quelquefois de ne l'avoir jamais avec ell Je crus à un retour de tendresse dans le cœur cette marâtre, et je ne pris pas garde que les abse ces devenaient de plus en plus longues et fréquente Un jour Siona arriva chez moi plus tôt que d'hab tude. Elle paraissait triste, préoccupée, et je cru m'apercevoir qu'elle s'efforçait de dérober à ma vu une larme qui roulait furtivement entre ses pa pières.

Je la presse de questions, et j'apprends enf qu'au mépris des engagements contractés avec me la vieille Juive conduisait sa fille dans

d'autres ateliers que le mien, et la livrait sans défense à toutes les sollicitations de la débauche. Le récit des persécutions auxquelles elle était en butte fut simple, naïf, tel qu'il devait sortir des lèvres de l'innocence, et mon indignation contre cette mère infâme et dénaturée n'en fut que plus grande et plus profonde.

Mais ce n'était pas seulement de l'indignation que j'éprouvais, c'était un sentiment pénible, douloureux, une sorte de colère jalouse dont je ne me rendais pas bien compte moi-même, mais que je m'expliquais volontiers par le droit d'affectueuse protection que j'avais pris à l'égard de la jeune fille, par cette espèce d'intérêt paternel qui m'attachait à elle, et qui, à mes yeux, l'unissait à moi. En effet, j'aurais pu être son père, et je me considérais pour le moins comme son tuteur.

Il me vint alors un regret, celui de n'en pas avoir exercé les prérogatives d'une manière plus absolue, et je formai immédiatement le projet de les exercer complètement et sur-le-champ. Je fis venir la mère, et, sans perdre mes efforts et mon temps en de vains reproches qui auraient glissé sur la conscience cuirassée de la vieille comme les flèches troyennes sur l'invulnérable armure d'Achille, j'entrai par le milieu dans le vif de la question.

– J'ai besoin de Siona tous les jours dès le lever du soleil, lui dis-je, et je vous avertis qu'elle ne retournera plus chez vous : elle couchera ici.

La vieille me regarda d'une manière étrange, avec ses yeux ardents, et blêmit d'une façon singulière. Je crus qu'elle allait me sauter au visage. Mais elle mordit ses lèvres minces, sans doute pour satisfaire à l'instinct carnassier de ses dents rongeuses, et fut assez maîtresse de ses mauvais sentiments pour refouler leur explosion dans son âme ténébreuse.

– Oh ! Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix hypocrite, est-ce possible que vous songiez à séparer ainsi une mère de sa fille ?

– Je ne vous sépare pas de votre fille ; vous serez libre de la voir ici, toutes les fois que vous le voudrez.

– Ce n'est pas la même chose, ici n'est pas chez moi. Pensez-y donc, une fille que j'aime tant, qui fait toute ma consolation le soir et le matin, qui me soulage et me vient en aide.

– Qu’à cela ne tienne, avec ce que je vous donne vous pourrez vous faire aider par quelqu’un.

– Et puis une mère peut-elle ainsi confier une si jeune fille à un jeune homme ; car vous êtes un jeune homme, et on ne manquera pas de jaser et de me blâmer.

– Nul ne vous blâmera, soyez-en sûre, et quant aux cancans, j’ai un moyen pour les faire taire ; je possède quelque part une bonne tante, vieille fille très-pieuse et très-honorable ; elle viendra tenir mon ménage, et Siona sera confiée à ses soins.

– Oh ! n’importe, une mère ne doit en cela s’en rapporter qu’à elle-même. Jamais je ne consentirai.

Cette résistance hypocrite commençait à m’irriter, et sans doute j’aurais fini par laisser éclater sur la tête de la vieille sorcière l’orage qui grondait sourdement en moi, si je n’eusse été arrêté par la crainte que le contre-coup n’atteignit Siona. Je dévorai donc ma colère, et, prenant à mon tour un sourire qui dut être hideux :

– Voyons, dis-je à la mégère, qu’est-ce que vous voulez pour en finir ?

Ce langage était clair, positif, il produisit son effet.

– Ce que je veux ? fit-elle ; dame ! vous savez bien vous-même ce que cela peut valoir ; dites toujours, et je verrai.

En écoutant ces paroles je laissai tomber un regard sur la jeune fille qui s’était retirée dans un coin, pâle et frémissante ; j’eus honte pour moi et pour cette mère infâme d’un pareil marché conclu en face de cette pauvre et innocente enfant, et bien que je fusse, je vous le jure, inspiré par les sentiments les plus loyaux et les plus purs, je trouvais indigne de moi de rendre ces chastes oreilles témoins d’un si scandaleux débat. J’éloignai Siona sous un prétexte quelconque, et aussitôt qu’elle fut sortie de l’atelier, je courus au meuble où j’enfer— mais mon argent, j’y pris un billet de mille francs, c’était tout ce que je possédais, et le posant sur la table :

– Tenez, dis-je à la marâtre, voici votre argent.

Les yeux de la vieille lancèrent des éclairs de joie et de convoitise, ses dents ébréchées s’écartèrent pour sourire, et ses doigts crochus s’allongèrent pour saisir la proie offerte.

– Doucement, m’écriai-je en posant la main sur le papier précieux, vous allez tout d’abord me signer un reçu dans les termes que je vais vous dicter.

Le regard acéré de la juive se leva sur moi avec cette expression de défiance que ressentent tous les fripons quand on leur demande une ligne de leur écriture ; ce regard était une injure et une question tout à la fois. L’injure, je la méprisais venue de si bas, la question je ne crus pas nécessaire d’y répondre autrement que par l’action ; je mis une plume entre les doigts de la vieille, et je dictai :

« Je soussignée, reconnais avoir reçu de M.X. artiste peintre, la somme de mille francs à valoir sur celle de deux mille quatre cents francs, moyennant laquelle je m’engage, en ma qualité de tutrice de ma fille mineure, Siona, à réserver celle-ci complètement et exclusivement au pinceau dudit M.X.. en qualité de poseuse, m’interdisant, en conséquence, de la conduire chez aucun autre peintre, et la confiant aux soins de la demoiselle X. tante du susdit M.X. afin que ladite Siona, ma fille, soit toujours et à tout instant prête à obéir aux inspirations de l’artiste ; ladite convention valable .pour un an à partir de ce jour »

– C’est bien, dis-je à la vieille quand elle eut terminé sa dernière ligne, maintenant, signez.

Elle leva derechef ses yeux sur moi, et fit un signe de tête qui pouvait passer pour négatif.

– Vous dites « non, » dis-je ; alors je reprends mon argent.

Je relevai du bout de mes doigts le billet de banque de manière à le faire passer lentement sous le regard de la juive ; je crus un moment que ses yeux allaient s’élancer de leur orbite pour dévorer le morceau de papier ; ce fut la main cependant qui tenta de le saisir. Mais en même temps quo je retirais l’objet convoité, je laissais retomber ma main restée libre sur le poignet de la mégère.

– Signez, lui dis-je, et vous l’aurez.

Elle reprit la plume lentement, et, un œil sur la quittance, un autre sur le billet de banque, elle traça enfin ce nom infâme qui ne valait certes pas la peine que je m’étais donnée pour le faire écrire. A mesure que la plume avançait je rapprochais le papier-monnaie des doigts crochus de la vieille, et quand elle eut paraphé sa signature, je lui abandonnai enfin cette proie tant

souhaitée. Au contact du billet précieux les doigts se contractèrent, et il courut par tout ce corps desséché un frisson électrique qui alluma dans ses yeux comme un bouquet de feu d'artifice. La juive s'empressa de faire disparaître le billet : où elle le mit, je l'ignore, il me fut impossible de m'en apercevoir, toujours est-il qu'on n'entendit plus parler de lui ; je crus devoir pourtant jeter un germe de crainte dans ce cœur bronzé.

– Prenez-garde, lui dis-je, de ne pas dépenser cet argent pour vous, il appartient à votre fille, et vous lui en devrez compte un jour.

La vieille sourit d'un sourire incrédule qui me prouva qu'elle en savait plus long que moi-même sur ce point de droit, et à mon geste elle sortit de l'atelier.

Dans sa précipitation elle avait oublié d'embrasser sa fille.

Ici le peintre interrompit son récit pour offrir du feu à son noble auditeur qui venait de prendre un cigare.

– Vous voilà donc maître absolu de la jeune fille, dit le prince ; je suis curieux de savoir ce que vous sûtes en faire.

– J'en fis ce que vous en eussiez fait à ma place, monseigneur, une fille modeste et sage, douce et bien apprise. Un meilleur état moral, de meilleurs aliments, de bonnes conditions d'hygiène, influèrent même sur elle à ce point qu'elle devint, en moins de trois mois, la plus fraîche, la plus sémillante, la plus délicieuse créature du monde. Elle grandit, se développa, et prêta bientôt à mes pinceaux des lignes si pures, que je leur attribue, non sans raison, une partie des succès qui signalèrent mon exposition de cette année-là, et qui ont fondé ma réputation et ma fortune.

– Mon cher Apelles, dit le prince, je vous savais un peintre habile, délicat et charmant, j'ignorais que vous fussiez un si bon gouverneur de jeunes filles. Malepeste ! à vous en croire il vaudrait mieux confier l'éducation de nos demoiselles aux mauvais sujets de la capitale que de les envoyer dans les pensionnats.

– Ne riez pas, monseigneur, votre paradoxe pourrait bien n'être qu'une bonne et simple vérité ; mais vous me faites trop d'honneur en me comptant parmi les mauvais sujets de Paris, et vous ne rendez pas assez justice à ma prudence en n'attribuant qu'à moi seul tout le succès de cette belle entreprise. Je vous ai parlé d'une mienne tante ; elle vint dès le même jour

s'installer chez moi et diriger mon petit ménage C'était une femme excellente, d'une piété peut-être minutieuse, mais, quoi qu'en pussent dire mes amis, je ne me suis jamais aperçu que ce fût là un bien grand mal. Elle s'appliqua, avec un zèle admirable, à suppléer aux lacunes qui existaient dans l'éducation morale et intellectuelle de Siona, et ces lacunes, je vous assure, eussent été décourageantes pour une maîtresse moins patiente et moins éclairée que ma tante, en face d'un naturel moins heureux et moins précieusement doué que ne l'était celui de la jeune fille. Les progrès furent rapides, et bien qu'ils se manifestassent journellement à mes yeux, je fus tout surpris, et presque effrayé un jour, lorsque je m'aperçus qu'au lieu d'une posnuse inepte et dévergondée, j'avais chez moi la plus pure et la plus intelligente jeune fille que j'eusse jamais rencontrée. Ce fut avec une admiration profonde que je fis cette découverte, et cette admiration prit une tournure si vive et si évidente, que ma bonne tante s'en aperçut. Longtemps elle m'observa en silence et avec une expression d'inquiétude dont j'étais loin moi-même de soupçonner l'origine Un jour que j'étais seul dans mon atelier, elle vint à moi et me prenant la main :

– Paul, me dit-elle, j'ai à vous parler.

Je la regardai avec étonnement. Ses yeux étaient humides et ses traits portaient l'empreinte d'une profonde tristesse. J'eus l'intuition immédiate de ce que sa bouche avait à me dire. J'allai au-devant de sa pensée, mû par une force secrète qui se révélait en moi.

– Vous allez me parler de Siona, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion.

– Vous l'avez deviné, mon cher enfant.

Cette excellente femme, qui fut véritablement pour moi une seconde mère, m'appelait toujours son enfant.

– Eh bien ! repris-je en lui serrant les deux mains dans les miennes, je sais tout ce que vous allez me dire. Vous craignez que je n'aime cette jeune fille, autrement qu'il ne m'est permis de l'aimer.

– Je ne crains rien pour votre honneur ; je crains tout de votre cœur

– Mais Siona n'est encore qu'un enfant.

– Siona a quinze ans.

– Eh bien ! attendez pour vous effrayer qu'elle en ait au moins dix-sept.

– Alors, il serait peut-être trop tard ; aujourd'hui, je l'espère, il en est temps encore.

– Et vous me demandez de la renvoyer à sa mère ?

– Non, je vous demande de vous éloigner d'elle et de la confier tout à fait à mes soins.

– Mais j'en ai besoin pour mes travaux ; vous voulez tout simplement me priver d'un de mes plus sûrs moyens de succès.

– Oui, si vos succès doivent vous coûter le repos, la tranquillité et plus encore peut-être. Vous ne pouvez songer à faire de Siona votre femme.

– Pourquoi pas ?

– Elle est juive !

Ma bonne tante espérait sans doute beaucoup d'effet de ce mot. Il n'en produisit aucun sur moi. Nous n'avons plus aujourd'hui de ces haines de race et de religion qui donnaient tant d'énergie à nos pères et les stimulaient à la fois pour le bien comme pour le mal. A notre époque, le seul fanatisme qui subsiste, c'est le fanatisme de l'indifférence. Celui-là a coulé dans nos veines à la fin du siècle dernier, et s'il a eu pour effet d'effacer bien des sujets de discorde, il nous a, en même temps, privés de la majeure partie de nos forces morales. Nous savons encore faire le mal, mais le bien nous trouve souvent impuissants. L'exclamation de ma tante tombait sur un enfant de ce siècle indifférent. Je ne reculai point d'horreur comme Philippe II dans la comédie de Casimir Delavigne, et mon regard attentif eut l'air de solliciter une interprétation que ma tante ne croyait pas nécessaire. Cependant, comme je gardais un silence trop absolu pour n'être pas interrogateur, elle reprit :

– Je vous répète qu'elle est juive, et vous ne penserez jamais à faire votre femme d'une juive, fût-elle la fille d'un millionnaire, et celle-ci est fort loin de l'être.

– Pourvu qu'elle ait un noble cœur, répondis-je en souriant, qu'elle soit bien élevée, qu'elle ait de la vertu et ne manque pas d'intelligence, – et vous m'êtes garant qu'elle aura tout cela, – que voulez-vous que je demande de plus ? De la fortune ? Vienne le bonheur, et mon talent suffira pour nous la donner.

Ce fut au tour de ma tante à ne pas me comprendre. Elle revenait sans cesse à son idée, et chaque fois que ma verve fournissait une de ces belles tirades dont l'esprit est si prodigue au printemps de la vie, elle m'interrompait pour me dire :

– Mais, une juive, comprenez-vous, Paul, c'est une juive !

A force d'entendre répéter le même mot, il fallut bien que j'y prisse attention.

– Une juive ! m'écriai-je. Qu'à cela ne tienne : faites-la chrétienne !

Je ne sais ce qui se passa alors dans l'esprit de ma tante, ou plutôt je le sus plus tard. Elle se tut, et me regarda fixement, d'un œil sérieux et interrogateur. Son front était rayonnant, ses joues colorées d'un vif incarnat, et ses lèvres avaient un sourire extatique d'une singulière bonté. La vieille fille au visage sillonné, aux cheveux blanchis par âge, m'apparut alors comme une vision d'une beauté merveilleuse, et, sans attendre, sans chercher même une explication au phénomène qui s'accomplissait devant moi, je saisis mes pinceaux et l'empressai de fixer sur la toile cette expression sublime qui m'était révélée. C'est avec cette ébauche que, dans le *Martyre de sainte Cécile*, j'ai peint la tête de mon principal personnage. C'est probablement ce que ma palette produira de plus élevé, car jamais je ne retrouverai une expression pareille, et ma pauvre tante n'est plus là pour m'en offrir modèle.

L'artiste interrompit son récit et parut disposé à se recueillir un instant, mais le prince, impatient de connaître la suite de l'histoire, ne lui en laissa pas le loisir.

– Et que disait votre tante, lui demanda-t-il, pendant que vous mettiez ainsi sa physionomie contribution ?

– Elle me regardait faire sans souffler mot et sans même paraître s'en apercevoir. Elle ne fut irritée de son hallucination que par le bruit lointain léger d'un pas furtif sur le parquet. Elle se retourna et vit Siona qui s'avancait timidement.

– Que voulez-vous, mon enfant ? dit-elle en se portant à sa rencontre, comme si elle eût redouté, en ce moment surtout, un contact entre la jeune fille et moi.

– Il est deux heures, répondit celle-ci, et c'est l'heure de ma pose.

– Vous ne poserez pas aujourd’hui, poursuivit ma tante, Paul n’a pas besoin de vous. Venez avec moi.

Quelque habitude quo Siona eût prise d’obéir aux moindres ordres de ma tante, elle sembla hésiter cette fois et jeta sur moi des yeux où se peignait l’étonnement. C’est qu’en effet je lui avais dit le matin même que je l’attendais à deux heures pour terminer une figure de madone que j’avais promise pour le lendemain. Bien que je ne visse pas la nécessité qu’il y avait d’interrompre mon travail pour satisfaire à ce que je regardais comme un caprice de ma tante, je m’empressai de me mettre d’accord avec elle en confirmant son dire, mais je n’étais pas en ce moment aussi parfaitement d’accord avec moi-même. Les paroles de ma tante avaient porté le trouble dans mon âme, et je ne savais plus trop quelle conduite tenir. A partir de ce moment, je devins triste, préoccupé, je me montrai froid, brusque même envers Siona je me privais autant que je le pouvais de ses services ; parfois même je songeais à partir, à quilter mon atelier et la France, à me précipiter, à la suite de tant d’autres, par les sentiers battus de Italie. Une fois même je parlai de mes projets à ma tante ; je fus bien étonné quand elle me dit qu’il allait attendre. J’attendis donc, mais sans parvenir à vaincre l’espèce de contrainte que j’éprouvais auprès de Siona.

Elle était devenue une belle jeune fille, d’une râce adolescente toute pleine de candeur, d’un charme inexprimable, d’une séduction irrésistible. Je compris bien alors que si je tardais une minute de plus, c’en était fait pour la vie, je ne pourrais plus me détacher d’elle. Mon départ fut résolu, et j’en informai ma tante, qui se prit à sourire à cette nouvelle et me demanda d’un petit air moueur quel jour j’avais fixé.

– Je n’en sais rien encore, lui répondis-je, cela épendra des événements.

– Des événements ! s’écria-t-elle Il faut pourant que je le sache, car dans quelques jours j’aurai besoin de vous. J’ai pris pour vous un engagement.

– Puis-je savoir à quoi vous m’avez engagé ?

– Sans doute ; il s’agit d’un baptême et vous devez être le parrain

– Eh ! quel est donc celui de nos parents ou de nos amis envers lequel vous avez disposé de moi ?

– Ah ! voilà, mon cher enfant, ce que je ne puis vous dire. Vous avez bien un peu de confiance en votre tante ? allons, ne m’en demandez pas

davantage, je ne vous dirai plus rien que le jour même.

Il me fallait me contenter de cette déclaration.

J'embrassai ma tante, bien déterminé à ne pas me creuser inutilement le cerveau, et l'assurai quo j'avais en elle une plus grande confiance qu'en moi-même, ce qui était vrai.

A quelques jours de là ma tante vint un matin me trouver dans mon atelier ; son front rayonnait comme le jour où elle avait posé, sans s'en douter, pour le martyre de sainte Cécile, et ses yeux brillaient d'un éclat incomparable.

– C'est aujourd'hui, me dit-elle, que j'ai besoin de vous. Habillez-vous vite et venez. Vous allez être parrain.

Cette explication était indispensable, car j'avais complètement oublié l'engagement que ma tante m'avait dit avoir pris pour moi. Je la suivis à l'église Saint-Sulpice où elle me conduisit. Là elle m'apprit qu'il ne s'agissait pas seulement d'un baptême, mais d'une abjuration. J'allais d'étonnement en étonnement ; mais ma surprise fut bien plus grande encore lorsque dans la cathécumène promise aux eaux du baptême je reconnus Siona.

Sous son voile blanc, dans la blanche mousseline qui l'enveloppait de la tête aux pieds, elle semblait un ange descendu parmi les mortels. Je fus saisi d'un trouble indicible à sa vue, et il fallut toute la présence d'esprit de ma bonne tante pour me rappeler au sentiment de la réalité. Mon esprit avait quitté la terre, j'étais tout simplement ravi aux cieux sur les ailes du rêve le plus beau et le plus rayonnant. Je planais au dessus des nuages.

L'Église a des cérémonies touchantes pour toutes les phases de la vie, pour toutes les situations de l'esprit et du cœur. Le mien s'ouvrait à toutes les émanations de la foi, se fondait à toutes les émotions de la croyance. Je suivais ma tante jusque dans ses extases, et de ce jour-là, je redevins chrétien.

Siona fut baptisée ; elle jura solennellement de persévérer dans la religion qu'elle venait d'embrasser, et ma tante et moi nous nous portâmes sa caution devant l'Église. Je fis alors un vœu tout bas, dans le silence de mon cœur, celui d'épouser un jour la juive convertie et de lui consacrer ma vie entière. Je ne pensais pas que je venais de me donner envers elle un autre lien, un

lien presque paternel, qui jadis aurait été un obstacle à l'accomplissement de mon vœu ; mais nous ne sommes plus au moyen-âge, et bien que, dans les idées de ma bonne tante, ce fut un empêchement sérieux au mariage que cette parenté spirituelle entre le parrain et la filleule, ce n'était pas de ce côté que les barrières devaient se rencontrer. Dès le soir même je m'ouvris de mon projet à ma tante. Je la trouvai préparée à cette confidence, et à mon grand étonnement elle n'y fit qu'une observation, celle que je considérais précisément comme la moins sérieuse.

– Assurément, dit-elle, Siona est une fille capable de mériter l'affection d'un honnête homme, et je ne souhaiterais pas à mon neveu une femme plus digne de porter son nom ; mais elle est votre filleule, mon cher enfant.

– N'est-ce que cela, et n'avez-vous pas d'autre objection à élever contre elle ? lui demandai-je.

– Aucune.

– Et vous pensiez tout cela hier comme aujourd'hui ?

– Assurément.

– Alors, ma tante, comment se fait-il que sachant que mon bonheur dépend de Siona et qu'elle est en tout point digne de devenir ma femme, vous ayiez vous-même, et en connaissance de cause, élevé cette barrière que vous semblez considérer comme infranchissable ?

La question était insidieuse et ma tante sans doute ne l'avait pas prévue, car elle demeura quelques instants sans répondre, la tête inclinée sur les bas qu'elle tricotait pour une pauvre voisine. Il fallut que je lui répétasse ma question en d'autres termes. Alors ; elle me dit du ton le plus doux et avec le sourire le plus empreint de bonté que l'on pût voir :

– Voudriez-vous donc devenir le gendre de sa mère ?

Moi non plus je n'avais pas prévu cette question. Elle me mit soudainement en face de la mégère dont je vous ai dépeint les traits et l'odieux caractère, et j'avoue que cette perspective d'être uni par un lien si étroit à une pareille créature me frissonner d'horreur. Ma tante comprit bien ce qui se passait en moi, et en femme qu'elle était, elle voulut profiter de mon premier échec pour pousser plus loin ses succès. Elle me fit entendre quelles paroles sensées sur le danger d'une alliance l'on ne saurait avouer ; elle me

retraça d'un accent convaincu toutes les misères que les déclassés entraînent à leur suite.

– Mon cher enfant, me disait-elle, il ne faut jamais déranger l'ordre établi par la Providence. Vous n'êtes pas riche, mais vous n'êtes pas né sur même ligne que Siona ; vous n'avez pas respiré même air, vous ne vous êtes pas abreuvé x mêmes sources ; vouloir effacer les nuances qui vous distinguent et les distances qui vous séparent, c'est vous préparer pour tous deux un labeur et toute la vie, un avenir de douleurs et de regrets.

Dans sa sollicitude pour moi, ma bonne tante poursuivit sur ce ton un long discours qui eut le sort réservé depuis l'origine de l'éloquence à tous les discours, particulièrement lorsqu'ils sont longs ; ne put me convaincre, et me confirma au contraire dans le parti que j'avais adopté. Ma tante ne dit alors que l'heure de mettre mes projets à exécution n'étant pas encore arrivée, elle espérait que le temps les modifierait peut-être, à quoi je me crus obligé de répondre, en véritable amoureux, que « mes sentiments ne changeraient jamais ».

– Mais vous consulterez au moins les siens, me demanda-t-elle ; et si alors l'obstacle vient de son côté.

– Cela n'est pas probable, répliquai-je.

Ma tante, qui me connaissait bien, ne pouvait se méprendre sur le sens de cette réponse et l'attribuer à la fatuité. Elle n'y attacha pas une autre signification que celle qui était dans mon esprit et se contenta de me dire :

– Si elle est la fille que j'ai cru et que j'ai voulu former, il en sera pourtant ainsi. Elle ne pourrait sans déchoir ce que vous voulez.

L'accent dont ma tante prononça ces paroles me fit assez comprendre que je trouverais en elle un antagoniste redoutable auprès de Siona. Il ne me vint pourtant pas à la pensée de retirer à celle-ci la protectrice que je lui avais donnée, et de la soustraire ainsi à une influence dont je pouvais craindre les résultats pour mes projets. C'est que mes sentiments étaient droits et mon cœur honnête. Comme il ne pouvait encore être question de consulter le penchant d'une jeune fille qui ne comptait guère plus de quinze ans, cette conversation close nous en eûmes, ma tante et moi, pour dix mois avant de la reprendre, et ce fut dans les circonstances que je vais vous raconter.

Je faisais de Siona un portrait, un portrait véritable, non une madone ou une fille de Jephté. Elle posait pour elle-même, avec ses cheveux de jais répandus à flots sur ses épaules, et ses regards de lapis fixés sur moi. Par moments elle secouait la tête pour découvrir son beau front et rejeter en arrière ses boucles capricieuses. Elle était ravissante de grâce et de pureté. Un moment sa main, blanchie à l'ombre de l'atelier essaya de ressaisir les cheveux échappés pour les renouer ; son buste, développé par ce mouvement, dessina son galbe élégant sur les draperies suspendues derrière elle, ses bras s'arrondirent comme une auréole autour de sa tête, sous la saillie de ses fins sourcils, son œil étincela plein de cette ardeur candide plus douce et plus attirante que celle de la volupté, un nuage passa devant mes yeux, un frisson courut par toutes mes veines, mon cœur bondit dans ma poitrine et s'épancha sur mes lèvres ; un moment je perdis la conscience de ce que je faisais, et quand je revins à moi, ma palette était par terre et moi j'étais aux pieds de la jeune fille lui essayant, toute effarouchée et toute confuse, de dérober sa main à l'étreinte des miennes. Le premier pas était fait, la glace était rompue.

– Siona, m'écriai-je, voulez-vous être ma femme ?

La jeune fille leva sur moi un long et tendre regard qui pénétra jusqu'au fond de mon âme, puis elle fit un geste pour me montrer un siège auprès d'elle. Je massis, soumis et obéissant à cette enfant de seize ans comme si elle eût été douée d'un pouvoir surnaturel, qu'elle devait désormais exercer sur moi.

– Pourquoi m'avoir fait cette question ? me dit-elle d'une voix brisée et tremblante.

Je la regardai et je vis une larme briller sous sa paupière, rouler comme une perle sur sa joue et bondir en éclats en tombant sur sa main

– Vous pleurez ! m'écriai-je sans penser à répondre.

– Oui, je pleure, me dit-elle et c'est vous qui me faites pleurer.

– Moi !

– Etes-vous donc las de m'avoir auprès de vous ? Ai-je mal reconnu vos bienfaits ? Vous ai-je déplu, que vous voulez aujourd'hui me contraindre à m'éloigner ?

– Je veux au contraire vous attacher à moi pour jamais, je veux m’unir à vous par des nœuds indissolubles. N’avez-vous donc pas foi en mes paroles ?

– Oh ! je vous crois, mais, vous le savez bien, une pauvre fille comme moi peut être votre servante, elle ne doit jamais être votre femme

– Vous serez ma femme et vous ne pouvez pas être plus longtemps ma servante.

– Je ne me suis jamais plaint de mon sort auprès de vous Vous m’avez retirée de la misère et de l’abjection ; je vous dois tout, je vous dois l’éducation que votre bonne tante m’a donnée, je vous dois la connaissance de la vérité, je vous dois enfin cette délicatesse de sentiment au nom de laquelle je refuse le sort que vous m’offrez.

– Siona, vous céderez à mes prières, m’écriai-je en lui saisissant de nouveau la main. Elle la retira doucement et, jetant sur moi un regard de reproche :

– Vous voulez que je m’éloigne d’ici ? me dit-elle.

Cette parole répétée me causa une vive affliction. Je cédaï à une pensée injuste et je lui dis :

– Suis-je donc assez malheureux pour avoir mérité votre aversion ?

– Vous vous méprenez sur la nature et la source de mes refus, me répondit-elle de sa voix angélique. Si jamais quelqu’un a mérité d’être aimé et béni de moi, c’est vous, et je ne suis pas une ingratitude. Mon affection pour vous ne s’éteindra qu’avec ma vie. Mais c’est au nom de cette affection et de cette reconnaissance que je dois repousser les nouveaux bienfaits que vous m’offrez. Si vous persistiez dans des projets impossibles, ma conscience me ferait un devoir de les rendre plus impossibles encore et de me soustraire à de nouvelles sollicitations. Pardonnez-moi mes paroles, j’ai oublié les vôtres. Qu’il ne soit plus question entre nous que de vos travaux et de mes devoirs. Quoi qu’il puisse m’en coûter je saurai les accomplir jusqu’au bout.

Et parlant ainsi elle ramassa ma palette qu’elle me mit dans la main.

– Allons, monsieur, reprit-elle avec un charmant sourire, achevez mon portrait ; vous me l’avez promis.

Je me remis à la besogne, obéissant et silencieux ma bouche comme ma pensée me semblait paraly sée. Je continuai le portrait, mais ne l'achevai pas. Je me sentais inhabile à rendre tant de beauté, à exprimer une si douce et si merveilleuse candeur. Le soir, je priai ma tante de m'accorder quelques instants d'entretien A ma demande elle se mit à sourire, et je compris que Siona lui avait fait de confidences. Je compris aussi qu'elle n'était pas étrangère à la détermination de la jeune fille, et ; qu'elle lui avait à peu près dicté ses réponses. Je résolus donc d'attaquer l'affaire carrément, et même de faire acte de volonté s'il était nécessaire. La passion commençait à m'aveugler.

– Ma chère tante, lui dis-je, quand je fus seul avec elle, vous aurez beau dire et beau faire, je suis déterminé à épouser Siona.

– Je le sais, fit-elle simplement, je n'ai plus aucun conseil à vous donner à ce sujet ; mais elle, consent-elle à devenir votre femme ?

– Pas encore, mais j'espère qu'elle y consentira.

– Vous ne pouvez rien espérer de semblable, et vous venez me demander de me joindre à vous pour lui persuader de vous écouter.

– Je ne suis pas si exigeant ; je vous demande seulement de rester neutre, et de ne pas contrebalancer mes efforts par l'influence que vous exercez sur son esprit et sur son cœur.

– Je vous le promets, me dit-elle ; je ne dirai pas un mot sur ce sujet à Siona, je la laisserai libre de répondre et d'agir suivant l'inspiration de son cœur et de sa conscience Elle est avertie, que Dieu la guide !

Le lendemain, je fis venir Siona, et je lui dis très-sérieusement que ses résistances de la veille 'avaient infirmé en rien mes résolutions, et qu'après

avoir réfléchi j'étais plus déterminé que jamais à a prier de devenir ma femme Elle me fit les réponses qu'elle m'avait déjà faites, et je la trouvai toujours inébranlable Je ne sais trop s'il se fût rencontré un homme au monde assez parfait pour ravenser sans dépit et sans colère une pareille épreuve, toujours est-il que je ne fus pas cet homme Ma vanité ou mon cœur blessé se révolta ; je ne sentis l'âme pleine tout à coup de courroux et l'amertume : je devins injuste, cruel, méchant nème. Autant je m'étais senti de tendresse pour a pauvre fille, autant j'éprouvais intérieurement le fureur

à me voir ainsi me briser contre ce que j'appelais tout bas son inqualifiable entêtement.

– Je n'ai ni le désir ni le pouvoir d'agir sur vous par la contrainte, lui dis-je en essayant vainement de dissimuler la colère qui m'agitait ; vous êtes la maîtresse de vos sentiments comme vous l'êtes déjà presque de vos actions. Vous pouvez porter ailleurs un cœur sur lequel je n'ai aucun droit et que vous avez fort bien su réserver. Je ne prétends plus rien sur vous, vous avez entendu mes dernières instances, mes dernières prières ; je ne veux plus même de cette reconnaissance que vous dites m'avoir vouée ; pourquoi de la gratitude ? à quel titre ? Vous avez servi à mes pinceaux ; je vous ai payée, tout est dit ; vous ne me devez rien, et c'est moi au contraire qui vous devrai les plus belles de mes œuvres, les plus aimées de mes compositions. Funeste beauté que la vôtre ! Je maudis le jour où je la vis pour la première fois.

– Oh ! fit la jeune fille en laissant tomber son front dans ses mains.

Le ton plaintif de cette exclamation m'alla jusqu'au fond du cœur ; la douleur sous le poids de laquelle Siona courbait la tête pesa aussi sur mon âme et me fit rentrer en moi-même. J'eus honte des paroles qui m'étaient échappées, et je tombai aux genoux de la jeune fille en lui demandant pardon. Mais elle, relevant sur moi des regards voilés par les larmes :

– Je vous l'avais bien dit, me dit-elle, que vous alliez m'éloigner de vous.

– Vous éloigner ! non, vous n'y songez pas, m'écriai-je ; oubliez tout ce que je vous ai dit, repoussez toutes mes prières, j'y consens ; soit, mais restez, restez ici près de ma tante qui vous aime comme une mère, près de moi qui ne peux plus vivre sans vous !

– Non, poursuivit-elle, je dois. m'éloigner, il le faut, vous venez de me prouver que j'ai trop tardé déjà. Si j'avais écouté la voix de mon devoir, je serais partie depuis longtemps, car depuis longtemps je sentais que ma présence ici était un danger pour tous deux et de bien loin je voyais venir le malheur.

– Vous ne pouvez pas persister dans cette fautive pensée.

– N'est-ce pas vous-même qui me l'avez imposée ? Et maintenant elle est irrévocable. Les choses que vous m'avez dites, je puis les pardonner et je vous les pardonne, mais quand même je le voulais, pourrais-je les oublier jamais ?

Et si je les bliais, n'aurais-je pas à me repentir bientôt avoir fermé l'oreille à la voix du devoir ? Non, n, il faut que je parte, je partirai.

– Mais où voulez-vous aller ?

– Dieu me conduira.

– Qu'allez-vous devenir ?

– Il y. pourvoira.

– Mais vous n'avez pas d'asile, pas d'autres otecteurs que nous.

– J'ai ma mère.

A ce souvenir, je bondis comme un tigre.

– Votre mère ! m'écriai-je Votre mère ! Osez bien donner ce nom vénéré à cette mégère i voulait vous flétrir et qui vous a vendue à prix or ? Votre mère ! oh ! ne me parlez, pas d'elle si us ne voulez pas que j'exerce la violence pour us retenir, si vous ne voulez pas que je fasse loir mes droits, vrais ou supposés Votre mère et, une infâme créature qui a vendu son sang et vendra encore. Dieu veuille que vous trouviez a second acheteur qui me ressemble !

La jeune fille s'était levée comme mue par un ressort ; pâle et tremblante d'indignation, elle me regardait avec des yeux étincelants de colère :

– Au moins n'en trouverai-je pas un second pour insulter ma mère, s'écria-t-elle ; car je marcherai le front haut devant elle, et à ceux qui voudraient encore m'acheter, je dirai : « Je ne me vends pas, je me donne. »

Ce qui se passa en moi en entendant ces paroles, je ne saurais vous le dire. Je poussai un cri déchirant ; une malédiction horrible tomba de ma bouche sur le front de la pauvre fille ; je saisis le premier meuble qui me tomba sous la main pour le lui lancer à la tête ; j'étais fou, ivre de souffrance et de fureur. Lorsque je revins à la raison, Siona avait disparu.

Je crus d'abord qu'elle s'était réfugiée auprès de ma tante, et je voulus laisser passer le premier moment avant de recourir à celle-ci ; mais lorsque je le fis, elle m'apprit qu'elle n'avait pas vu la jeune fille, et nul ne put me dire ce qu'elle était devenue. Ma tante n'était pas moins affligée que moi-même du triste dénouement de ce drame, et elle ne se reprochait pas moins vivement l'opposition qu'elle avait faite à mes projets que je ne me reprochais moi-même mon emportement et mon injustice. A ma sollicitation, et plus encore à celle de son excellent cœur, elle se rendit chez

la mère de Siona. La mégère dit qu'elle n'avait pas vu sa fille, et entra ou feignit du moins d'entrer en grande colère, prétendant qu'on lui avait ravi sa fille et qu'elle allait porter plainte.

C'était une comédie pour se faire donner de l'argent ; mais ma tante, qui avait l'esprit fin et délié, le comprit bien, et, loin de céder aux menaces de la vieille sorcière, elle s'offrit à l'accompagner auprès du magistrat pour lui faire connaître les faits avec plus de détails et de précision. L'offre produisit son effet et la mégère se radoucit. Elle hasarda même quelques mots qu'elle crut conciliants, disant que si l'on voulait lui en fournir les moyens, elle se mettrait à la recherche de Siona et finirait par la découvrir. Ma tante ne crut pas devoir repousser cette dernière proposition, mais pour plus de sûreté elle voulait accompagner la mégère dans ses recherches, ce qui parut la contrarier vivement. Il était évident que la vieille juive savait fort bien ce qu'était devenue sa fille, mais qu'elle se souciait peu qu'on sût ce qu'elle en avait fait.

Aussitôt que j'eus connaissance de ces incidents et de ces hésitations, je conçus des soupçons que je m'empressai de communiquer à un magistrat de ma connaissance. Une enquête s'ouvrit ; la sorcière fut interrogée, et, pressée de questions, elle finit par avouer que sa fille était partie pour l'étranger, confiée, disait-elle, à une riche dame anglaise qui l'avait prise en affection et avait désiré l'attacher à sa personne en qualité de demoiselle de compagnie. Cet aveu, qui n'était pas dépourvu d'artifice, donna à croire à mon ami le magistrat que la dame anglaise pourrait bien appartenir à la chambre des lords, mais il garda pour lui ses réflexions, et ne crut pas nécessaire d'augmenter par une pareille confidence l'état d'exaltation où il me voyait. Afin de ne pas détruire toutes mes espérances, il me dit qu'il allait poursuivre ses investigations ; mais je ne m'abusai pas beaucoup sur la portée de cette promesse. Je devins triste, morose, fuyant les hommes, délaissant mes travaux. Ma douleur était partagée par ma pauvre tante, dont la santé dépérissait à vue d'œil. Bientôt à mes chagrins vint s'en joindre un nouveau. Ma tante mourut, et je restai seul, en proie à tous les déchirements de l'âme. Je crus un moment que j'allais aussi succomber ; mais la jeunesse, mais la ténacité d'une constitution solide triomphèrent de tout. Je cédaï aux

conseils de mes amis, qui me parlaient d'un voyage en Italie comme d'un remède à tous les maux pour un artiste. Je partis.

Pendant deux années que dura mon absence, je vis tout ce qu'on a coutume de voir en Italie ; je fis tout ce que les peintres sont dans l'usage d'y faire, des dessins d'après les loges du Vatican, des copies d'André del Sarto à Florence, du Titien à Venise, du Corrège à Parme, et un peu partout. Grâce à votre bonté, j'avais été chargé de quelques travaux sérieux, qui eurent pour moi l'inappréciable avantage de me forcer au travail. Une fois que j'eus mordu à cette amorce alléchante, il me fut impossible de m'en détacher. Mes douleurs n'étaient pas oubliées : le souvenir de Siona vivait dans mes souvenirs toujours aussi cuisant, toujours aussi profond ; mais les efforts que je faisais pour entretenir l'activité de mon âme et me donner une énergie factice, excitaient en moi une fièvre de travail qui ruinait peut-être mes forces, mais qui développait mes facultés dans des proportions qui m'étonnaient moi-même. Un moment mes amis me crurent appelé à former école ; ils virent en moi le précurseur d'un art nouveau ; on me fêta dans les cercles, on m'exalta dans les journaux ; je vis pleuvoir sur moi les honneurs et les récompenses ; mes moindres toiles furent payées au poids de l'or. La fortune me souriait, la gloire me faisait des avances, je perdis la tête, je devins orgueilleux, je tentai l'impossible, je résolus de rentrer en France précédé par un chef-d'œuvre. Je commençai à Rome une grande toile destinée à la prochaine exposition de Paris. Je ne craignais pas, – admirez mon orgueil, – d'entrer en lutte avec Raphaël lui-même : je voulus peindre la Transfiguration. Cette tentative hardie fit grand bruit, et, comme toutes les choses audacieuses, elle me valut une renommée immense. J'eus pourtant la mortification d'échouer dans ma folle entreprise. À peine avais-je ébauché mon tableau que je m'aperçus de mon infériorité. Je rentrai en moi-même, un peu confus mais non découragé ; j'effaçai mon ébauche et je ne gardai de ce travail infructueux qu'un carton, témoignage manifeste de ma faiblesse et de ma vanité. J'abandonnai la pensée d'envoyer devant moi ce chef-d'œuvre si pompeusement annoncé, mais je n'avais pu faire qu'on ne l'attendit toujours, et lorsque je débarquai à Marseille, je compris bien qu'en matière d'art l'aphorisme d'Horace, est toujours vrai. Ma témérité avait éveillé la faveur du gouvernement. J'étais attendu, en mettant le pied

sur le quai, par un ordre, un ordre véritable, tant la demande était faite en termes bienveillants et honorables pour moi, par un ordre, dis-je, de décorer la chapelle de l'hôpital militaire. Occupé presque toujours par nos soldats malades ou blessés venus de l'Algérie, je trouvai facilement un sujet convenable pour l'abside dans le touchant épisode du rachat des captifs par saint Vincent de Paul. C'était aussi pour racheter des captifs, pour affranchir désormais la chrétienté du tribut de chair humaine qu'elle payait encore naguère aux enfants de l'Islam, que nos Rois très-chrétiens avaient frappé dans son aire l'aigle de Barbarie ; c'était pour cette sainte et noble cause que nos soldats allaient verser leur sang sur le sol africain. Le sujet admis, je me mis vaillamment à la besogne sur place, et en un mois j'eus assez avancé mon travail pour, qu'il fût déjà possible de juger l'effet qu'il produirait . Je fis donc un jour démonter les toiles et me plaçai silencieusement à l'extrémité de la chapelle, afin d'étudier mes derniers coups de pinceau. Suivant sa coutume, l'aumônier de l'hôpital vint causer avec moi. Je l'interrogeais volontiers. C'était un homme de goût, d'un profond savoir, un peu rieur de sa nature, un peu artiste par penchant, et il m'avait beaucoup servi dans l'étude des détails historiques de ma composition. Il me fit quelques sages observations dont je me promis bien de tenir compte ; puis nous parlâmes de ce qu'il faudrait faire encore pour terminer la décoration de la chapelle.

– Ici, me disait-il, je voudrais une suite de soldats martyrs : saint Victor, saint Georges, saint Exupère, saint Sébastien ; et en pendant, sur l'autre muraille, l'image des saintes filles qui ont fondé ou illustré les ordres charitables, comme sainte Claire, sainte Luce, sainte Marie de Chantal, et je leur donnerais pour guide sainte Marie l'Égyptienne, la fille ardente au bien comme elle l'avait été au mal, la pénitente au teint et aux yeux enflammés, aux épaules brûlées par le soleil, aux cheveux noirs comme l'aile du corbeau.

– Je comprends votre idée, répliquai-je, et je l'adopte sans réserve ; mais où trouverai-je un type qui puisse m'inspirer cette Marie du désert ? J'avoue que je ne saurais imaginer une pareille figure. J'ai connu autrefois une jeune fille dont les traits exquis, les cheveux noirs et les regards de feu auraient pu me fournir les premiers éléments, sauf à leur prêter plus

d'accent, plus d'énergie et plus d'assurance, car la pauvre fille n'était pas alors une Marie l'Egyptienne ; si l'auréole des saints ne brillait pas encore à son front, le soc des passions n'avait pas non plus labouré son visage ; la candeur trônait encore sur cette tête adorable et son cortège était radieux Si elle pouvait être prise pour modèle d'une Marie l'Egyptienne, c'était d'une Marie à son aurore, pure et chaste, non à son couchant de pénitente. La pauvre fille ! Dieu sait ce qu'elle est devenue et où elle est aujourd'hui !

– Qu'à cela ne tienne, répondit le prêtre sans prendre garde à mon émotion, nous trouverons bien dans ce pays une simple pécheresse pour en faire la célèbre pénitente, et dès aujourd'hui je veux me mettre en quête de ce modèle. Quand comptez-vous attaquer cette muraille ?

– Dans huit jours au plus tard.

– Dans huit jours, soit ; je n'en veux pas davantage pour découvrir le diamant brut qu'il nous faut ; aussi bien Marseille n'est pas à court de cheveux et d'yeux noirs ; le noir est la couleur locale de ces petits-fils des Phocéens.

– Celle dont je vous parlais avait les yeux-couleur de lapis.

– Avec les cheveux noirs ! c'est rare, mais ce n'est pas introuvable ; nous chercherons.

Huit jours après, au moment où je commençais à préparer ma muraille pour peindre les célébrités monastiques des ordres charitables, l'aumônier vint à moi d'un air triomphant :

– J'ai trouvé notre affaire, s'écria-t-il, et je vous donne à deviner en mille en quel endroit.

– Mais probablement sur les quais du port, lui dis-je en souriant.

– Vous en êtes loin, et comme je ne veux pas vous impatienter plus longtemps, sachez que j'ai trouvé notre Marie l'Egyptienne parmi les sœurs du grand hôpital civil.

– Comment, parmi les religieuses !

– Parmi les religieuses ; et cette fois ce n'est plus votre candide jeune fille, qui m'a semblé, à votre description, plus propre à poser pour l'une des onze mille vierges que pour une grande pécheresse ; c'est une Marie l'Egyptienne véritable, rien n'y manque, ni les yeux bleus, ni les cheveux noirs, – je soupçonne fort qu'elle les a très-longes sous son voile, – ni le teint

naturellement bistré, ni le feu des regards, ni la beauté du visage, ni même les traces laissées par les passions ou par la douleur Cette fille a dû entrer en religion à la suite de chagrins très-vifs ; quoi qu'il en soit, elle passe pour un modèle parmi son ordre ; non pour un modèle comme vous l'entendez, vous autres artistes, mais pour un modèle de vertu et de dévouement. Je me suis entendu avec le directeur de l'hôpital militaire pour la faire venir ici sous prétexte d'insuffisance dans le personnel ; je ne pouvais pas lui dire de quoi il s'agissait, elle aurait refusé. Lorsqu'elle sera ici, nous la déterminerons plus aisément à prêter sa tête à vos pinceaux ; elle vient demain s'installer dans cet établissement ; dépêchez-vous donc de vous mettre en mesure Il y aura du malheur si, à nous deux, nous ne parvenons pas à faire un chef-d'œuvre

Le bon prêtre était facétieux, et, comme vous le voyez, il aimait à rire ; il rit donc à gorge déployée, et me quitta pour aller accomplir les devoirs de son ministère, souvent périlleux et toujours pénible

Le lendemain, je me laissai entraîner à charbonner quelques esquisses des soldats de la légion thébaine, et je me rendis à mon travail plus tard que de coutume ; il était une heure quand j'arrivai à la chapelle. Contre l'habitude, et à ma grande surprise, une personne était agenouillée près du chœur, en face de l'abside, et les regards attachés sur mon tableau ; En approchant, je reconnus l'habit des sœurs de l'hôpital, et ma surprise cessa ; je ne laissai pas toutefois, en remarquant l'espèce d'extase de la religieuse, de sentir ma vanité d'artiste singulièrement flattée.

Quoique cette curiosité ne fût peut-être pas d'un goût parfait, je voulus voir le visage de celle qui paraissait prendre tant d'intérêt à mes œuvres. Je continuai donc de m'approcher, et je franchis le seuil du chœur en feignant d'y chercher un instrument oublié ; puis je me retournai tout-à-coup, mais la religieuse avait fait retomber son voile, et, affaissée sur le pavé, elle me parut absorbée dans une ardente prière J'eus aussitôt honte de ma grossièreté, et je m'empressai de monter sur mon échafaudage Afin de m'ôter le moyen de céder à une nouvelle tentation, je me mis à la besogne avec fureur.

J'entendis bientôt le pas léger de la religieuse lisser sur les dalles de la chapelle, puis la porte ria sur ses gonds, retomba lourdement contre ses

hambranles, et tout rentra dans le silence, silence énible qui creusait comme un vide dans mon cœur. e me sentais oppressé, troublé jusqu'au fond de âme ; les larmes gonflaient mes paupières, les anglots m'étouffaient, ma pensée était vague, incertaine et triste, elle errait au hasard sans but et ans sujet ; je n'avais conscience que d'une chose, e la douleur que j'éprouvais ; vingt fois je pris la rosse pour continuer mon travail, vingt fois je la aissai retomber. Quelle voix mystérieuse avait onc parlé en moi ? quel secret murmure retentissait donc dans mon cœur ? quel écho douloureux es temps évanouis ce pas furtif sur les dalles et le ri des gonds rouillés de la porte, et le son de ses is de chêne contre la muraille, avaient-ils réveillé ? 'éprouvais le besoin de me recueillir ; je m'assis ur un tabouret de l'échafaudage et abandonnai mon ront dans mes mains. Alors le passé me revint à esprit et se déroula devant moi ; je vis renaître nes jours de jeunesse, et Siona m'apparut. Mon imagination lui prêtait un visage triste et rêveur, analogue à l'état de mon âme ; je souffrais, et elle ne paraissait souffrir aussi ; des larmes mouillaient ses paupières comme les miennes, et sa voix, qu'il ne semblait entendre, avait un accent si dolent et si brisé, qu'elle me déchirait le cœur. Dans son regard, je lisais de tendres reproches et un pardon si généreux, que je me sentais comme humilié et confondu ; un instant, l'hallucination à laquelle j'étais en proie fut si vive, que je tendis les bras vers le fantôme évoqué par ma douleur, et que ma bouche murmura tout haut le nom de Siona

Une voix répondit à mon appel, mais cette voix était celle de l'aumônier qui posait le pied sur le dernier échelon de mon échafaudage

– Eh bien ! me dit-il, qu'est-ce que vous faites donc là ? l'avez-vous vue ?

– Siona ? m'écriai-je en me levant tout-à-coup.

– Je ne connais pas de Siona ici, mon brave ami, répondit simplement le prêtre, je vous demande si vous avez vu notre modèle.

Il me fallut quelques minutes pour me rappeler qu'il s'agissait d'un modèle pour sainte Marie l'Égyptienne.

– Ah ! le modèle ! dis-je enfin ; non, je ne l'ai pas vu.

– Il était pourtant ici tout à l'heure, je l'y avais envoyé exprès

– La religieuse qui était là agenouillée près du chœur, c'était notre modèle ? J'aurais dû m'en douter, mais je n'ai pu la voir parce qu'elle s'est voilé le visage aussitôt qu'elle m'a aperçu.

– Je réponds d'avance qu'elle vous conviendra. Il s'agit donc d'abord de la déterminer à laisser faire son portrait, et c'est moi que ce soin regarde ; voulez-vous que ce soit aujourd'hui ?

Je m'excusai sur un malaise qui m'avait pris, et de trouble de mes traits ne confirmait que trop mon lire ; j'ajoutai que le lendemain je serais tout enier à sainte Marie du désert.

Malgré une cruelle nuit de rêves et d'insomnie, se fus le lendemain le premier à la chapelle ; ne voyant pas venir l'aumônier, je me mis à esquisser mes groupes, et j'avais déjà avancé la besogne orsque le prêtre parut, mais son visage n'était guère moins bouleversé que le mien.

– Qu'avez-vous donc fait à la sœur sainte Marthe ? s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut ; elle ne veut pas entendre parler de portrait, ni de Marie l'Egyptienne, ni d'aucune autre sainte ; elle refuse même obstinément de paraître devant vous, et demande avec instance qu'on la laisse retourner au plus vite à l'hôpital civil. Il y a dans cette conduite quelque chose que vous pourrez peut-être m'expliquer, car pour moi je n'y comprends rien.

– Je ne le comprends pas davantage, répliquai-je, il ne s'est rien passé que vous ne sachiez aussi bien que moi ; c'est plutôt un scrupule de conscience.

– Nous n'avons rien dans la théologie morale qui défende à une bonne religieuse de prêter sa tête pour faire une belle Marie l'Egyptienne.

– Alors, cherchez une autre raison, quant à moi j'y renonce.

– Non, je ne perdrai pas mon temps à chercher des explications superflues ; venez plutôt avec moi, prenez votre palette, une toile, tout ce qu'il vous faut, et je vous promets votre Marie l'Egyptienne quoi qu'elle fasse ; venez.

Je suivis le prêtre, fort intrigué de ce qui allait arriver ; il me mena dans une petite salle faisant partie de son appartement, me plaça devant une porte qu'il laissa entr'ouverte, et dont l'angle d'ouverture embrassait complètement une glace de la pièce voisine, puis, assis dans cette dernière pièce, il fit appeler sœur Marthe, et, sous prétexte de l'entretenir des choses

de son ministère, il la plaça de manière que son visage se reflétât tout entier dans la glace ; mais à peine avais-je entrevu ses traits que je poussai un cri perçant et m'évanouis.

Ce que je devins alors, je le sais parce qu'on me l'a raconté. On eut quelque peine pour me rappeler à la vie, et lorsque le premier danger fut passé avec le premier accès de fièvre, je fus encore pendant huit jours en proie au délire. Je fus soigné dans l'hôpital comme un soldat blessé sur le champ de bataille, comme jadis Hemling le fut à l'hôpital Saint-Jean à Bruges. C'est le seul point de ressemblance avec ce pieux artiste que je puisse légitimement invoquer en mon honneur.

Les bonnes sœurs eurent pour moi tous les soins imaginables, et l'une d'elles, cette même sœur sainte Marthe qui, au dire de l'aumônier, avait témoigné une si vive aversion contre moi, fit des prodiges de dévouement et de charité pour me sauver et pour me rendre à la raison. Malade elle-même, rongée par la fièvre, elle persista malgré les médecins à rester auprès du malade, et elle ne quitta mon chevet que le jour où elle me vit plongé dans ce long assoupissement qui succède au délire et précède la convalescence. Durant mes jours de lèvre, il paraît, toujours au dire de l'aumônier, lui m'avait pris décidément en grande affection, que je prononçais des discours étranges et des plus désordonnés, je parlais à tous ceux qui m'approchaient de Siona, et je leur proposais de les épouser. L'excellent prêtre lui-même ne fut pas à l'abri de mes offres matrimoniales, ce qui le divertissait beaucoup lorsque, tout danger passé, il me racontait plus tard les détails de ma maladie. Quant à la sœur sainte Marthe, elle ne riait pas, elle, et plusieurs même affirment qu'elle pleurait abondamment.

Lorsque je fus en état de reconnaître les personnes qui m'environnaient, je ne vis pas la sœur Marthe. Je n'osai d'abord demander de ses nouvelles ; mais plus tard m'enhardissant, je fis quelques questions à son sujet ; il me fut répondu qu'aussitôt après que mon délire eut cessé, elle était retournée à l'hôpital civil d'où elle n'avait plus voulu sortir.

Peu à peu mes forces revinrent ; bientôt je pus prendre l'air, et grâce à des soins intelligents et à des prévenances sans nombre, je fus sur pied avant un mois écoulé, et capable presque aussi-tôt de reprendre la brosse.

Un jour que je devais monter sur l'échafaudage avec l'aumônier, il vint me prendre et me dit ;

– Quel malheur que vous soyez tombé malade sans avoir pu saisir les traits de sœur Marthe ! Maintenant il est trop tard, elle est partie ce matin pour l'Algérie.

– Pour l'Algérie ! m'écriai-je.

– Oui, et Dieu sait quand elle reviendra ! Je doute que vous trouviez jamais un pareil modèle pour sainte Marie l'Egyptienne. Je vois qu'il faudra vous en chercher un autre.

– Non pas ! m'écriai-je ; je n'en ai plus besoin ; venez avec moi sur l'échafaudage, et vous allez voir.

J'entraînai presque le bon abbé, et parvenu devant ma muraille inachevée, je pris ma palette, et, les yeux pleins de fièvre, la main conduite par une force surnaturelle, invisible, en moins d'une heure j'eus achevé la tête de sainte Marie l'Egyptienne, une tête que je puis proclamer charmante, adorable, car c'était celle de la sœur sainte Marthe ; et vous ne m'avez pas écouté jusqu'ici avec tant de bienveillance sans savoir que la sœur sainte Marthe n'était autre que Siona.

L'aumônier n'en revenait pas de sa surprise, il me proclama inspiré des anges, et aujourd'hui toutes les fois qu'un étranger visite l'hôpital militaire, on ne manque pas de lui faire remarquer la tête de sainte Marie l'Egyptienne, et l'on raconte que le peintre qui l'a faite avait pour modèle une sainte religieuse qui lui apparaissait toutes les fois qu'il l'invoquait pour continuer son travail. Dans cinquante ans, cette histoire sera passée à l'état de légende, et mal venu sera celui qui en révoquera en doute l'authenticité.

Maintenant, je vous ai promis de vous faire voir le portrait de Siona ; je tiens ma promesse.

L'artiste prit dans un cabinet voisin de son atelier un cadre couvert d'un voile de soie violette. Il le posa sur le chevalet, écarta le rideau, et montra aux yeux éblouis des spectateurs une tête ravissante encadrée dans les draperies noires et blanches de nos sœurs de charité.

– Le voici, dit-il. C'est le portrait que j'achevai le jour où pour la première fois j'osai dire à Siona que je l'aimais. Elle était alors coiffée de

ses longs cheveux noirs, ruisselants comme des flots de jais sur ses blanches épaules., Mais depuis, à mon retour de Marseille, j'ai changé cette coiffure, trop mondaine pour une sainte, et je lui ai donné celle de sa dernière profession.

Le prince avait pris un intérêt de plus en plus vif au récit du peintre, à mesure qu'il avançait ; mais, depuis quelques instants surtout, il semblait redoubler d'attention et prendre part, en quelque sorte, aux faits que l'artiste lui retraçait. Quand celui-ci eut découvert le portrait, le prince fit un mouvement, et, les yeux attachés sur le tableau avec une vive expression de surprise :

– Et vous n'avez jamais essayé de revoir la sœur sainte Marthe ? demanda-t-il.

– Au contraire. Dès que l'état de ma santé le permit, je pris la mer et passai en Algérie. Là, je m'informai de la sœur sainte Marthe. On m'envoya à Oran. Lorsque j'y arrivai, elle venait de partir pour retourner à Alger. A Alger, on m'apprit qu'elle n'avait fait que toucher terre et qu'elle était repartie presque aussitôt pour Philippeville. Je ne me rebutai point, j'allai à Philippeville. Là enfin je la trouvai. Elle me permit même de la voir. Au lieu de prendre des façons froides et sévères avec moi, elle m'accueillit avec douceur, avec expansion, comme un frère. Elle me dit qu'elle était ma sœur et qu'elle voulait entendre ce nom sortir de ma bouche. Avant d'accéder à son désir, je lui demandai si, à l'expiration du terme de ses vœux, elle ne comptait pas rentrer dans la vie du monde.

– Non, me dit-elle, j'ai trouvé le port et j'y reste. Qui sait d'ailleurs si Dieu me permettra de les renouveler ?

Je ne compris pas le sens de ces dernières paroles, mais je compris bien que mes efforts pour vaincre les résistances de la sœur sainte Marthe ne seraient pas plus heureux que ceux que j'avais faits autrefois pour combattre celles de Siona. Je pris congé d'elle après lui avoir demandé de mêler quelquefois mon nom à ses prières.

– Je ne l'ai jamais oublié, me dit-elle avec un sourire angélique.

Je m'éloignai ; mais je l'avoue, si mon cœur était triste, cette tristesse n'avait rien d'amer pour mon cœur. J'avais vu tant de calme, tant de sérénité, tant de douce quiétude dans cette âme, que je me demandais si, des

deux routes qui s'offraient à elle, Siona n'avait pas pris la meilleure. Je m'en allai, sûr de laisser derrière moi, sinon le bonheur vulgaire que nous cherchons tous sans le trouver, du moins la paix d'une vie bien remplie et d'une conscience satisfaite. Quelques mois plus tard, je reçus de l'aumônier de Marseille une lettre qui m'annonçait que la sœur sainte Marthe était retournée au ciel.

L'artiste passa rapidement sa main sur ses yeux et essuya deux larmes furtives. Les trois auditeurs gardaient le silence autant par respect pour une si juste douleur que par l'effet de l'émotion qu'ils avaient ressentie. Après s'être approché du portrait de Siona en religieuse, et l'avoir contemplé longtemps en rêvant, le prince se tourna vers l'artiste :

– Moi aussi, dit-il, j'ai à vous conter l'histoire d'une sœur de charité, et vous verrez après si mon histoire ne peut pas servir d'épilogue à la vôtre. Il y a deux ans, j'étais en Algérie. Je venais de visiter l'hôpital et l'on m'avait présenté les religieuses. L'une d'elles se tenait humblement derrière toutes les autres et semblait vouloir échapper aux compliments que j'adressais à chacune d'elles. Je priai M. le gouverneur de me la présenter. Il le fit en ajoutant pour elle quelques paroles bienveillantes qui parurent trop faibles à la supérieure, car elle ajouta en souriant :

– C'est notre ange, monseigneur ; regardez bien, vous devez le reconnaître, car votre auguste mère vous a habitué dès l'enfance à voir des anges sur la terre.

La jeune religieuse sourit et fit tomber son voile sur son front. En me retirant j'appris de la supérieure et du gouverneur lui-même que cette religieuse avait souvent, au péril de ses jours, été panser les blessés jusque sous le feu des Arabes. Je demandai un rapport circonstancié sur les faits et je le fis parvenir au ministre de la guerre en demandant pour elle la croix de la Légion d'Honneur. J'eus lieu de penser bientôt que mon crédit n'avait pas été assez grand pour lui faire obtenir, car six mois après je la retrouvai près de ma tente, sur le champ de bataille, et elle ne portait pas les insignes que j'avais sollicités pour elle. Je la reconnus aussitôt, et, m'approchant d'elle, je lui témoignai que je ne l'avais pas oubliée et manifestai une satisfaction de la voir parmi nous puisqu'il devait y avoir des dangers à courir.

– Je ne les ai pas recherchés, me répondit-elle avec une simplicité charmante, on m’a envoyée le et j’ai obéi.

A quelques jours de là nous eûmes une chaude alerte. Les Kabyles étaient descendus des montagnes et avaient presque surpris nos avant-postes qui se défendaient comme des lions. Je me portai à leur secours avec un bataillon, et parvins à prendre l’ennemi à revers, ce qui le fit lâcher pied et se retirer en désordre laissant bon nombre de blessés entre nos mains. Les devoirs de la charité nous imposaient de porter secours à ces pauvres diables aussi bien qu’à nos propres soldats, et nos chirurgiens, occupés ailleurs, ne pouvaient suffire à cette besogne. Mais nous avions été prévenus dans cette pieuse pensée par la bonne religieuse. Nous la retrouvâmes établie dans les ruines d’un marabout et entourée de huit ou dix Kabyles dont elle pansait les blessures. Quelques officiers, plus soldats que chrétiens, étaient fort disposés à blâmer cet empressement de la religieuse pour des hommes qui combattaient contre nous. L’un d’eux laissa même échapper quelques mots que je pus à peine arrêter par un regard sévère. Mais la pieuse fille, se tournant vers l’interlocuteur, lui dit de sa voix douce, en lui montrant un Arabe agonisant :

– Monsieur, aidez-moi s’il vous plaît à sauver cet homme. L’officier se mordit les lèvres, mais il obéit à la prière de la sœur. L’Arabe fut retourné, pansé. Quelque temps après ce même officier, qui avait servi d’aide-major à la religieuse, fut lui-même blessé d’une balle dans une escarmouche. Il trouva la bonne sœur auprès de lui au moment où défaillant il allait tomber à bas de son cheval et sans doute devenir la proie des Kabyles. La courageuse fille, au risque d’être enlevée par les cavaliers arabes, remit le blessé en selle, le dégagera des ennemis, et, conduisant le cheval par la bride, le dirigea vers l’ambulance. L’officier mourut de sa blessure, mais en mourant il fit remettre à la religieuse sa croix de la Légion-d’Honneur comme gage de sa reconnaissance et de son souvenir. Le trait de la sainte fille fut porté à l’ordre du jour de l’armée, et enfin j’eus la satisfaction d’apprendre que le ministre de la guerre n’avait pas été insensible à tant de courage et de dévouement. Rentré à Alger, je voulus moi-même remettre à l’héritière de saint Vincent-de-Paul les insignes qu’elle avait si bien et tant de fois mérités. J’appris avec une véritable douleur qu’elle était

dangereusement malade à Philippeville. Je m'y rendis en toute hâte, mais j'arrivai trop tard, sœur sainte Marthe venait de rendre le dernier soupir. En écoutant votre récit, en retrouvant ses traits sur cette toile, je me suis rappelé ces détails, ils vous appartiennent, et j'ai voulu moi-même vous les transmettre pour que vous les ajoutiez à vos souvenirs. Maintenant j'ai à réclamer de vous un service : je ne puis vous demander de me céder ce portrait, autant vaudrait vous demander de déchirer vos entrailles de vos propres mains. Ce que j'attends de vous est plus simple et il vous sera doux de satisfaire mon désir. Faites-moi une copie de cette toile, et je suis sûr qu'elle ne me fera pas trop regretter l'original.

L'artiste fit la copie, mais il ne voulut pas touer le prix de son travail, qui fut, suivant son dér, employé en aumônes. Une lettre de la main du rince lui parut une plus noble et une suffisante récompense.

A la révolution de Février ce tableau se trouvait ux Tuileries ; nous n'avons pas besoin de dire ce qu'il devint.

LA
MESSE NOIRE

I

OU L'ON VOIT UN JEUNE
HOMME PLUS AMOUREUX
D'UN VIEUX PARCHEMIN,
QUE D'UNE BELLE JEUNE
FILLE.

Dans le château, ou pour mieux dire, dans la gentilhommière que les paysans de Belvair décorent du nom de château, moitié par vanité villageoise, moitié par respect pour les propriétaires de ce modeste domaine, il existe une sorte de cabinet noir où gisent au fond d'un vieux bahut une centaine de volumes rassemblés jadis par Guillaume de Carvillers, chanoine de Tout, et dépareillés successivement par ses arrière-neveux à mesure que ceux-ci, chasseurs illustres, avaient fait appel à ces vieux bouquins pour bourrer leurs fusils. C'étaient pourtant de curieux livres, imprimés pour la plupart en caractères gothiques et ornés de belles figures, qui auraient fait la joie d'un savant collectionneur. Le jeune Albert de Carvillers, dernier rejeton de cette race de soldats et de chasseurs, moins soldat et moins chasseur que ses ancêtres, mais plus versé qu'eux dans l'étude des caractères gothiques et des vieilles images, le jeune Albert de Carvillers ne s'était pas mépris sur la valeur des bouquins du chanoine et sur l'intérêt qu'ils pourraient offrir à ses recherches. Il aimait à leur rendre visite, au grand déplaisir d'une belle jeune fille toute blanche et toute blonde, qui était venue avec sa mère, M^{me} de Nointel, passer le temps des grandes chaleurs dans le frais vallon de Belvair. M^{lle} Ermine trouvait assez mauvais que M. Albert, son cousin, – un jeune homme de vingt-deux ans ! –

donnât plus d'attention à des grimoires poudreux et inintelligibles, qu'à deux beaux yeux bleus, limpides comme l'eau de roche et plus éloquents cent fois que le livre le mieux écrit ; elle avait peine à comprendre que l'on pût préférer la conversation des morts à celle des vivants ; qu'on aimât mieux s'égarer dans le labyrinthe des symboles et des sigles, plutôt que d'errer au hasard sous les grands arbres du parc, la main dans la main, les regards croisés et le frais sourire sur les lèvres. L'amour-propre de M^{lle} Ermine, ou quelque autre sentiment peut-être, s'en trouvait froissé ; volontiers La jeune fille eût gardé rigueur à son cousin d'une pareille conduite, si elle n'eût craint d'en être la première victime. Ah ! s'il se fût trouvé au château de Belvair un autre jeune homme de vingt-deux ans, comme on aurait fait la coquette afin d'arracher M. Albert à ses feuillets jaunis !

Un jour, – ce n'était pas le moins chaud du mois de juillet dernier, – Albert, au sortir du déjeuner, se déroba aux indiscretes interrogations

d'Ermine t gravit en quelques bonds l'escalier qui conduisait u cabinet noir où l'on avait relégué la bibliothèque. e matin même, le jeune érudit y avait fait une dé-Duverte précieuse. En furetant dans les coins de la ièce avec l'acharnement d'un archéologue, il avait eurté du pied un vieux coffre de chêne vermoulu, ui exhalait un singulier parfum d'antiques parchemins. Au premier effort qu'il avait tenté pour souever le couvercle, le coffre s'était éventré et avait omi sur le carreau des liasses de vieux papiers. était des titres de famille, des terriers, des plans, es chartes dûment scellées de sceaux et contre-ceaux plaqués ou pendants, des vidimus confirmatifs, des manuscrits noirs ou coloriés, les uns n écriture onciale, les autres en écriture cursive, uelques -uns en belles majuscules gothiques rehaussées de cinabre et d'or, – un véritable trésor enfin. Depuis que le grand-père d'Albert avait déposé dans e chartrier son contrat de mariage à côté de son revet de capitaine aux Cuirassiers de la Reine, la aisse n'avait pas été ouverte, et l'obscurité dans aquelle elle était reléguée l'avait sauvée du vanlalisme révolutionnaire.

A la faible lumière qui se répandait dans la pièce par la porte restée ouverte, Albert continuait le dépouillement de ces inappréciables richesses, lorsque sa main vint à rencontrer une feuille de papier orange barbouillée de caractères indéchiffrables pour tout autre qu'un élève de l'École des Chartes ou au moins qu'un amateur distingué de paléographt » Le jeune homme avait étudié ses Bénédictins e i avait lu M. Nathalis de Wailly. Il n'eut pas de penser à reconnaître dans ces hiéroglyphes l'écriture ci sive de la fin du quinzième siècle, écriture enel vêtée de liaisons inutiles comme l'architecture la même époque est elle-même surchargée e détails superflus. Cette feuille, que le temps av t dorée de son plus bel or, était tout simplement u copie d'un contrat de vente de la terre de Carviller passé le 27 octobre 1463, par devant maître Jacob de Climery, juré-gardien du scel de la prévôté d' vois en Luxembourg, au profit de messire Guilla me d'Haraumont. L'acte relatait que ladite ven par laquelle André de Carvillers, chevalier, aliéna à toujours les domaines de ses ancêtres, était fai pour payer les grandes dettes qu'il avait contra tées à la suite de *Monsieur Anthoine Bastard Bourgogne, pendant son expédition contre les il fidèles oppresseurs de nostre sainte foi*. Il ajoutai donnant de grands détails pour excuser cette

vente qu'en conséquence de son vœu solennel, messie André, après l'armée rompue, avait continué, pendant l'espace d'un an, à faire la guerre aux Sarrazins, de concert avec messire Pierre Was et messire Frédérick de Vittem, *vaucrant la mer à son avantage, ainsi à grand dépens de ses deniers dont Dieu lui doit guerdon en l'autre monde.*

Arrivé à ce point de sa lecture, Albert eut envie l'ajouter : « Et ses descendants, pardon en ce monde-ci ! » Mais la mauvaise pensée s'évanouit avant d'avoir été formulée en paroles. Depuis quand un fils de bonne race aimait-il mieux hériter de belles terres plutôt que de glorieuses traditions ? Albert envia mentalement à André, qui sans doute avait obtenu de Dieu le *guerdon* imploré, de le préserver l'avenir de semblables pensées, et il continua ses explorations à travers les nuages de poussière que les siècles avaient amassée avec leurs archives dans le chartrier féodal.

Cette fois ce fut un beau fragment de parchemin qui lui tomba sous les yeux. Son écriture gothique, plus simple et plus nette que celle de la pièce précédente, accusait un âge plus respectable que ne démentait pas le style des phrases suivantes, qu'Albert parvint à déchiffrer.

..... *oy Renault trova en Palestine un vieil homme k'ist paige de son père et ki lui dist come il beers fut occis trahistreusement par un maulvais Sarracin. Li moine Claude Sauarot, chapelein le monseigneur Tristan, mist en escript icelle pitoyable histoyre. Cil rollet contient choses bonnes à ramener pour ce que un chacun en apprendra kil doit tenir ses desirs et la voie de fol amour n'y a mie bon terme. † F. A. P. †.*

Une déchirure, évidemment produite par le fil qui devait attacher ce morceau de parchemin au *rollet* désigné, avait mutilé le commencement de la première phrase. Il s'agissait de retrouver le *rollet* en question pour avoir en main un épisode peu connu, probablement inédit, de l'histoire des Carvillers et de la Croisade. Ne soyons donc pas étonnés si Albert, les deux genoux sur le carreau, les deux bras tendus et les yeux attentifs, fouilla avec l'ardeur d'un chercheur d'or dans les entrailles de ces vieilles paperasses. Absorbé par son travail, il n'a pas entendu le pas léger de sa cousine ni le frôlement de sa robe. Ermine cependant est debout derrière lui, elle le contemple, un sourire presque dédaigneux sur les lèvres ; elle admire à quelle étrange occupation son pauvre cousin semble livré, et elle en aurait

pitié sans doute si un peu de dépit ne venait se mêler à ses intentions charitables. En vain elle marche aussi bruyamment que le lui permettent ses petits pieds, en vain elle tousse pour forcer Albert à relever la tête. Celui-ci n'entend rien.

– Albert, dit-elle enfin, qu'est-ce donc que vous faites là ?

Pas de réponse.

– Albert, Albert, voulez-vous venir promener avec nous dans le parc ?

Même silence. Cette fois la jeune fille se pencha à l'oreille de son cousin, et lui cria de sa voix la plus forte :

– Albert, êtes-vous sourd ?

– Hein ! fit celui-ci en relevant la tête, qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! c'est vous, Ermine, reprit-il aussitôt en voyant la jeune fille, je ne vous avais pas perçue.

Et sans ajouter un seul mot, il se remit à ses ouilles.

Ermine fit une moue adorable, mais elle ne se nt pas pour battue.

– Maintenant que vous avez daigné vous apercevoir de ma présence, j'espère que vous répondrez aussi à la question que je vous adresse.

– Quelle question ? dit Albert d'un ton préoccupé.

La jeune fille se mordit les lèvres.

– Voulez-vous venir promener avec nous dans parc ; nous irons ensuite sur le lac, en bateau.

– Il fait trop froid.

– Trop froid ! y pensez-vous ? il n'a pas encore dit aussi chaud qu'aujourd'hui de toute l'année.

– C'est trop chaud que je voulais dire.

– Trop chaud ! trop froid ! Tenez, vous ne savez pas ce que vous voulez dire, et si vous continuez

vivre ainsi en contemplation devant vos vieux rimoires, vous finirez par devenir fou.

Albert releva la tête et regarda sa cousine en ouriant.

– Ne vous fâchez pas, Ermine, dit-il, je suis sûr d'une piste d'un document très-précieux, et vous comprenez.

– Je ne comprends qu'une chose, monsieur, c'est que vous êtes le plus insupportable des hommes.

– Si vous saviez, Ermine.

– Je ne sais rien et je ne veux rien savoir. Que pourriez-vous me dire ? Quel peut être ce docume précieux ?

La jeune fille, sans s'en douter, faisait un pe sacrifice à l'instinct de la curiosité. Albert crut l'o casion bonne pour initier sa cousine à des secre de paléographie qu'il avait tenté cent fois de lui r vêler. Il prit le morceau de parchemin, et, avec sérieux d'un professeur en Sorbonne, le mit so les yeux de la jeune fille.

– Eh bien ! fit Ermine.

– Vous voyez bien ceci, c'est un o et cela un

– J'aurais pris tout cela pour des lettres arabe

– L'écriture de la fin du quatorzième siècle ressemble beaucoup. Continuons. Cet o et cet sont évidemment la fin d'un mot, et ce mot de être *quoy* ; celui qui le précédait devait être la conjonction *come* ; *come quoy* signifiait *comment*. Suivez avec moi, vous allez voir que le sens de la phrase est complet : *Come quoy Renault troca en Palestine*

Albert relut lentement et avec soin, de manière à ce que sa cousine n'en perdit pas un seul mot toute la suscription manuscrite que nous avons rapportée plus haut ; il croyait avoir fait naître u intérêt puissant dans l'esprit de la jeune fille.

– Après ? lui dit celle-ci quand il eut fini.

– Après ! répéta machinalement Albert en ou vrant de grands yeux ; c'est tout. jusqu'à présen du moins ; mais j'espère bien retrouver la suite parmi ces papiers.

– Et vous allez vous mettre à sa recherche

– Sans doute.

– Je vous souhaite bien du plaisir, mon cousin ; uant à moi, j'aime mieux les feuilles vertes des rbres que vos jaunes feuilles de papier, et je vais voir ansle jardin si je ne découvrirai pas aussi une vieille istoire de Sarrazin, et si je ne rencontrerai pas ar hasard l'ombre du chapelain de monseigneur ristan.

En achevant ces mots, Ermine s'enfuit d'un pas éger comme une gazelle, laissant son cousin aux rises avec ses manuscrits. Aussitôt son étonnement évanoui, Albert reprit avec une ardeur nouvelle son travail de triage, et au

bout d'une demi-eure, il fut assez heureux pour mettre la main sur e précieux *rollet*. La découverte en valait la peine : rente-trois feuillets, soixante-six pages de grand parchemin, convenablement lustré et doré par le emps, tout couvert d'une belle onciale du quatorzième siècle ; un peu raccourci, un peu racorni, nais au demeurant assez lisible pour un expert de a force du jeune Carvillers. C'était le récit complet du *paige* de messire Errart, père de messire Renault. Le révérend frère Claude Savarot avait écrit cette légende en un latin corrompu, mais d'une singulière naïveté, et qui ne laissait pas que d'offrir des difficultés au traducteur. Albert y employa deux grands jours et s'étudia à combler, à force d'érudition et de sagacité, les nombreuses lacunes de l'original.

La légende du sire de Carvillers devant jouer, dans l'ensemble de cette histoire, le rôle principal nous avons cru devoir la publier *in extenso*, tell ; que nous la tenons de notre ami Albert de Carvillers. Sans doute, en transportant le texte origina en français, le jeune érudit l'a dépouillé de quel ques-unes de ses grâces naïves ; mais en revanche il lui aura donné un peu de cette chaleur, de cette vie dont une jeune imagination est toujours prodigue. Nous n'avons pas lu le latin du frère Claude mais nous gagerions volontiers qu'il n'a pas trop à se plaindre d'avoir passé par les mains d'Albert. D'ailleurs, ce n'est pas là notre affaire, nous transcrirons fidèlement le manuscrit que nous avons sou ? les yeux, en respectant même le style primitif des titres de chapitres. Nos lecteurs nous sauront gré, nous le croyons du moins, d'une réserve aussi modeste qu'elle est rare et prudente.

II

CY COMMENCE L'HISTOIRE DE MESSIRE ERRART DE

CARVILLERS.

§ 1.

Comment messire Errart se despartit pour la Terre-Sainte au grand doulour et dommaige de madame Nicole.

Le jour de la fête de saint Frumence (27 octobre 1098, nouveau style), vingt-cinq pennons, blasonnés de couleurs diverses, étaient réunis au pied de la tour d'hommage dans la basse-cour du château de Carvillers. Au centre de cette glorieuse éunion d'insignes militaires flottait l'étendard du eigneur suzerain, messire Errart, un des plus puissants barons qui combattissent sous les ordres de nonseigneur Baudoin de Boulogne. Sa bannière arrée, d'une étoffe de setuyau vermeil, était chargée d'un char d'argent, ancienne devise de sa maion. Peut-être ce symbole héraldique rappelait-il 'origine de cette noble famille issue, disait la tration, d'un chef germain qui allait à la guerre en chariot, comme les héros troyens fondateurs de la lation franque. Autour de ce drapeau seigneurial était brodé en or le cri des Carvillers, *nul n'y desourbe*, surmonté de celui des croisés, *Diex el volt*. Les soldats, vêtus par-dessus leurs armures de surcots à croix blanche, s'agitaient avec impatience dans la cour, et les échos des courtines retentissaient de mille bruits, hennissements des chevaux, cris d'hommes d'armes, sanglots de femmes, éclats de rire de pages et jurons de varlets.

Les chevaliers avaient laissé leurs guidons aux mains de leurs écuyers, et dans la salle des gardes du donjon, ils attendaient messire Errart, impatients de le voir paraître, car le soleil montait déjà à l'horizon, et il y avait loin jusqu'à Sathenay où monseigneur Baudoin avait assigné pour le soir même le rendez-vous de son armée. Et puis, avant d'accourir à l'appel de leur seigneur, ils avaient tous donné à leurs femmes le baiser d'adieux, et leur cœur troublé demandait à l'agitation du corps et au mouvement de la marche une distraction capable d'imprimer un autre cours à leurs tristes pensées.

Le sire de Carvillers commençait seulement à revêtir son armure. Avant de s'éloigner, pour toujours peut-être, du toit de ses aïeux, il avait senti

faiblir son courage. De sombres pressentiments, de vagues inquiétudes, mais surtout la pensée présente d'un ardent amour, d'une femme adorée, le souvenir vivant d'un bonheur de deux années, sans nuage et sans ombre, torturaient cette âme de soldat. La gloire des armes valait-elle un si grand sacrifice ? Il s'était agenouillé au pied d'une sainte image de la Vierge, trésor vénéré dans sa famille depuis des siècles, et une heure entière s'était écoulée avant qu'il eût repris assez de forces pour affronter les angoisses de la séparation.

Mais les rayons du soleil qui pénétraient à travers l'étroite et longue meurtrière de la chambre, en faisant étinceler le casque posé près de lui, éveillèrent sa honte et son courage. Il secoua vivement son front comme pour le dégager des soucis qui l'obscurcissaient, et allongea le bras pour saisir sa coiffure militaire, lorsqu'il sentit une main légère se poser sur son épaule. Il se retourna et vit Nicole, dame d'Artaise, sa femme, penchée vers lui, les yeux baignés de larmes silencieuses. Belle et douce comme les anges du ciel, elle était plus belle encore sous son voile de tristesse et de douleur. Mais soudain aux regards troublés de son époux elle refoula ses peines au fond du cœur, ses larmes se séchèrent et toute sa personne prit une singulière expression de calme héroïque.

Sans prononcer une seule parole dans la crainte que son accent ne trahît son émotion, Nicole d'Artaise prit le croisé par la main et le conduisit auprès du berceau de Renaud, leur unique enfant ; il semblait que la pauvre mère voulût détourner son mari de toute pensée d'amour capable d'amollir le cœur du guerrier, et lui inspirer par la vue d'un fils à qui il fallait léguer un nom glorieux et sans tache, une résolution plus ferme et plus inébranlable.

L'enfant dormait de ce sommeil profond et pourtant agité qui offre la plus parfaite image de la vie, ténèbres, souffrances et désirs confus. Ses petites mains obéissaient convulsivement à ses rêves et se dessinaient en blanc mat sur le velours vert de la courte-pointe. Cette faible créature, que le moindre choc pouvait anéantir, cet unique espoir de la race illustre des Carvillers allait, dans un instant, demeurer orphelin sous la protection d'une femme. Il est vrai que messire Errart, en remettant à monseigneur l'abbé de Saint-Lupicin la garde noble de son fils, avait fait de grandes donations au prélat

et avait scellé de son sceau la promesse de concessions plus grandes encore pour son monastère s'il accomplissait loyalement et vaillamment ses devoirs. Mais ni cette garantie, toute-puissante qu'elle fût, ni même la trêve de Dieu proclamée par notre Saint-Père l'Apostole de Rome au profit des pieux chevaliers qui allaient conquérir le saint Tombeau, ne suffisaient à le rassurer contre les entreprises des voisins félons et contre les mille dangers qui pouvaient menacer pendant son absence le-frêle rejeton de vingt guerriers enviés autant que redoutés.

Un instant, à la vue de son enfant, ces amères pensées traversèrent l'esprit du sire de Carvillers et un regret coupable pénétra dans son cœur ; il s'accusa d'avoir trop légèrement prononcé son vœu, et pour prévenir les effets de son engagement et de son enthousiasme, il conçut le désir de ne pas quitter son château et de braver les foudres de l'Église. Mais n'était-ce pas courir au devant de sa perte, et jouer cet avenir pour lequel il tremblait, dans une partie inégale où toutes les chances seraient contre lui ? Ses biens confisqués ou dévastés par la guerre entreprise pour les conserver, son nom flétri, déshonoré, c'était un triste héritage à laisser à son fils. A tout prendre, il valait mieux encore exposer sa maison à tous les périls de l'absence et lui-même aux dangers de la guerre sainte. L'intérêt comme le devoir lui disait donc de partir.

Le sire de Carvillers baisa le frais visage de son fils et posant la main sur le cimier de son casque :

– Adieu, ma dame, dit-il, il faut que je vous quitte sans retard si je ne veux pas épuiser tout mon courage, car je sens mon cœur qui se brise. – Allez, mon seigneur, répondit Nicole d'une voix qu'elle s'efforçait en vain de rendre ferme. Allez où Dieu et l'honneur vous appellent, ne prolongeons pas plus longtemps ces moments cruels. Errart détourna La tête et s'arma précipitamment de son casque, puis attirant le visage de Nicole à ses lèvres, il imprima un long baiser sur ce front pur et blanc que le chagrin jusque-là n'avait jamais assombri. A ce moment Renaud s'agita dans son berceau, faisant entendre une faible plainte, et le son des clairons sonnés dans la cour retentit jusque dans les profondeurs du donjon. Errart tressaillit, hésita, puis s'arrachant des bras de Nicole, noués sur son haubert d'acier, il se précipita vivement vers son fils.

– Veillez bien sur lui, ma dame, dit-il d’une voix tremblante en serrant les mains de sa jeune femme dans ses gantelets de fer.

Le regard de Nicole, pur et limpide comme le fond de son âme, s’éleva vers le ciel et sembla le prendre à témoin de la promesse qu’elle allait faire.

– Amour de mère ne dort jamais, s’écria la châtelaine ; pendant votre absence je lui apprendrai votre nom et l’instruirai à imiter vos exploits. Si je pouvais oublier ce qu’il doit à sa race, son sang généreux me le reprocherait un jour.

– Je vous laisse peu de serviteurs ; faites bonne garde et tenez l’œil ouvert sur les embûches des méchants.

– Mon seigneur, jusqu’au jour heureux de votre retour, le pont de votre fertilité restera levé ; il ne s’abaissera que devant votre destrier ou celui de votre fils devenu un homme. Jusque-là nul n’entrera dans votre demeure et moi-même je n’en sortirai jamais.

– Jusqu’à mon retour, Nicole ! Et si je ne reviens pas !. Vous savez si je vous aime, ma dame ; oh ! n’allez pas m’oublier.

Errart faisait déjà un mouvement pour se soustraire à ces tristes adieux. La jeune femme le retint par les franges de son surcot et se précipitant à ses pieds :

– Oh ! mon seigneur, quel mot avez-vous dit ! Vous oublier !. Ecoutez. –

Elle prit la main du chevalier et l’unissant dans les siennes à celles de Renaud : – Devant votre fils qui un jour me demandera compte de mon serment, je vous jure par le saint tombeau du Sauveur et par monseigneur saint Etienne, le patron de ce château, je vous jure de me conserver pour vous ou pour votre mémoire jusqu’à la fin de ma vie, je vous jure d’employer tous mes jours et toutes mes forces à la garde de vos terres et de vos droits, et de prier tous les matins et tous les soirs pour le succès de vos armes et le salut de votre âme. Allez en paix, mon seigneur, et gardez-moi la même foi.

– Je vous le jure et par le même serment, reprit vivement le chevalier en attirant de nouveau Nicole sur son cœur. Que monseigneur Jésus-Christ et madame votre patronne vous protègent pendant non absence ; tous les coups d’épée que je frapperai seront accompagnés de cette prière, et tous les

Sarrazins que j'occirai le seront en vue d'obtenir le Dieu sa grâce pour vous en ce monde et sa miséricorde en l'autre.

A ces mots, il embrassa encore une fois son enant et sortit de la chambre suivi de Nicole, qui s'était parée pour ce grand jour d'une robe de velours loir fourrée de menu-vair. Tous deux s'avançaient gravement vers la grande salle du donjon. A leur approche, tous les hommes d'armes se levèrent les longs bancs de bois sculptés sur lesquels ils taient assis, et ôtèrent leurs casques en signe d'humilité ; le baron seul resta la tête couverte et s'aset sur un grand siège dressé à l'une des extrémités e la salle, sous un dais de chêne noirci par le emps et orné de lambrequins de velours à crépines 'or.

Le seneschal parut, un rôle à la main ; il venait es cours du château, où il avait vérifié si chaque gentilhomme amenait avec lui le nombre de servieurs auquel était taxé son fief. Le sire de Carillers y jeta rapidement les yeux et s'apprêta à recevoir le renouvellement de foi et hommage que ui devaient en cette circonstance les chevaliers et obles hommes relevant de sa suzeraineté. Ce renouvellement se fit en la coutume ordinaire. Chacun es guerriers vin t à sa n tour, appelé par le seneschal, agenouiller à deux genoux devant son seigneur, et, les mains jointes dans les mains du suzerain, promettre d'être *léal et féal à son seigneur, de le défendre de son corps- jusqu'à défaillance de vie* ; promesse solennelle, qu'en ce moment, à l'entrée d'une campagne dont il n'était pas aisé de prévoir l'issue et de mesurer tous les périls, la dame Nicole d'Artaise, assise sur un siège auprès de son mari, écoutait avec des transports de reconnaissance comme si elle entendait pour la première fois prononcer cette formule de l'engagement mutuel entre vassal et suzerain. Mais eût-elle été en effet complètement ignorante du sens et de la gravité de cette cérémonie, elle ne se serait pas étonnée de voir le sire de Carvillers si jeune encore entouré pour tant avec respect par tant d'illustres chevaliers endurcis pour la plupart aux pénibles labeurs de combats et qui juraient de se dévouer tous à la mort plutôt que de la laisser approcher de cette no ble tête. L'amour avait déjà fait Errart plus grand aux yeux de Nicole que tous ces hommages, et elle n'avait pas besoin que d'aussi grands honneur fussent rendus à son seigneur et maître pour croire digne d'être défendu par les plus dignes.

Le dernier des hommes-liges se releva enfin pour recevoir le baiser de bouche de son suzerain. Alors de toute cette scène consolante Nicole se rappela seulement ces mots de sinistre augure, *jusqu'à la défaillance de vie*, et tout son courage manqua de l'abandonner. Elle eut besoin pour refouler ses sanglots de se représenter les nouveaux devoirs qui lui étaient imposés : mère, tutrice, châtelaine, elle ne pouvait pleurer sans faire douter de sa force.

Errart s'était levé et se dirigeait vers la porte ; Nicole d'Artaise se mit à sa droite et marcha d'un pas ferme avec lui jusqu'au pied de l'étroit perron qui donnait accès du donjon dans la première cour du château. Un beau destrier blanc, aux flancs larges, aux naseaux fumants, tout couvert d'or et d'acier, attendait là son maître en rongant son frein ; un page tenait la bride du cheval et l'écuyer du sire de Carvillers s'apprêtait à offrir l'étrier. Nicole le prévint et par un geste plein de grâce et d'élégance chevaleresque elle tendit elle-même l'étrier à son seigneur. Malgré la pesanteur de son armure, Errart s'élança légèrement sur son cheval et dans ce mouvement rapide comme la pensée ses lèvres effleurèrent encore le front de Nicole qui rougit. Les soldats s'alignèrent dans la cour ; les vieux serviteurs, placés sur le passage de leur maître, gémissaient tout haut de ne pouvoir le suivre et maudissaient pour la première fois leur devoir qui les retenait au château.

Du haut de son destrier le sire de Carvillers jeta un regard de satisfaction et de fierté sur cette troupe brillante et brave qui allait l'accompagner ; un instant les images de la guerre lui firent oublier celles de l'amour ; mais en ramenant ses regards près de lui il rencontra les yeux humides de Nicole, et soudain dans une dernière explosion il appela près de lui tous les serviteurs qu'il laissait au château pour leur recommander la châtelaine et son fils. Des sanglots mal étouffés répondirent seuls à ses suprêmes recommandations et témoignèrent mieux que les plus redoutables serments de la fidélité et du dévouement de ces braves gens.

Tout était prêt pour le départ ; il se fit un silence solennel. À un signe du baron son étendard fut déployé et les pennons triangulaires des hommes d'armes s'élevèrent à leur tour au milieu de chaque peloton. Il y eut encore un bref échange de signes et d'adieux, puis tout à coup Errart leva la main

et toutes les trompettes sonnèrent à la fois le départ. La *bataille* entière du sire de Carvillers s'ébranla et s'achemina au pas vers le pont-levis.

La châtelaine resta immobile tant qu'un cimier put s'apercevoir sous la double voûte de la porte d'entrée ; puis quand le pont eut été relevé, les deux portes closes et la herse baissée, quand le pas des chevaux se fut perdu dans le lointain, son cœur se tordit sous l'effort d'une horrible étreinte et les larmes bondirent enfin sous ses paupières. Cent choses oubliées lui revinrent à l'esprit ; elle aurait voulu courir pour arrêter Errart. Suivie de ses femmes, elle gravit les nombreuses marches de la vis du beffroi, et sur la terrasse, à travers les créneaux, elle put revoir et saluer encore du geste le guerrier qui s'éloignait. Enfin l'éclat des armes s'éteignit derrière les arbres. On ne vit plus rien autour du donjon que les plaines solitaires et les forêts muettes à l'horizon.

Le soir, pendant que le sire de Carvillers et ses hommes d'armes opéraient leur jonction avec l'ost de messire Baudouin, Nicole d'Artaise, après avoir fait elle-même avec le sénéchal la ronde sur les remparts de la forteresse, s'agenouillait auprès du berceau de Renaud et demandait à Dieu de lui conserver son doux seigneur et son maître.

§ 2.

Comment messire Errart, après grands prouesses et combats, conquiert la fierte de Morb-Hassan, et treuve illec une belle Sarracine.

Une année s'écoula ; – pour Nicole, année morte dont chaque jour élevait une nouvelle barrière entre elle et son époux, rendait plus rares les messages qu'elle recevait de lui, et faisait pâlir peu à peu les souvenirs qu'elle lui avait laissés ; année terne comme un ciel brumeux, traversée seulement par des regrets toujours vivants, et parfois par des angoisses de jalousie et d'inquiétude ; – pour Errart, année de fatigue et d'éclat, dont chaque heure écoulée affaiblissait les souvenirs de patrie et d'épouse sous l'éclat d'une gloire, brillante comme ce beau ciel d'Asie qui resplendissait enfin au-dessus de sa tête. La froide Allemagne, les délicieuses campagnes

de la Romanie que le soleil semble contempler d'un regard amoureux, avaient fui tour à tour derrière lui ; Errart était en Syrie.

Séparé, pendant quelque temps, de l'armée de Baudouin, ou plutôt manœuvrant sur son flanc gauche, le sire de Carvillers poursuivait, à travers la Mésopotamie, la troupe de l'émir Morb-Hassan. Chaque jour éclairait un combat entre ces deux champions ; chaque soir les tentes d'Errart étaient plantées au milieu des cadavres de ses ennemis. De victoire en victoire le héros était parvenu à l'entrée d'une plaine déserte, au bout de laquelle brillait, comme une émeraude sertie d'or, la dernière forteresse, le dernier refuge de Morb-Hassan, l'alcazar de Ahmar-Gibel.

La plaine était sans fin, unie comme la mer pendant les jours de calme, et comme elle offrant l'image d'un miroir ardent sous les rayons du soleil. A l'horizon, le ciel et les sables se confondaient, soudés ensemble par une vapeur rouge et onduleuse, semblable à celle qui sortirait d'une fournaise ; c'était le silence et la nudité de la mort, excepté sur un seul point. Les blanches murailles d'Ahmar-Gibel apparaissaient couronnées par les cimes épanouies d'un massif de palmiers, dont le vert glauque et la végétation puissante annonçaient dans ces parages la présence d'une fontaine. Sans doute les frais jardins d'un harem baignaient leurs gazons et leurs fleurs dans ses eaux bienfaisantes. A la chute du jour, enveloppé par les rayons du soleil dont il voilait le disque, ce dais de verdure s'illuminait de couleurs étincelantes, et par moments le reflet doré qui brillait sur ses panaches arrondis, les faisait prendre pour les coupoles de métal d'un palais enchanté.

Cette fois, ce n'était plus le mirage trompeur des sables du désert, c'était bien une oasis que les chrétiens avaient devant eux ; mais elle était loin, bien loin, et du camp d'Errart au château de l'émir, que de sillons tracés sur le sable par le vent du désert, et dans chaque sillon que de menaces de mort, que d'obstacles à vaincre, que de périls à éviter ! Les infidèles opposaient partout une vigoureuse résistance, ils multipliaient leurs moyens de défense et leurs embuscades ; mais les lances des Sarrasins, quelque hautes et épaisses qu'elles fussent, ne dérobaient pas aux chrétiens la vue des ombrages qui leur faisaient battre le cœur et promettaient à leurs lèvres altérées une eau limpide, à leurs fronts brûlants un abri tutélaire ; les créneaux menaçants d'Ahmar-Gibel s'évanouissaient sous leur toit de

verdure, ses murailles inébranlables ne paraissaient plus qu'un chemin facile pour atteindre ces sommets fleuris. « L'assaut ! L'assaut ! » criait-on de toutes parts. Comment résister à pareil vœu

L'ordre fut donné par le baron ; on plia les tentes, et la bataille se mit en marche, rapide, directe, renversant tout sur son passage, .et broyant l'ennemi sous les pieds des chevaux comme le quartier de roc, lancé par le mangonneau, renverse et brise écus et cuirasses. Les Turcs, atterrés par les grands coups d'épée qui les fendaient en deux jusqu'à la selle, n'essayaient plus d'attendre les chrétiens de pied ferme, ils s'étaient repliés à droite et à gauche et voltigeaient sur les flancs de l'ost, harcelant sans cesse les deux ailes, et faisant à chaque instant rouler quelque héros sous la grêle de leurs flèches. Mais le fer et le trait des infidèles n'étaient pas les seules armes qui atteignissent les croisés ; sous leurs épaisses armures ces hommes du nord étouff faient au soleil brûlant de l'Asie, et leurs lourds destriers mouraient de soif et de chaleur. Quelquefois on voyait un cheval, étourdi par les rayons qui dardaient sur son chanfrein d'acier, tourner et tomber, livrant ainsi son cavalier à la merci des Musulmans ; ils s'abattaient alors sur lui pareils à des oiseaux de proie, et arrêtant leurs chevaux rapides par un mouvement brusque comme la pensée, ils enlevaient leur victime avant même qu'un frère d'armes, un écuyer, un vassal, eût pu venir à son secours, le dégager des lourds harnais de son coursier mort. Mais pour quelques-uns qui jalonnaient la plaine de leurs cadavres, mille gagnaient du terrain.

Déjà l'alcazar de l'émir est tellement rapproché que l'on peut distinguer les rares figures des Sarrasins placés sur les remparts pour les défendre. Le sire de Carvillers fait faire une courte halte pour rétablir l'ordre, puis il met les éperons dans les flancs de son cheval, et ouvrant les bras vers la forteresse comme s'il voulait la saisir : « Dieu aide ! en avant ! » s'écrie-t-il. Soudain ce cri, répété à la fois par tous les siens, retentit et s'élève vers le ciel comme un écho formidable. Les chevaux l'ont compris, ils se précipitent, serrés les uns contre les autres et rangés en forme de coin, vers la porte du château ; Errart tient la tête ; rien ne saurait résister à ce terrible élan, et il semble que les murailles elles-mêmes vont s'ouvrir pour lui donner une issue. Cependant, un long hurlement a retenti autour de l'ost : « *Bismillah ! Bismillah !* » s'écrient les enfants du désert, et leurs rapides

chevaux allongent leurs cous et s'élançant à leur tour vers la forteresse. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la nuée de Musulmans qui enveloppait les chrétiens à droite, à gauche et derrière, se condense devant eux, et se forme en bon ordre, et accourt au-devant de leur choc avec une effrayante vitesse. Les deux troupes se heurtent et se mêlent à la place même où elles se sont rencontrées ; on combat corps à corps, pied à pied, visage contre visage ; les chevaux mordent la poussière, les cadavres s'amoncellent ; on comprend qu'il s'agit, pour les deux partis, d'une affaire décisive.

A la tête des Croisés, le sire de Carvillers renverse tous ceux des ennemis qui tentent de l'approcher, et devant lui les rangs s'éclaircissent rapidement ; mais à mesure qu'il perce et foudroie cette foule, elle se rallie plus loin et revient à la charge avec une fureur nouvelle. Enfin pourtant, d'un grand coup d'épée, il abat la tête du dernier Turc qui s'opposait à son passage, la trouée en est faite. « Dieu aide ! Dieu aide ! » crie-t-il par deux fois ; par deux fois aussi l'écho formidable répète : « Dieu aide ! Dieu aide ! » Toute la colonne s'ébranle à la suite de son chef, et fend, comme un puissant navire, les flots des Musulmans qui la pressent de toutes parts. C'en est fait, elle reprend sa course irrésistible vers la porte du château ; les Sarrasins se précipitent aussi de ce côté, mais dans le plus grand désordre ; ils entrent sous le porche ogival sans détourner la tête, car ils sentent sur leurs épaules la chaude haleine des chevaux picards. Errart frappait toujours et courait sans cesse ; dans son ardeur il a poursuivi ses ennemis jusque dans la cour de la forteresse ; vingt des siens l'ont suivi, le château va tomber au pouvoir des chrétiens ; mais tout à coup la porte se referme derrière eux.

Vingt contre mille ! il ne s'agit plus que de vendre chèrement sa vie. Ils s'acculent contre le rempart, et présentent à l'ennemi un front hérissé de fer.

Morb-Hassan a fait retourner ses soldats et s'avance à leur tête, la colère au cœur, et dans les yeux l'espoir du carnage. La figure du héros sarrasin était profondément sillonnée par une longue cicatrice qui dessinait une ligne blanche à travers sa barbe épaisse et noire ; ses sourcils saillants couvraient presque entièrement des yeux striés de sang, et prêtaient à sa physionomie

une singulière expression de férocité. La hyène aussi montre à la proie qu'elle déchire ce limpide azur au milieu d'un orbite sanglant.

Morb-Hassan, en se jetant avec ses nombreux soldats sur les vingt chrétiens qui semblent être autant de victimes vouées au sacrifice, suspend ses coups comme s'il dédaignait cette œuvre de boucher, et, se dressant sur ses étriers liés courts, à la manière arabe, il appelle d'un ton de défi le chef de ses ennemis : « El émir ! El émir ! » criait-il. Errart comprend cet appel chevaleresque et lève sa visière. Tous deux se confidèrent un moment d'un regard farouche ; l'un voyait dans son adversaire un sacrilège profanateur du tombeau de Jésus-Christ ; l'autre un vainqueur cent fois maudit, par qui la honte de cinq défaites devait être enfin expiée. Errart invoque tout bas le Dieu des batailles, il pense à Nicole, à son enfant ; s'il ne doit plus les revoir, au moins qu'il immole pour le rachat de leurs péchés passés ou à venir ce terrible infidèle, cet odieux zélateur d'une religion détestée. Les deux chefs s'attaquent avec fureur, leur sang coule ; plus fort, plus vigoureux, le chevalier français fait trois fois reculer son ennemi, mais trois fois aussi les Sarrasins de Morb-Hassan le repoussent, et l'émir, plus leste et mieux monté pour ce genre de combat, voltige autour du croisé comme la guêpe autour du lion. Les deux troupes aussi en étaient venues aux prises, et dans l'étroit champ de la bataille on les voyait ondoyer semblables à des vagues qui tour à tour battent et abandonnent le rivage. Les compagnons du sire de Carvillers sont les plus hardis et les plus vaillants de ses hommes d'armes ; aucun d'eux n'a encore mordu la poussière, et leurs bras s'engourdissent à frapper. L'ennemi leur fait déjà un rempart de ses cadavres, mais on ne sait encore lequel des deux, du nombre et de la valeur, l'emportera dans cette lutte désespérée.

Tout à coup le cri « Dieu aide » se fait entendre au-dessus de leurs têtes, et les courtines, à peine défendues, se couvrent des soldats d'Errart. A cette vue les infidèles pâlisent, les chrétiens redoublent d'efforts et de courage ; Errart à la tête des siens, se jette en avant et fait refluer les Musulmans terrifiés. Pendant ce temps la porte de la forteresse a été enfoncée, un flot de guerriers se précipite sur cette troupe de Sarrasins tout à l'heure si redoutable, et qui fuit maintenant comme une troupe de daims effrayés. Les coups d'épée tombent pressés sur elle ; les cris de merci sont étouffés sous

les cris de mort ; les bras qui rendent les armes tombent moissonnés comme ceux qui les défendent ; c'était un horrible carnage, les chevaux avaient du sang jusqu'au-dessus de leur sabot.

Cependant, les derniers restes de la troupe musulmane refoulés jusqu'à la porte du sérail, font encore bonne contenance ; là se trouvent les plus intrépides, mais les chefs ne sont plus avec eux. Qu'est devenu Morb-Hassan ? a-t-il, comme tant l'autres de ses guerriers, succombé dans cette lutte héroïque Les chrétiens, maîtres des remparts, voient dans la plaine un cavalier qui fuit à toute bride lu côté du grand désert, c'est Morb-Hassan. A cette nouvelle, les Sarrasins jettent bas leurs armes, et le sire de Carvillers ordonne qu'on les épargne. (Assez de sang, dit-il, a coulé dans cette journée jour la gloire du Seigneur ! » Ahmar-Gihel est au pouvoir des croisés, l'étendard rouge au chariot d'argent se déploie glorieux au sommet de la tour a plus élevée. Une fois de plus le cri menaçant des Carvillers, *nul n'y destourbe*, se trouve justifié par la victoire.

Que faisait la dame de Carvillers pendant que son époux conquérait la demeure d'un prince musulman ? Sans doute elle priait pour lui, car elle passait en prières les jours et les nuits, et les succès d'Errart étaient peut-être dus plus encore à l'efficacité de cette intercession qu'à la force de son bras et à la sagesse de ses combinaisons. Mais le cœur de la tendre épouse était-il en ce moment en proie à quelque pénible anxiété ? Etait-il agité par ces vagues pressentiments qu'inspire l'amour ? Avait-elle vu, cette nuit, dans ses rêves, le candjar empoisonné d'un Sarrasin levé sur le père de son fils ? Avait-elle vu briller dans l'ombre, cent fois plus sûrs et plus terribles que l'acier, les yeux ardents d'une belle musulmane fixés sur les yeux du roi de son cœur ? A l'heure où Errart entrait victorieux dans le palais de Morb-Hassan, priait-elle avec larmes son ange gardien de s'unir à celui de son époux pour éloigner de lui ce double danger ?

Pendant que les soldats fouillaient la forteresse, le sire de Carvillers, couché sur des carreaux de soie dans la salle de marbre de l'émir, faisait panser, par son écuyer, les blessures qu'il avait reçues. Les dépouilles de l'ennemi venaient s'entasser autour de lui, car il était juste et sévère, et nul parmi ceux qui le suivaient n'aurait osé soustraire le butin au partage qu'il en faisait. Armes dorées, yatagans de Damas, robes de velours et de

cachemire, besants bysantins, aromates précieux, étoffes tissées d'or et de soie, tout s'amoncelait à ses pieds. Le château retentissait, à chaque minute, des cris de joie que faisait pousser quelque découverte importante ; tantôt c'était un trésor que l'on trouvait caché derrière des lambris de marbre, tantôt des coursiers admirables, enfants sauvages du désert, qui se révoltaient contre leurs nouveaux maîtres et tentaient de les mordre. Mais tout à coup un cri plus fort et plus prolongé que tous les autres, s'éleva des appartements les plus retirés du palais ; Errart se souleva sur ses coussins, le bruit semblait se rapprocher. Une porte, cachée derrière un rideau de soie, s'ouvrit, et une troupe de femmes chassées par quelques soldats, se précipita dans la salle ; elles se couvraient toutes le visage de leurs voiles, et poussaient des gémissements plaintifs. Les soldats se rangèrent en silence des deux côtés de leur seigneur, et, les regards attachés sur les filles l'Asie, attendirent que le maître leur livrât leurs esclaves.

A cette marque de respect et de soumission, mais plus encore à l'air imposant du chevalier, celle des femmes qui marchait la première comprit qu'Errart était le chef ; elle s'avança droit à lui, et rejetant son voile en arrière, elle se laissa tomber à ses pieds qu'elle baisa avec ardeur. C'était Khadidgé, la favorite de l'émir ; toutes les autres femmes imitèrent son exemple.

Khadidgé était une de ces beautés étranges dont la terre d'Europe offre rarement l'image. Sous ses larges vêtements on devinait des formes d'une exquise perfection et des membres d'une élégante souplesse ; le cachemire épais qui lui servait de ceinture ne dérobait rien de sa grâce à une taille svelte et cambrée, et le fin tissu de soie qui enveloppait son buste de marbre dissimulait mal, sous ses larges rayures, les méandres bleus décrits par les veines, et les lignes onduleuses des épaules ; ses pieds nus jouaient, comme ceux d'un enfant, dans des babouches de toile d'or, et luttaient de finesse et de blancheur avec ses mains dont les extrémités étaient soigneusement teintes en rose, suivant la coutume orientale. Le visage était encore, s'il est permis de le dire, plus parfait et plus beau que le corps. Des traits d'une irréprochable pureté, finement dessinés et fortement arrêtés, des yeux d'un vert azuré, encadrés dans des cils noirs et brillants, que le zumeh rendait plus brillants et plus noirs encore ; des regards ardents comme le soleil,

pénétrants comme l'acier, enivrants comme ces poisons d'Orient qui font rêver avant de faire mourir ; des narines mobiles et dilatées comme les naseaux fumants d'une cavale d'Arabie ; une teinte mat et rose éclos sous le voile, pareil aux nuances veloutées de ces fleurs précieuses qui s'épanouissent sous des cages de verre ; un sourire ineffable sur des lèvres que le carmin rendait plus vives et plus brûlantes ; telle était cette fille des harems, cette beauté charmante, si majestueuse dans la simplicité de ses attitudes, si mystérieuse dans ses longs regards voilés.

Les cris de pillage qui remplissaient le palais de l'émir résonnaient comme autant de menaces de mort aux oreilles de la belle captive. La Musulmane versait aux pieds d'Errart des torrents de larmes et de prières ; elle suppliait de cette voix déchirante avec laquelle on implore pour la vie. Tremblante, tantôt embrassant ses genoux, tantôt le corps penché, les bras étendus vers lui, les yeux attachés sur les siens, elle se jetait, pour ainsi dire, au-devant de ses paroles, craignant qu'elles ne fussent un suprême et terrible arrêt.

Ce spectacle produisait une singulière impression sur le chevalier. Le feu qui semblait jaillir des lèvres et des regards de Khadidgé, enveloppait Errart et l'embrasait ; il sentait un trouble inconnu pénétrer dans son cœur et le rouge lui monter au visage ; ses yeux se troublaient et tout son corps frissonnait d'un plaisir douloureux chaque fois que cette femme pressait dans ses mains d'enfant la main puissante du guerrier. En vain il essaya de détourner la tête et de se dérober aux étreintes convulsives de la Musulmane ; c'était comme un vertige qui s'était emparé de lui et qui le tenait faible et sans force sous un regard fascinateur. Il y avait au fond de ces yeux profonds et transparents comme les vertes ondes d'un gouffre, une vision nouvelle de la vie, une soif inextinguible de passion, une source intarissable de plaisirs, une enivrante promesse de bonheur, mais de ce bonheur âcre et brûlant dont la saveur pénètre et rend fou. Le souvenir de l'amour discret et sévère de madame Nicole n'avait rien qui rappelât un pareil délire. Dieu avait envoyé à son serviteur une épreuve trop forte, Errart succomba.

– Mes amis, dit Errart d'une voix qui n'avait pas l'accent ordinaire du commandement, je prends cette femme sous ma protection.

Les guerriers s'inclinèrent ; quelques-uns échangèrent un regard d'intelligence, et le sire de Carvillers s'adressant à la Musulmane, lui dit, sans prendre garde, dans son trouble, que la langue du Nord était inintelligible pour cette fille de l'Orient :

– Femme, sois sans crainte, tu seras ma prisonnière. – Puis, comme s'il eût voulu racheter son acte de faiblesse aux yeux de ses soldats : Amis, reprit-il, tout le reste du butin vous appartient.

La prisonnière devina le sens des mots qu'Errart venait de prononcer, et du geste qui les avait accompagnés. Avec cette puissance de double vue qui permet à la femme aimée de lire parfois jusque dans les replis les plus cachés du cœur de l'homme, elle comprit que ce n'était pas seulement la vie qu'elle venait d'obtenir, et que l'esclave pourrait bien un jour exercer son empire sur le maître.

Le chevalier avait donné l'ordre à ses varlets de reconduire Khadidgé dans les appartements discrets du sérail, et de lui rendre les femmes qui la servaient. En se retirant, la Musulmane saisit le bas de la soubreveste d'Errart et le porta humblement à ses lèvres en signe de soumission absolue, mais en même temps elle jeta sur lui un regard qui n'était plus celui de la prière, un regard d'espérance et presque de triomphe, étincelant comme une lame de poignard et pénétrant comme elle. Ce regard répondait d'une manière si précise et si rapide aux vagues pensées d'Errart, qu'il les éclaira soudain d'une vive lumière. Le chevalier sentit fléchir sa paupière sous l'éclair de ces yeux perfides. Alors se dressa devant lui une image immobile, un fantôme au regard plein de tristesse et de tendres reproches ; c'était Nicole d'Artaise ; elle montrait du doigt la femme qui s'éloignait laissant dans l'âme du chevalier le trouble de l'adultère et du sacrilège.

Adultère et sacrilège ! deux crimes cachés sous la croix sans tache qui protégeait ses armes ! Adultère et sacrilège sur la Terre-Sainte pour la délivrance de laquelle il avait versé tant de sang ! C'était une pensée trop amère que cette apparition lui avait apportée, c'était une révélation menteuse que le tentateur lui avait envoyée pour le détourner des devoirs de la charité envers cette pauvre captive. Adultère et sacrilège ! ce double crime épouvantait trop sa conscience pour que la pensée de le commettre pût un seul instant prendre place dans son cœur ; son énormité même le

rassura sur la pureté de ses projets et sur l'innocence de son action. Maître, à ce qu'il croyait, de sa volonté et des mouvements de son âme, il ne pensa plus, après avoir assuré sa conquête par une bonne garde et par de sages précautions, qu'à braver au lieu de le fuir un danger qu'il regardait comme imaginaire.

§ 3.

D'un colloque pernicieux entre la belle Sarracine et le chevalier.

Le soleil qui a éclairé cette journée de gloire s'abaisse déjà vers l'horizon. Les guerriers se reposent de leurs fatigues et de leurs blessures à l'ombre des palmiers ou des voûtes de marbre de l'alcazar. Le palais de l'émir est admirablement disposé pour conjurer les ardeurs du jour et répandre la fraîcheur sur les membres éternés. Partout ce sont des salles où la lumière ne pénètre qu'à travers des treillis épais et des fenêtres aux profondes embrasures ; le sol est pavé en marbre et les parois sont aussi revêtues de marbres ou de terres cuites vernissées aux rinceaux façonnés, aux couleurs variées. Des voûtes ogivales, comme les fenêtres, couronnent les salles principales, les autres ont pour plafonds des dallages de marbre portés sur des solives de cèdre, ou des voûtes capricieuses formées de pendentifs en plâtre moulés et posés en claveaux ; l'or et les plus vives couleurs les décorent. Le sérail est surtout un chef-d'œuvre de goût et d'élégance. Pour le bâtir, Morb-IIassan a, dit-on, fait venir à grands frais des ouvriers de Byzance et de l'Asie-Mineure, pour le décorer il a épuisé des trésors amassés par de longs pillages. Il est formé de quatre corps de logis encadrant un vaste jardin au milieu duquel coule dans une vasque de marbre blanc l'eau pure d'une fontaine. Autour du bassin s'étendent des gazons semés de fleurs et d'arbustes, de lys de Judée, d'orangers syriens, de cactus et de palmiers africains. Une galerie couverte règne autour du jardin et offre une ombre tutélaire à toutes les heures du jour. Des colonnes de marbre de différentes couleurs et de différents styles arrachées aux temples écroulés du désert dessinent ce péristyle intérieur, et des arcades ogivales,

formées de pierres blanches et de briques rouges alternant leurs claveaux, impriment à l'édifice un caractère étrange de force et d'austérité. C'est sous ces galeries, sur des carreaux de damas et de velours que vivaient sans soucis et sans inquiétudes les femmes de l'émir, quand le bruit soudain de l'assaut vint leur apporter l'effroi et la terreur. Tous les appartements ouvrent leurs portes et leurs fenêtres de ce côté ; aucune baie, aucune ouverture même étroite et grillée ne permet au regard et à la voix d'y pénétrer des autres parties du château, témoignage éclatant de la jalousie musulmane.

C'est aussi cette retraite embaumée que le sire de Carvillers a choisie pour s'y établir jusqu'au jour où le messire Baudouin le rappellera auprès de lui. Ses hommes d'armes auront le temps de réparer leurs forces et de guérir leurs blessures. La forteresse est abondamment pourvue de vivres, elle a de bonnes murailles qui seraient au besoin vaillamment défendues. Il est donc permis d'attendre et de se reposer. Poursuivi par une vague tristesse dont il cherche en vain à se dissimuler la cause, le sire de Carvillers a voulu être seul. Contre sa coutume le repas du soir n'appellera près de lui aucun de ses principaux chevaliers. Ses valets ordinaires et son écuyer suffiront pour lui faire honneur et lui tenir compagnie. Assis sur des coussins orientaux, dans la salle qui occupe le milieu du bâtiment au fond du jardin du sérail, les mains croisées sur son genou et le front rêveur, son regard distrait se promène au hasard du bassin de marbre où murmurent les eaux de la fontaine à la cime des palmiers qu'embrasent les feux du couchant. Il rêve, et l'objet de son rêve est vague et indéterminé comme la cause de sa tristesse. Il essaie d'évoquer dans sa mémoire la souvenir et l'image de Nicole d'Artaïse, mais Nicole prend sous l'empire de son imagination un costume d'Orient, des yeux chargés de langueur, des cheveux plus noirs que l'ébène et des sourires enivrants à travers des lèvres qu'on dirait teintes de sang.

Soudain une voix douce et suave retentit dans le silence qui a succédé depuis longtemps aux clameurs du combat et du pillage. Cette voix chante des mots inconnus sur une mélodie lente et monotone, mais empreinte d'une mélancolie qui correspond à merveille avec le trouble dont l'âme du chevalier croisé est agitée. Des sons tirés d'un instrument à cordes la

soutiennent et l'accompagnent. D'abord faible et sensible à peine, elle s'élève et se rapproche peu à peu, berçant de son rythme languissant la rêverie du guerrier. Errart ne cherche pas à découvrir d'où vient cette voix mystérieuse, il n'essaie pas de s'affranchir du tyrannique empire qu'elle prend sur son âme amollie, il se laisse entraîner au courant perfide de cette mélodie, il ferme les yeux pour mieux aspirer les parfums empoisonnés qui l'enivrent, pour mieux prêter l'oreille aux dangereuses caresses de ces accents pernicioeux. Le clairon des batailles annonçant une lutte suprême et désespérée serait moins dangereux pour lui que le son plaintif de cette faible voix.

A travers ses paupières demi-closes, Errart a vu passer devant lui une ombre svelte et léère ; il ouvre les yeux et aperçoit en effet, au lieu des fleurs et des arbustes, un vêtement oriental qui se balance. Il ne peut distinguer les aits de Khadidgé, mais il a reconnu sa captive ; laisse retomber son pied sur le sol, et le cou endu, le regard fixe, il suit derrière les orangers les ondulations que décrit le corps élégant de la Musulmane. Celle-ci a disparu dans le bosquet, mais sa voix chante toujours et se rapproche sans cesse. Elle est si près que les mots inconnus de la chanson arrivent purs et sonores jusqu'au chevalier. Fasciné, séduit, Errart se lève et s'appuie contre le chambranle de la porte, afin de mieux entendre et de mieux observer. A ce moment Khadidgé sortie des bosquets passait dans la galerie. Elle voit le chef chrétien, se tait soudain et recule en poussant un léger cri de surprise.

– Ma présence vous effraie ? dit Errart en s'avancant vers elle.

Khadidgé n'entend pas la langue que parle le guerrier, mais à l'accent de sa voix et à l'expression de ses traits elle a compris qu'elle pouvait se rassurer, si tant est que sa frayeur, et ses yeux baissés, et ses membres tremblants ne soient pas un subterfuge du démon pour la rendre plus belle, plus séduisante, et pour dissiper par l'aspect d'une feinte candeur les craintes et les scrupules du chrétien. Dieu seul peut savoir ce qu'il y eut de fortuit dans cette rencontre, de sincère dans le mouvement et l'attitude de la Musulmane.

Rassuré contre lui-même, Errart fit signe Khadidgé de le suivre dans la salle où il s'était établi, et la fit asseoir devant lui sur les carreaux du harem.

Depuis qu'il était en Syrie, le sire d Carvillers avait appris d'un prisonnier sarrasi dont il s'était fait un serviteur fidèle, plusieurs mots de la langue arabe ; il crut l'occasion bonne pour en continuer l'étude et pour apprendre en même temps la sienne à cette belle créature si digne de figurer noblement à la cour des barons et des rois. Une autre pensée lui avait traversé l'esprit : « Si elle voulait se faire chrétienne ! s'était-il dit tout bas. Et heureux de se donner ainsi le change sur la véritable nature de ses préoccupations, il ne voulut pas remettre au lendemain l'entreprise d'une si belle œuvre, oubliant ainsi que sa mission en Terre-Sainte n'était pas de convertir les femmes mais de vaincre les hommes. La conversation s'engagea donc entre eux autant du moins que put le permettre la connaissance bornée qu'avait Errart de la langue sarrasine,

– Quel est votre nom ? demanda le chevalier avec autant de courtoisie qu'il en eût pu mettre s'il eût interrogé en ce moment l'une des nobles dames dans la cour du roi de France ou de Madame Aléonor d'Aquitaine.

La belle Sarrasine comprit fort bien la question.

– Khadidgé, répondit-elle.

– Khadidgé, quel est votre pays ? reprit Errart. – Là-bas où les cavalcades hennissent dans de grands âturages et où la cime des palmiers noircit le soir l'écume des flots blanchissants, là je suis née.

Le geste dont ces paroles furent accompagnées parut mieux au chevalier que les métaphores totales le nom du pays qu'elles prétendaient désigner.

– L'Arabie ! dit Errart. Et comment de vos rives lointaines êtes-vous venue dans ces déserts, sur cette terre inhospitalière, dévastée par les combats ?

Khadidgé garda le silence, mais elle leva sur le baron un regard triste et douloureux. Errart crut comprendre qu'un terrible mystère enveloppait l'existence de cette femme, et son intérêt pour elle s'en accrût encore.

– Dites-moi vos malheurs, reprit-il, et si mon pouvoir peut contribuer à les réparer, soyez sûre que je m'y emploierai de toutes mes forces. C'est le devoir d'un loyal chevalier de défendre les dames, et tout gentilhomme français s'honore de les servir.

Au feu qui brillait dans ses yeux en prononçant ces paroles, à l'accent énergique de cette voix mâle et fière, la Musulmane releva son front

trionphant ; elle vit bien que le guerrier du Christ serait bientôt son esclave, mais elle voulait sonder la plaie qu'elle avait faite. Elle couva d'un long regard cette proie qui s'offrait à elle ; puis se laissait -te glisser à ses pieds :

– Seigneur, dit-elle, que peut faire à un aussi puissant chef que vous la destinée d'une pauvre captive comme moi ?

Cette question jeta un trouble indicible dans l'âme simple et naïve du guerrier. Pourquoi en effet le baron chrétien se préoccupait-il avec tant d'intérêt d'une esclave enlevée au harem d'un infidèle, infidèle elle-même, et indigne d'un regard de tout véritable chrétien ! Il pâlit comme un coupable, mais il essaya encore une fois de s'abuser sur ses sentiments.

– Notre Dieu nous enseigne que nous sommes tous frères, reprit-il avec un accent de ferveur dont il se dissimulait l'origine, et à ce titre c'est un devoir pour moi de vous secourir et de vous protéger. Répondez-moi sans crainte, vous êtes esclave ici dans la forteresse de l'émir et vous regrettez votre patrie ? Eh bien ! Khadidgé, cette patrie voulez-vous la revoir, voulez-vous que je vous conduise en sûreté jusqu'à l'endroit que vous me désignerez, et que je vous remette aux mains des hommes de votre nation ?

En faisant cette offre généreuse le baron chrétien savait bien qu'elle ne pouvait ni être acceptée ni se réaliser. La distance et mille obstacles, mille périls inévitables favorisaient ici les vœux qu'il faisait pour que sa belle captive la repoussât ; mais il espérait par cette manque de désintéressement étouffer les reproches de sa conscience et se croyait désormais à l'abri de toute coupable pensée s'il était, – malgré lui, – forcé de garder la séduisante Musulmane.

À la proposition du chevalier, le regard de la jeune femme étincela, mais presque aussitôt sa longue paupière s'abaissa sur ses yeux et en éteignit le trop vif éclat sous le voile de ses longs cils noirs. Pour toute réponse elle se borna à saisir une des mains du sire de Carvillers et à la presser dans les siennes. À ce contact Errart frissonna et il lui sembla qu'un feu brûlant se glissait dans ses veines. Il essaya de dégager sa main, mais il se trouva sans forces, il tenta de parler, mais sa bouche resta sans voix. Ils demeurèrent ainsi longtemps muets, elle les yeux baissés et le front couvert d'une timide rougeur, lui les regards fixés sur elle et dévorant cette ineffable beauté, silence dangereux qui annonçait de terribles orages.

Enfin la parole revint aux lèvres du baron.

– Vous ne me répondez pas, Khadidgé, dit-il, vous ne voulez pas que je vous rende la liberté Vous consentez donc à rester près de moi ?

– Seigneur, je vous dois la vie et je suis votre esclave, vous pouvez commander.

– Loin de moi la pensée d’abuser des droits que me donne la victoire pour vous retenir dans mon camp, mais ce serait pour moi une douce récompense de mes travaux si je concevais l’espérance d’avoir dans une même journée conquis une forteresse à l’étendard de la croix et une âme à monseigneur Jésus-Christ.

Khadidgé regarda le chevalier avec étonnement. et ses petites mains laissèrent échapper la main d’Errart. Celui-ci crut avoir trop vite montré ses intentions.

– Vous vous alarmez, reprit-il, ne vous ai-je pas dit que vous étiez libre ? Ou plutôt, non, je veux que vous demeuriez près de moi, je veux souvent vous voir, vous parler souvent, que votre douce voix m’apprenne la langue de votre pays ; moi je vous apprendrai en échange celle de ma patrie.

En parlant ainsi, il reprit de lui-même les deux mains de la Musulmane et se pencha vers elle comme pour mieux lui inspirer la confiance. Khadidgé releva le front et attachant sur le croisé un de ces longs regards qui faisaient vibrer l’âme entière du chevalier, pareille à ces granits du désert qui résonnent et rendent des accords quand les rayons du soleil viennent les frapper :

– Maître, lui dit-elle, je n’ai pas d’autre volonté que la vôtre, d’autre bonheur que le vôtre, et la vie que vous m’avez conservée sera trop belle si vous daignez permettre que je la consacre à votre service.

– Votre bouche est-elle sincère, Khadidgé ? s’écria le croisé avec un élan dont il ne put maîtriser l’énergie.

La Musulmane sourit.

– Pourquoi vous tromperais-je ; seigneur ? ne m’avez vous pas laissé le droit de choisir mon sort ? Je l’ai choisi.

– Eh quoi ! vous n’auriez point de regrets ? Et votre patrie ?

– Je n’ai plus de patrie depuis longtemps, seigneur ; j’ai quitté les rivages de mon pays avant que mes yeux aient pu voir les roses fleurir six fois, et

depuis lors j'ai erré de déserts en déserts, de forteresse en forteresse avec la smalah de Morb-Hassan à qui j'avais été vendue, jusqu'au jour où je suis entrée, pour n'en plus sortir, dans le sérail d'Ahmar-Gibel.

La Sarrasine avait à peine prononcé ces paroles que, se rapprochant du héros chrétien, elle avait appuyé ses deux coudes sur un coussin voisin de celui où reposait la tête d'Errart. Ses yeux ardents étaient attachés sur ceux du chevalier.

En ce moment l'écuyer du sire de Carvillers entra et demanda au baron s'il voulait prendre le repas qu'il avait commandé. Errart fit un signe de tête affirmatif et un instant après on servit sur une natte, à l'orientale, une légère collation de pains, de lait de chamelle et de fruits. Le soleil s'était éteint dans les rouges vapeurs de l'horizon. On apporta des flambeaux, mais en même temps Khadidgé disparut tout à coup et reparut quelques instants après suivie des femmes que l'on avait laissées à son service, et qui portaient des pâtisseries orientales, des confitures et de suaves essences. Khadidgé de sa main prépara le sorbet au chevalier et se pencha vers lui pour le lui offrir. Dans ce mouvement l'une de ses tresses d'ébène s'échappa de ses épaules et vint caresser la joue brûlante du chrétien. Par un mouvement plus prompt que la pensée sans doute, Errart saisit cette belle tresse et l'approcha de ses lèvres. Ce geste avait été bien rapide, si rapide qu'il échappa à tous les spectateurs, excepté à Khadidgé, qui, avec une grâce charmante, se hâta de rejeter sur ses épaules ses cheveux capricieux.

A voir ces femmes vêtues de ce costume oriental si pompeux et si riche, ces flambeaux dont la flamme vacillante éclairait les dorures du plafond et les terres cuites colorées des lambris, à voir cette belle Musulmane couchée à ses pieds la tête allongée jusque sur ses genoux, à sentir les parfums que la brise du soir lui apportait du jardin, Errart se crut un moment plongé dans un doux rêve ; sa pensée incertaine errait d'une idée à l'autre sans s'arrêter à aucune, elle flottait indécise comme dans les premiers moments du sommeil.

Khadidgé se pencha à l'oreille du croisé :

– Maître, lui dit-elle, voulez-vous que je chante ?

– Oui, dit-il, chante un air bien doux de ton pays qui n'interrompe pas ma rêverie et qui m'empêche pourtant de clore mes paupières.

Khadidgé sourit d'un sourire empreint de malice ; elle prit le petit instrument à cordes dont elle s'était accompagnée auparavant et chanta une mélodie plus lente et plus monotone encore que la première. On eût dit un chant de berceuse. Douce et pénétrante suivant les effets qu'elle voulait produire, la voix de Khadidgé achevait en mourant chaque vers et chaque couplet, puis elle reprenait le suivant sur un mouvement plus lent encore et plus doux. Enfin elle devint comme un son vaporeux qui se perdait dans l'espace, comme un soupir étouffé qui sortait à peine de ses lèvres.

Au bruit de cette musique langoureuse et perfide, les yeux du chevalier s'étaient fermés. Son corps, brisé par la chaleur et les fatigues de la journée, n'avait pas trouvé dans son esprit, traversé par tant d'émotions nouvelles, la force nécessaire pour résister au sommeil. Étendu sur les coussins de soie, bercé par les mélodies languissantes de Khadidgé, Errart dormait, il dormait livré sans défense à des femmes ennemies, à la favorite de l'émir qu'il avait tant de fois chassé devant lui et dont il venait de conquérir le dernier refuge ; il dormait presque dans les bras d'une infidèle qui devait le maudire et qui, dans son fanatisme, pouvait essayer sur lui la lame vengeresse d'un poignard.

§ 4.

Corne quoy madame Nicole apparut en songe à messire Errart et lui fit moult belles remontrances dont le chevalier se hasta de proufiter.

Le sommeil du chevalier était fort agité. Les souvenirs de la journée traversaient confusément ses rêves. Tantôt il voyait Morb-Hassan à ses pieds, lui demandant merci ; tantôt, emporté sur son cheval, il lui semblait qu'il franchissait au galop les remparts d'Ahmar-Gibel ; puis les murs du sérail s'ouvraient devant lui et une femme d'une admirable beauté lui liait les bras et les jambes et le faisait son prisonnier ; alors il implorait cette femme, il la conjurait d'écouter ses prières, de lui permettre de la voir sans cesse, de plonger ses regards dans les siens ; il lui jurait d'être son esclave et d'obéir à toutes ses volontés ; et ses liens se resserraient toujours. Puis, tout à coup, il lui parut que ces liens étaient les deux bras de cette femme, et que les yeux ardents de la Musulmane attachés sur les siens, plongeaient

son âme dans un trouble douloureux. Alors il s'efforça de crier et ne put prononcer que le nom de Nicole ; mais ce nom avait suffi pour desserrer les nœuds qui oppressaient sa poitrine, et pour faire évanouir l'image adorable et funeste de Khadidgé. L'espace disparut devant sa pensée ; il vit apparaître les grosses tours du château de Carvillers ; les trompettes retentirent, le sabot des chevaux sonnait sur les pierres du chemin, l'étendard de gueules au chariot d'argent se déployait radieux dans les airs, et, du sommet du donjon, la dame Nicole d'Artaise souriait à son époux en agitant son écharpe d'azur.

Bientôt la troupe s'arrêta devant la porte de la fierte, le pont s'abassa et tous les serviteurs de la maison s'élancèrent en pleurant de joie au-devant de leur excellent seigneur. Les uns jetaient leurs chaperons en l'air, les autres baisaient la robe de leur sire, d'autres enfin se précipitaient dans les jambes de son cheval, qu'ils tenaient embrassées.

Au pied du perron, il trouva son sénéchal, et peu après la dame Nicole parut. Elle était toujours belle, mais son front avait pâli et l'éclat de ses yeux bleus s'était un peu terni à force de pleurer.

– Est-ce bien vous que je revois, mon doux maître ? dit-elle de sa voix aimée, un tendre sourire sur les lèvres.

Sans attendre la réponse d'Errart, elle était déjà dans les bras de son époux.

– Oui, c'est moi, c'est bien moi, Nicole, fit le chevalier en pressant la châtelaine sur son cœur. Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue ! Et Renaud, et mon fils ?

– Votre fils, mon seigneur, dort encore ; venez l'embrasser.

Et comme elle conduisait Errart à travers les salles du donjon :

– Ahl messire, reprit-elle, j'ai bien prié Dieu pour votre retour et pour le salut de votre vie et de votre âme. Il m'a exaucée.

Renaud avait grandi depuis le départ du chevalier, ses membres s'étaient fortifiés, son front s'était développé. Errart se pencha sur la couche de l'enfant et l'embrassa. L'enfant se réveilla, et montrant ses grands yeux bleus, – ceux de sa mère, – tout étonnés, il eut peur.

– C'est ton père, dit la châtelaine. Oh ! je lui ai appris à vous connaître, seigneur, pendant que vous combattiez en Terre-Sainte.

– Mon père, balbutia l'enfant.

Et ses deux petites mains s'élancèrent à la rencontre du baiser paternel. Errart ne pouvait se lasser de regarder et d'embrasser son fils.

– Qu'il est beau ! disait-il ; il vous ressemble, madame.

– Voyez plutôt comme son front est fier et comme son regard est vaillant ; c'est votre portrait, messire.

Et les embrassements recommençaient. Renaud jouait déjà avec le grand panache du chevalier. Celui-ci ôta son casque d'acier et l'abandonna aux jeunes mains guerrières de son fils ; puis, entraînant Nicole sur le banc de pierre garni de coussins de velours, dans l'embrasure de la croisée :

– Ma dame, lui dit-il en la serrant pour la centième fois sur son cœur, vous souvenez-vous du serment que vous me fîtes ici, le jour de mon départ ?

– Ah ! cher sire, pouvez-vous croire que je l'aie oublié ? Devant notre fils, par le saint tombeau du Sauveur et par monseigneur saint Étienne, patron de ce castel, j'ai juré de me conserver pour vous, d'employer tous mes jours et toutes mes forces à la garde de vos terres et de vos droits, de prier tous les soirs et tous les matins pour le succès de vos armes ; je vous ai promis, en outre, que le pont de votre château ne s'abaisserait que devant vous ou devant votre fils. Voyez, maintenant, si j'ai tenu toutes mes promesses et tous mes serments. Le pont de votre château vient de s'abaisser pour la première fois depuis le jour de votre départ ; j'ai tant prié et tant pleuré pour le succès de vos armes, que mes paupières en sont rouges encore et que votre étendard s'est partout montré triomphant ; vos terres et vos droits sont intacts, et nul chevalier étranger n'a pénétré dans votre maison depuis que vous l'avez quittée. Telle vous m'avez laissée, telle vous me retrouvez, fidèle à ma foi et à votre souvenir ; seulement, le jour de votre départ j'étais triste et désolée, et votre retour me voit heureuse et contente.

– Chère dame, dit le sire de Carvillers, je savais bien tout cela, mais il m'était doux de l'entendre répéter par votre bouche. Et, maintenant, permettez que je descende à la grande salle pour saluer et remercier mes bons et fidèles vassaux, et leur offrir un grand festin en l'honneur de notre joyeux retour.

Le chevalier se levait déjà pour rejoindre ses compagnons d'armes. La douce main de la châtelaine le retint.

– Mais vous, messire, dit Nicole, m'avez-vous aussi gardé le serment que vous m'avez fait ? Vous en souvenez-vous, seigneur ?

A ces mots, prononcés avec une douceur qui pénétrait jusqu'au fond de son âme, Errart détourna la tête sans répondre. Une grande pâleur se répandit sur le visage de la dame de Carvillers.

– Eh quoi ! mon cher sire, dit-elle, vous vous taisez ? votre regard se détourne et votre main tremble dans les miennes ? vous avez failli à votre serment solennel ! oh ! non, c'est impossible ; un loyal chevalier comme vous ne trahit pas ainsi la foi jurée. De grâce, ne me laissez pas dans cette cruelle incertitude.

– Ma chère dame, dit le chevalier, soyez sans crainte, votre image est restée fidèlement dans ma mémoire, et mes bras n'ont pas serré d'autre femme que vous ; mais le démon m'a tenté, il m'a envoyé une Sarrasine plus belle et plus brûlante que le soleil. Un instant, j'ai failli céder à l'esprit malin ; mais, grâce à Dieu, je vous revois et je suis sauvé.

– Ah ! mon doux seigneur, dit la châtelaine en se précipitant dans les bras de son époux, comme os paroles me rendent heureuse et soulagent mon oeur. Maintenant je puis pleurer de joie.

Les beaux yeux de madame Nicole se remplient de larmes, qui ruisselèrent comme des perles sur la poitrine du chevalier. Mais soudain des cris retentirent et le bruit des clairons se fit entendre.

– Qu'est-ce que ce bruit ? demanda Nicole.

Le front d'Errart s'était rembruni.

– Déjà ! fit le guerrier, il faut déjà que je parte l e temps s'écoule si vite auprès de vous !

– Partir ! que parlez-vous départir ? reprit Niole. Nêtes-vous pas revenu dans vos terres pour y ester toujours ?

– Non, madame, et voilà ce que je n'osais vous ire. La croisade n'est pas terminée ; il faut que je etourne en Terre-Sainte avec mes compagnons. e ne suis venu ici que pour retremper mon âme ans votre amour, et pour m'assurer dans ma foi par la vôtre.

– Ah ! cher sire, est-il possible ! pourriez-vous ne quitter encore ?

– Il le faut, ma dame ; on m’attend dans la foreresse d’Ahmar-Gibel.

– Ahmar-Gibel, seigneur ! n’est-ce pas le lieu où cette fille maudite du désert vous est apparue ? Ahmar-Gibel ! n’est-ce pas là qu’elle habite, n’est-ce pas elle qui vous attend ?

En parlant de la sorte, la dame de Carvillers s’attachait de toute la force de ses mains aux bras de fer du chevalier.

– Vous ne partirez pas, messire, poursuivait elle d’une voix déchirante, ou bien vous m’empor terez d’ici avec vous.

– Ma chère Nicole, vous viendrez avec nous vous serez mon ange tutélaire, ma sauvegarde contre moi-même et contre les yeux de ce démon

– Avec vous, seigneur ! et notre enfant ?

A cette question, la voix du chevalier resta muette. Renaud ne pouvait suivre sa mère à travers les périls et les souffrances du désert, et Renaud cependant ne pouvait rester seul au château de Carvillers.

– Vous le voyez donc bien, messire, reprit la mère avec un accent qui pénétrait le cœur d’Errar de douleur, il faut que je reste et que vous restier aussi.

1 J’ai fait serment à monseigneur Baudouin d’al ler le rejoindre en Terre-Sainte.

– N’avez-vous pas fait serment de me rester fidèle

– Je vous resterai fidèle avec l’aide de Dieu e de vos prières.

– Non, non, seigneur, je sens là que votre amour pour moi s’éteint et qu’une ardeur coupable va le remplacer.

– Pouvez-vous parler ainsi, chère dame, lorsque je suis revenu près de vous pour fuir ces regards qui me poursuivaient.

– Puis-je ne pas sentir mon cœur plein de crainte lorsque je vous vois retourner vers celle qui a faill déjà me ravir votre cœur ?

– Votre souvenir ne me quittera plus un instant.

– Vous m’oublierez comme la première fois.

– Vous serez sans cesse présente à mes yeux t à ma pensée.

– Une beauté plus parfaite continuera son œure de séduction.

– Pour rassurer votre cœur et rendre la conance à votre esprit, je veux éloigner de moi cette elle captive qui vous fait ombrage.

– Que le ciel, mon cher sire, écoute et bénisse os paroles ! Vous me le promettez ?

– Je vous en fais le serment. Doutez-vous enore de moi ?

– Non, mon doux maître, vous rappelez la paix ans mon âme et vous me rendez l'espérance. Mais ongez-y bien, seigneur, c'est un serment que vous enez de faire, et si vous y manquiez, Dieu vous n punirait !

– Je me sou mets à toutes les tortures de l'enfer, i je viens à faillir.

Le guerrier attira la châtelaine sur sa poitrine et ses lèvres s'imprimèrent sur son beau front.

– Mais au moins, reprit la dame, ne pouvez-vous rester ici quelques jours pour prendre du repos et traiter noblement vos chevaliers ?

– Je ne le puis ; le repas est terminé et nous nous remettons en route.

Les larmes de dame Nicole recommencèrent à couler.

– Je ne sais ce que je ressens, dit-elle, mais je suis triste jusqu'au fond de mon âme, et mon esprit est tout plein de terribles visions. Une voix me dit qu'un malheur vous menace.

– Craintes chimériques ! Et d'ailleurs un chevalier n'est-il pas toujours exposé à la mort ?

– Monseigneur, ce n'est pas seulement la mor que je redoute pour vous. Mille appréhensions diverses m'assiègent et me font trembler. Encore une fois, seigneur, je vous en conjure, restez ici près de moi.

Les clairons et les cris des guerriers retentiren de nouveau.

– Non, madame, on m'appelle, on m'attend, je vais partir.

D'un geste rapide la châtelaine s'enlace aux bras de son époux et l'arrête encore ; puis détachant de ses épaules l'écharpe bleue qui lui ceint le corps elle la jette au cou d'Errart qu'elle ne retient plus que par ce lien fragile. En vain le guerrier cher che à se dégager, plus ses efforts sont grands plus l'écharpe multiplie ses anneaux et ses nœuds.

– Mon cher sire, lui dit la voix de Nicole, em portez ce gage et qu'il ne vous quitte jamais. Toutes les fois que le démon vous tentera regarde ; cette écharpe et pensez à moi.

La voix parle encore, mais l'image de Nicole s'est évanouie ; les replis de l'écharpe enlacent encore le chevalier, mais la chambre nuptiale et la petite couche de Renaud, et les murs crénelés de Carvillers, et les tours, et

le pont-levis, tout a disparu. Errart pousse un cri et dans sa lutte pour briser les nœuds qui l'enveloppent il se réveille.

Les premières clartés du jour commençaient à se répandre dans la salle où le baron croisé avait passé la nuit. Toujours en proie à l'hallucination qui le poursuit, il se redresse brusquement et ouvre les yeux. Son regard se promène sur le plafond d'abord, sur les lambris ensuite.

– Non, dit-il, je ne suis pas à Carvillers ; c'était un rêve ; je suis dans Ahmar-Gibel, et Nicole. et ce serment., et cette écharpe d'azur.

A peine avait-il murmuré ces mots que ses regards rencontrent en effet une échappe bleue nouée autour de ses épaules. Mais cette écharpe n'appartient pas à Nicole, elle vient de cette fille de l'Arabie, de Khadidgé. C'est elle sans doute qui pendant son sommeil lui a passé au cou ce gage d'amour.

– Khadidgé, s'écrie-t-il, ah ! ce nom doit m'être odieux désormais. J'ai fait un serment, je le tiendrai ; elle partira, je l'éloignerai, je la vendrai comme esclave ou la renverrai dans sa patrie, peu importe, pourvu que mes yeux ne puissent plus la voir et que mes oreilles ne puissent plus l'entendre..

Et comme il achevait ces paroles, il aperçut Khadidgé couchée sur les coussins, à ses pieds, qui dormait d'un sommeil calme et souriant.

Quelle était belle ainsi, les deux bras croisés et sa belle tête appuyée sur eux ! Ses longues tresses noires étaient défaites et ses cheveux enveloppaient son corps comme un beau voile ; ses vêtements dénoués laissaient deviner toutes les perfections de son buste, et sa bouche entr'ouverte faisait à peine entendre le léger bruit d'un souffle pur et fugitif qui soulevait régulièrement sa poitrine.

Le guerrier croisé ne put contempler ce spectacle sans admiration. Mais le souvenir du serment imaginaire qu'il venait de prêter à Nicole traversant tout à coup son esprit :

– Arrière, s'écria-t-il d'une voix retentissante, arrière, démon, arrière, serpent qui rampes à mes pieds pour mieux m'enlacer dans tes replis ; Khadidgé, va-t-en !

A ce bruit, à l'appel de son nom, Khadidgé relève lentement sa belle tête et secoue ses cheveux qui tombent comme une pluie de jais sur ses blanches

épaules. Les yeux entr'ouverts, encore chargés des langueurs du sommeil, elle se redresse sur ses deux mains et tournée vers le chevalier elle le regarde avec étonnement.

– Seigneur, dit-elle, j'ai entendu votre voix, vous m'avez appelée ?

Cette voix qui s'éveillait était comme une douce musique pour les oreilles d'Errart, mais il sut résister à leur enchantement.

– Va -t-en, reprit-il, démon, va-t-en, éloigne-toi de ces lieux si tu ne veux que ma main se souille du sang d'une femme.

Le chevalier parlait cette fois la langue de ses pères, et Khadidgé ne l'entendait pas, mais elle comprit aisément à son geste, à son accent de colère et aux éclairs qui brillaient dans ses yeux, que le chef chrétien lui ordonnait de se retirer et la menaçait de son courroux. Elle craignit de lui avoir déplu en restant pendant toute la nuit à ses pieds, et ne savait si elle avait encouru pour toujours sa disgrâce ou bien si le croisé cédait seulement à un caprice, à un mouvement de mauvaise humeur.

Elle se leva, rajusta ses vêtements en désordre, mais elle le fit avec tant de grâce et tant de lenteur que l'accès de fureur du sire de Carvillers aurait dû s'évanouir avant qu'elle ne sortit s'il n'avait eu une cause secrète et cachée pour les yeux pénétrants de la Musulmane. Plusieurs fois avant de franchir le seuil elle jeta sur Errart un de ces longs regards dont elle avait déjà essayé la puissance, puis quand elle fut à la porte, elle s'arrêta, et retournant son beau visage vers lui elle sembla attendre un geste, un coup d'œil, un signe pour retourner à lui et se précipiter à ses pieds. Le chevalier ne bougea pas et ses yeux restèrent obstinément attachés à terre.

Khadidgé franchit la porte et ses pas légers se perdirent dans la galerie. Quand le sire de Carvillers releva la tête il était seul, et il lui sembla qu'il respirait plus à l'aise.

Avait-il donc triomphé de sa passion naissante et l'image de Nicole aperçue en rêve avait-elle conjuré le péril ? – Le sire de Carvillers portait encore au cou l'écharpe bleue de Khadidgé.

III

OU LA JEUNE FILLE PREND SA REVANCHE SUR LE VIEUX PARCHEMIN.

Le jeune Albert, dernier rejeton des nobles sire de Carvillers, en était là de sa lecture, quand la cloche du château lui annonça qu'on allait se mettre à table pour le dîner.

En dépit de la cloche qui retentissait et de son estomac qui commençait à s'impatienter, Albert avait continué à déchiffrer le vieux manuscrit du révérend frère Claude Savarot, chapelain de mon seigneur Tristan, et à suivre à travers ses nombreuses péripéties la lutte de son aïeul Erhart contre l'esprit tentateur. Sa curiosité était plus grande encore que sa faim, et, sans se douter du rôle important qu'il allait bientôt jouer lui-même ; la suite de cette histoire, le vif intérêt qu'elle avait éveillé dans son esprit suffisait pour lui faire mépriser, en ce moment, les lois les plus impérieuses de la nature.

Cependant, comme la société n'était pas nombreuse en ce moment à Belvoir, et qu'à la table de famille il ne s'asseyait que M^{me} de Nointel, blonde fille Ermine et M. de Carvillers père, la place inoccupée d'Albert fut remarquée de tout le monde.

– Et Albert, où est-il ? demanda M. de Carvillers au valet qui le servait.

– Monsieur le comte, répondit le valet, on ne l'a trouvé ni chez lui ni dans le parc.

– Eh bien, moi, dit Ermine d'un petit ton mutin, je sais bien où il est. Il est là-haut, dans un grand cabinet noir, au milieu de vieux livres et de vieilles paperasses. Jean, si vous pouvez le tirer de là, vous serez plus habile que moi.

Sur l'ordre de son maître, Jean se rendit auprès d'Albert et l'avertit qu'on l'attendait à table. Il fallut bien quitter le grimoire, mais, avant de descendre

à la salle à manger, il le porta dans son appartement, résolu à passer la nuit à lire la fin de l'histoire et à employer le jour suivant à en faire une traduction.

Les événements que le chapelain Savarot venait de lui raconter dans son mauvais latin avaient laissé une profonde impression dans l'esprit du jeune homme et marqué son jeune front à leur sombre empreinte. On ne découvre pas ainsi les prouesses de ses pères sans éprouver un certain orgueil, un certain attendrissement ; cependant, au point où il en était resté du récit il ne savait pas encore s'il aurait trop lieu plus tard de se montrer si fier d'un aïeul comme messire Errart. Et si le chevalier déloyal venait à faillir, s'il venait à trahir son Dieu et sa dame pour les beaux yeux de sa captive ! Cette pensée jetait un peu d'inquiétude dans l'âme naïve du jeune Albert et imprimait à ses traits une vague expression de tristesse.

– Qu'avez-vous donc ? Albert, dit M^{me} de Noin tel, vous paraissez préoccupé.

– Est-ce que parmi ces papiers poudreux, ajouta en souriant M. de Carvillers, vous auriez découvert, mon fils, quelque sinistre prophétie quelque prédiction terrible de prochaine catastrophe ?

– Ou le récit lamentable de quelque, aventure d'amour malheureux et persécuté, fit M^{me} de Nointel.

– Vous n'y êtes pas, maman, ni vous non plus, mon cousin, dit malicieusement Ermine ; monsieur Albert (elle disait toujours Albert tout court), monsieur Albert a trouvé la très-véridique histoire d'un de ses aïeux mort en Palestine.

– Est-ce vrai, Albert ?

– Oui, oui, continua follement la jeune fille, un fameux guerrier, de ses ancêtres, qui fut occis *trahis. trahis.* comment dites-vous cela, mon cousin ?

– Trahistreusement, fit sérieusement le jeune homme.

– C'est cela, *trahistreusement* par un méchant *Sarracin*. Mon cousin a passé tout son temps depuis le déjeuner à pleurer sur le sort de son pauvre parent.

– Je vous demande bien pardon, mademoiselle, riposta Albert avec un sérieux imperturbable, je n'ai pas pleuré, mais j'ai lu.

– Mademoiselle ! fit Ermine scandalisée ; mademoiselle ! pourquoi m'appellez-vous mademoiselle, mon cousin ?

– Ne m'avez-vous pas appelé monsieur ?

– – Sans doute, et vous le méritiez bien, après ce que vous avez fait ; refuser de venir promener avec moi et me préférer vos vieux parchemins racornis !

– Ma chère cousine !..

– Laissez, monsieur, c'est affreux, je ne vous le pardonnerai jamais.

– Et vous ferez bien, Ermine, dit M. de Carvillers, que cette petite querelle amusait fort.

– Cependant, ma cousine, reprit Albert, vous avouerez que cette histoire dont vous avez lu la suscription.

– Je n'ai rien lu, monsieur, c'est vous qui m'avez lu je ne sais quel grimoire indéchiffrable.

– Pardonnez-moi, Ermine, le manuscrit est fort beau.

– Je vous dis, moi, qu'il est affreux.

– Peut-on parler de la sorte ! un manuscrit superbe en écriture onciale de la fin du XIV^e siècle, avec des majuscules de cinabre et des filets d'or ; il est vrai que les filets d'or.

– Allons donc ! c'est de l'hébreu, votre manus crit, à moins que ce ne soit du grec.

– Encore une fois, Ermine, vous vous trompez ce n'est ni du grec, ni de l'hébreu, mais du latin de la basse latinité, assez coulant, un peu mêlé d gallicismes, mais avec mon glossaire.

– Que vous êtes insupportable, mon cousin avec votre glossaire et votre latin ! Nous savon bien que vous êtes un savant, ce qui ne vous rend pas plus aimable pour cela.

– Ermine, interrompit M^{me} de Nointel, qui cru devoir intervenir, vous oubliez vous-même de join dre l'exemple au précepte. Faudrait-il donc, pou, vous plaire, que votre cousin fût un ignorant ?

– Je ne lui demande pas de me plaire, et il peu bien être aussi savant et aussi ennuyeux qu'il le voudra, car désormais je ne lui demanderai plus rien.

– Comment, pas même cette histoire de notre aïeul qui fut occis par le méchant Sarrasin ? di malicieusement M. de Carvillers pour ranimer le feu de la querelle qui menaçait, à son grand déplaisir de s'éteindre.

– Non, pas même cela.

– Elle en vaut pourtant la peine, ajouta Albert comme par manière de simple réflexion.

– Du latin ! du latin de la basse latinité encore ! que voulez-vous que j'y comprenne ?

– Mais j'espère bien la traduire. quand je l'aurai lue jusqu'au bout, car je n'en suis encore qu'au moment où le chevalier, après avoir vu Niole en songe, repousse loin de lui la belle Sarrasine.

– Nicole ! la belle Sarrasine ! en voilà bien d'une autre, à présent ! Et qu'est-ce qu'elle a donc fait cette belle Sarrasine ? Et Nicole, qu'est-ce que c'est que Nicole ?

– Fille d'Eve, dit M. de Carvillers en éclatant le rire, vous ne vouliez pas qu'Albert vous contât cette histoire, et voilà que déjà vous l'accablez de questions pour la connaître.

– Moi, mon cousin, j'en serais bien fâchée ! Nicole, c'est le nom d'une paysanne, sans doute, et quant à la belle Sarrasine, puisque le chevalier l'a repoussée loin de lui, qu'il n'en soit plus question.

– Eh bien ! moi, je suis plus curieuse que. vous, ma fille, je ne serais pas fâchée de savoir cette histoire, et j'espère bien qu'Albert va nous en faire le récit.

– Impossible, ma cousine ; je ne sais pas moi-même la fin de l'aventure, et j'ignore ce que le manuscrit va m'apprendre, mais je vous promets que dans un ou deux jours je serai en mesure de vous en lire la traduction.

– Soit, dans deux jours ; nous prendrons patience jusque-là, n'est-ce pas, Ermine ?

– Moi, ma mère, il y a longtemps que j'ai perdu toute patience avec M. Albert, et je vous promets que, le jour où. il vous fera sa lecture, je resterai dans ma chambre.

– C'est vous, ma fille, qui en serez punie. Mais je suis sûre que d'ici là vous aurez changé d'avis

– Je ne crois pas, ma mère.

– Ma belle cousine a raison, observa froidement le jeune paléographe ; il n’y a vraiment rien dans l’histoire de messire Errart qui soit digne d’intéresser mademoiselle ; il n’y est question ni de modes nouvelles, ni de bals, ni de fêtes.

Albert prenait sa revanche.

– Bien, Albert, très-bien ! fit M^{me} de Nointel.

– On n’y parle ni de valse, ni de contredanses, continua le jeune homme, les opéras à la mode n’y sont pas analysés, et l’on y chercherait vainement un mot sur l’art de natter les cheveux et d’ajuster une dentelle.

– Vraiment, mon cousin, je n’hésite pas à vous croire, riposta Ermine d’un ton piqué ; un grand philosophe comme vous ne peut s’occuper de pareilles misères, et s’il daigne parfois s’abaisser jusqu’à s’apercevoir que nous existons, c’est pour nous écraser sous le poids de son dédain et sous le fardeau de son savoir.

– Bon, bon ! fit M. de Carvillers, afin d’attiser le feu.

– Ma cousine me permettra de lui faire observer que jusqu’à présent ce poids a été bien léger pour elle ; elle ne me fournit guère l’occasion de le lui faire sentir.

– Mon cousin se rendra à lui-même cette justice qu’il ne l’a pas souvent cherchée.

– Vous me le reprochez assez vivement pour e je m’accuse ici de mes torts.

– Vous vous méprenez, mon cher cousin, je ne us fais aucun reproche, je n’en ai ni le droit, ni nvie.

– En ce cas, ma chère cousine, je ne comprends us rien à la querelle que vous me faites.

– Pour un érudit, voilà une observation qui sent en la fatuité.

– Pour une personne si insouciant, voilà une marque bien intéressée.

– Je suppose que vous avez parié de me mettre colère.

– Je perdrais, sans doute, vous avez le caracre si calme, l’humeur si égale !

– Vous êtes dans l’erreur, monsieur, j’ai l’hueur très-fantasque et le caractère très-emporé ; vous en avertis afin que vous ne vous avisiez mais de suivre le même chemin que moi.

– J’apporterai le plus grand soin, désormais, à ’en écarter.

– Vous me ferez plaisir, et pour commencer, us m’obligerez d’aller vous asseoir de l’autre té de la table, au lieu de rester près de moi.

– Je ferai mieux, mademoiselle, et puisque ma ésence vous est à charge à ce point, je demanrai à M^{me} de Nointel la permission de me retirer ut à fait.

Albert se levait déjà, M^{me} de Nointel le retint ur le bras.

– Et moi, je ne vous le permets pas, dit-elle allons, rasseyez-vous, c’est assez d’enfantillage Ne voyez-vous pas, Albert, que c’est votre père qu souffle la discorde pour se divertir ?

– Ah ! madame, dit M. de Carvillers, n’est-ci pas plutôt vous qui excitez mon fils contre sa cou sine ? Voyez, la pauvre petite a des larmes dan les yeux.

– Moi, mon cousin, je serais bien fâchée A pleurer !

– Dites plutôt, monsieur, que c’est Albert qui le cœur gros.

– Moi, ma cousine, je puis vous assurer que je n’éprouve rien de semblable.

La voix tremblante de l’un et les larmes de l’au tre donnaient un démenti à leurs paroles.

– Allons, mes enfants, reprit M^{me} de Nointel embrassez-vous, et qu’il ne soit plus question d cela.

Les deux jeunes gens se rapprochèrent lent ment, d’un air contraint et boudeur ; mais dé qu’ils eurent enlacé leurs bras, ils se serrèrent étroitement et ne pouvaient plus se séparer. Ermin pleurait à chaudes larmes sur l’épaule d’Albert, com me si les plus grands malheurs de la terre fusser tout à coup venus fondre sur sa tête. Après qu’i eurent repris leurs places, les pleurs ne cessèrent pas de couler ; M^{me} de Nointel perdit patience, et, s’ dressant à M. de Carvillers, qu’elle considérait con me la première cause de cette petite scène de famille

– Vraiment, mon cousin, dit-elle, je ne vous comprends pas ; quel plaisir pouvez-vous avoir à exciter ces deux enfants l’un côntré l’autre, et à faire couler leurs larmes ?

– C’est la rosée après l’orage, ma chère cousine ; ne voyez-vous pas que nous venons d’assister à une querelle d’amoureux ?

M^{me} de Nointel sourit, Ermine rougit et cessa de pleurer ; quant à Albert, il jeta sur sa cousine, à la dérobée, un regard capable de racheter tous ses torts aux yeux de la jeune fille.

Le diner fut plus silencieux que de coutume, mais il n'en eut pas moins de charmes pour les convives ; et quand on se fut levé de table, M^{me} de Nointel et M. de Carvillers observèrent malignement qu'Albert offrait le bras à sa cousine pour faire avec eux un tour de jardin.

– Eh bien ! lui dit son père, est-ce que tu n'es pas inquiet du sort de ta belle Sarrasine ?

– Pardonnez-moi, mon père, mais je m'en informerai plus tard.

En parlant ainsi, Albert serrait le bras d'Ermine, qui comprenait et baissait la tête.

Cependant, lorsque l'heure du repos eut séparé les habitants de Belvair, le jeune paléographe retourna à ses feuilles de parchemin, et continua, comme nous allons le faire, la lecture du récit de frère Claude Savarot, chapelain de Mgr Tristan.

CY CONTINUE L'HISTOIRE DE MESSIRE ERRART DE CARVILLERS

§ 5.

Où l'on voit un sage homme faire grand folie.

S'il venait, au premier avertissement de sa conscience, de dérober à ses regards cette belle et séduisante musulmane, le sire de Carvillers ne supporta pas un moment la pensée de l'éloigner de lui pour jamais. Pendant les cinq jours qu'il passa encore dans la forteresse d'Ahmar-Gibel, il remettait chaque jour au lendemain la séparation définitive qu'il avait jurée

en songe à M^{me} Nicole ; mais, en réalité, chaque aurore nouvelle, en éloignant de lui davantage le rêve et l'image de la châtelaine, rapprochait davantage aussi celle de l'infidèle. Pendant toute la première journée, il fut assez maître de lui pour ne la point faire appeler, pour ne la point chercher dans les voluptueux réduits du sérail, et, toutefois, l'ennui profond qui s'était emparé de son esprit, la vague inquiétude qui le torturait, lui auraient fait souhaiter de la rencontrer par hasard dans les galeries, sous les palmiers, voire dans la salle qu'il s'était choisie pour retraite, et dont il l'avait si brusquement écartée ; mais Khadidgé ne vint pas, Khadidgé demeura muette, Khadidgé n'apparut pas même aux yeux des serviteurs d'Errart. Le chevalier n'osait interroger personne, il craignait de trahir les émotions de son cœur, et de dévoiler aux regards de ses compagnons le secret qu'il s'efforçait de se dérober à lui-même.

Cependant, l'amour de Khadidgé l'enveloppait de toutes parts, il s'emparait peu à peu de son être et se glissait dans ses veines comme le feu caché sous la cendre, qui couve, s'étend et se propage sourdement pour éclater bientôt dans un terrible incendie. Déjà le chevalier, inquiet et assiégé par ses pensées importunes, cherche au hasard dans le dédale de l'alcazar s'il n'apercevra pas le voile de Khadidgé, le bord de sa tunique, le bout de son pied ; au moindre bruit, il se penche pour écouter s'il n'entendra pas sa voix, si le pas dolent de la musulmane ne frôlera pas les dalles de marbre, Sur sa poitrine, sous la croix blanche du croisé, il a caché l'écharpe bleue ; il fallait bien la dérober aux yeux de ses serviteurs ! mais cette écharpe est pareille à la tunique de Déjanire, elle brûle et déchire.

Deux jours se sont passés sans que le sire de Carvillers ait revu Khadidgé ; quel nouveau souci le dévore ? il maudit la musulmane, il l'accuse d'ingratitude, d'indifférence, parce qu'elle n'a pas recherché ses regards, parce qu'elle n'a pas reparu devant lui. Ses lèvres font tout bas le serment de l'éloigner pour jamais ; son parti est bien pris, quand il quittera Ahmar-Gibel, il y laissera la captive ; c'est pour lui annoncer sa détermination qu'il l'a fait venir. Khadidgé s'avance en tremblant ; ses regards incertains errent avec crainte du front soucieux du chevalier aux rinceaux de mosaïque dont le pavé de la salle est orné.

– Mon maître m'a fait appeler, dit-elle d'une voix mal assurée.

Errart ne peut l'entendre sans frissonner ; le trouble s'empare encore de son esprit et fait évanouir sa colère.

– Khadidgé, dit-il, pourquoi ne vous ai-je pas vue depuis deux. jours ?

– Mon maître avait banni son esclave de sa présence.

– Pourquoi n'ai-je pas entendu votre voix ?

– Ma voix ne pouvait plus chanter, les sanglots l'étouffaient.

– Pourquoi vos regards n'ont-ils pas cherché à fléchir les miens ?

– Mes yeux ne voyaient plus, ils étaient voilés par les larmes.

Le chrétien ému n'osait plus interroger. Après un moment de silence, il continua :

– Khadidgé, bientôt, dans deux jours peut-être, je vais quitter Ahmar-Gibel.

– Votre esclave fidèle est prête à vous suivre.

– Me suivre ! non, Khadidgé, vous ne pouvez m'accompagner, il faut que vous restiez ici.

La musulmane pâlit et rougit tour à tour.

– Qu'ai-je fait à mon maître pour qu'il m'abandonne ? demanda Khadidgé ; que vais-je devenir ?

– Je laisserai des soldats pour veiller sur vous et pour défendre la forteresse.

– Quand le chef invincible des chrétiens se sera éloigné, l'émir viendra.

– Mes hommes d'armes vous protégeront.

– Quand le chef des chrétiens se sera éloigné, l'émir reprendra son Alcazar, je retomberai au pouvoir de Morb-Hassan.

Ce nom avait suffi pour réveiller toute la passion contenue dans l'âme du chevalier.

– Morb-Hassan ! s'écria-t-il, ce nom me fait horreur. Eh bien ! non, tu ne resteras pas ici, tu ne seras pas exposée à retomber aux mains de ce farouche sectaire ; tu partiras demain, sous bonne escorte, pour le camp de monseigneur Baudouin ; le veux-tu ?

La musulmane se jeta aux genoux d'Errart, et, les étreignant dans ses bras :

– Maître, s'écria-t-elle, par pitié ne m'éloignez pas de vos yeux ; vous m'avez donné la vie, reprenez-la si je dois vivre désormais loin de vous ;

repoussez-moi, traitez-moi comme la plus vile des esclaves ; faites-moi châtier si j'ai eu le malheur de vous déplaire, mais laissez-moi vous accompagner, partager vos périls, panser vos blessures, préparer chaque soir le sorbet pour vos lèvres altérées, et chaque matin l'eau pure des fontaines pour le bain qui répare les forces.

Les accents de l'enchanteresse ravissaient l'âme du chevalier et faisaient évanouir tous ses beaux projets et tous ses scrupules. Sous l'empire de ce souffle funeste et de ces regards brûlants, la volonté du chrétien se sentait défaillir, sa vertu suc combatt ; il n'avait plus la force de bannir tant de beauté et tant de tendresse ; il se laissait aller au charme séducteur de cette fille de l'enfer.

– J'ai lu dans vos yeux le pardon, continua-t-elle, vous ne m'abandonnerez pas, vous m'emmènerez avec vous, à travers les déserts, dans les combats, qu'importe ! pourvu que je puisse quelquefois vous voir et vous servir.

En parlant ainsi, la musulmane avait penché son beau front sur les mains du chevalier, et elle les pressait contre ses lèvres. L'incendie allait éclater dans le cœur d'Errart, il retira doucement ses mains, et appelant un péril pour en conjurer un autre :

– Prends ton luth, dit-il, et chante.

Khadidgé prit son instrument à trois cordes et se mit à chanter ; mais la chanson qu'elle choisit cette fois, au lieu d'être lente et monotone, marquait une mesure vive et brusque, qui devenait de plus en plus rapide ; puis, quand elle arriva aux dernières stances, elle jeta son luth et continua à chanter en marquant la cadence avec son corps et avec ses bras. C'était une danse étrange, dans laquelle les pieds quittaient à peine le sol, c'était un chant bizarre dont les notes coupées et la mélodie saccadée donnaient le vertige.

Errart suivait des yeux les ondulations du corps, et malgré lui marquait le mouvement toujours croissant du rythme. La voix s'éteignit sur les lèvres de la Sarrasine, mais le corps continua de se mouvoir, comme s'il eût été entraîné par une force irrésistible ; les bras se nouaient et se dénouaient tour à tour, semblables à de flexibles serpents ; son front s'inclinait parfois sur sa poitrine et se renversait ensuite en arrière, son buste se tordait sur les

hanches, et ses pieds nus, légèrement soulevés, martelaient la cadence sur le marbre ; enfin, épuisée, haletante, la danseuse roula sur le sol, et sa belle tête, les yeux demi-clos, les cheveux épars, vint s'appuyer sur les genoux du chevalier.

Qu'allait devenir le sire de Carvillers, dans ce grand péril ? Sa résolution chancelante était déjà vaincue, déjà il n'était plus question pour lui de se séparer de Khadidgé, il lui semblait que sans elle la vie serait impossible, et les yeux attachés sur la belle créature, étendue sans mouvement à ses pieds, il sentait une main plus forte que lui le pousser vers sa captive. Il lutte encore, sa conscience se révolte à la pensée du crime, il s'indigne à l'idée seule qu'il pourrait le commettre, mais que l'infidèle étende vers lui les bras, que ses regards appellent ceux du maître, que sa voix douce et pénétrante arrive jusqu'à son oreille, que ses lèvres entr'ouvertes dessinent leur sourire enchanteur, et l'on verra ce que peuvent contre de pareilles armes la rudesse évanouie du guerrier, le souvenir effacé de Nicole et la foi chancelante du chrétien.

Dieu n'avait pas encore marqué l'heure de sa chute. Le chevalier pencha son front vers celui de Khadidgé. La Sarrasine s'était abandonnée à ce voluptueux sommeil qui est comme toute la vie de la femme en Orient. Sa poitrine se soulevait à peine sous l'effort de la respiration ; ses yeux fermés cachaient le feu de leurs regards sous une paupière diaphane, et les bras noués au-dessus de sa tête comme une couronne de roses s'appuyaient nonchalamment aux genoux du guerrier ; son corps, abandonné à lui-même, s'était répandu en gracieux contours sur la soie des coussins. Elle était belle à faire damner les anges ; mais Errart craignit de troubler un sommeil si calme et si doux. Il s'abreuva longtemps et en silence de ce spectacle dangereux.

– Pourquoi n'est-elle pas chrétienne ! s'écriait il par moments.

Puis il retombait dans l'ivresse muette de sa contemplation et buvait à longs traits le poison. Cette pensée lui revenait souvent, toutes les fois que, succombant à l'ardeur fébrile qui s'emparait de lui sous le regard brûlant de Khadidgé, il se sentait près de défaillir et en danger d'oublier tous ses serments et tous ses devoirs.

Le sire de Carvillers avait quitté l'alcazar de Morb-Hassan, et il s'était mis en marche avec ses hommes d'armes pour rejoindre l'armée de mongneur Baudouin sous les murs d'Edesse. Cette le était peuplée de chrétiens et gouvernée par un voyé de l'empereur d'Orient, mais elle était tritaire des Sarrasins et reconnaissait leur suzeneté. A la nouvelle des conquêtes rapides de udouin, l'évêque d'Edesse et douze des princiux habitants de la ville vinrent le trouver et le ier de les délivrer du joug musulman, lui proettant de le reconnaître pour leur prince et seieur souverain.

– Faites ainsi que vous dites, avait répondu udouin.

Le prince lorrain ne s'était séparé de l'armée de n frère Godefroy, duc de Bouillon, que dans spoir de se créer quelque bonne principauté dans s belles contrées de la Mésopotamie. L'occasion offrait cette fois trop brillante pour qu'il la laissât happen. D'ailleurs, il se trouvait en forces et à la te d'une petite armée rompue aux fatigues et ujours victorieuse. Après la prise de Tarse, elle était accrue d'une manière providentielle.

Un jour que Baudouin était à festoyer avec ses rincipaux chevaliers, on était venu lui apprendre ne chose étrange. Les soldats en vedette sur les emparts avaient vu quatre navires remonter le ydnus et s'avancer vers la ville. Ces navires aient montés, disait-on, par des guerriers français, amands et frisons, et aussitôt qu'ils avaient reonnu leurs frères d'armes, ils étaient accourus our les embrasser. A la vérité, ces compatriotes n'arrivaient pas de bien loin ; ils venaient des côte de la Grèce et des Cyclades, où ils s'étaient empn rés de deux beaux navires byzantins chargés riches marchandises ; en un mot, les braves ge marins aguerris, soldats intrépides, après avoir fai le métier peu lucratif de pêcheurs en leur pays étaient venus écumer la mer en Orient, au grand dommage des marchands de Byzance, de Tyr et Sidon.

– La peste soit des coquins ! s'écria Baudouin ils nous feront passer pour des brigands dans c contrées et feront maudire partout notre nom Qu'on les amène.

On amena les pirates devant Baudouin ; parto sur leur passage, les Français, joyeux de voir de compatriotes, se pressaient et leur faisaient fêt Quand ils furent devant le prince, celui-ci pouss un cri de surprise ; dans les chefs de ces pirates, avait reconnu Ghérard et Wimer de Boulogne, deu de

ses anciens compagnons d'armes lorsqu'il guerroyait en Flandre avec son frère Godefroy pour reconquérir les terres de sa famille, dont l'évêque de Verdun et le comte de Namur voulaient s'emparer. Le héros chrétien embrassa ses anciens soldats les fit asseoir à sa table avec ses chevaliers ; puis recommanda que les cinq cents marins qui le accompagnaient fussent traités comme de bons et loyaux amis, comme des compatriotes. Mais, après le festin, il les fit tous venir dans la cour de la forteresse, où il s'était établi, et leur parlant d'un ton ferme et d'un ton résolu, il leur tint ce langage :

– Il faut que je vous dise, mes amis, qu'il ne faut pas mentir, vous tous qui êtes chrétiens, comme moi, vous menez très-mauvaise et très-pernicieuse. Nous croisés, nous sommes les soldats de Monsieur Jésus-Christ ; mais vous, nos compatriotes, vous pouvez bien dire que vous êtes les soldats du diable. Croyez-moi, mes frères, abandonnez votre tierce de pirates, et nous suivez. Allez avec mon frère Godefroy à la conquête du saint Tombeau, ou en restez avec moi et attachez-vous à ma fortune. Vous m'aidez de cœur et de bras, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries.

– La croix ! La croix ! crièrent tous les pirates. Dieu le veut ! Dieu le veut !

– Tenez, dit Baudouin en distribuant lui-même ; croix de drap vert qu'il s'était fait apporter sur grands plateaux ; tenez, elle expiera tous vos crimes et vous donnera le salut en l'autre monde. De nouvelles acclamations accueillirent les paroles de Baudouin, et un instant après tous ces mécréants étaient transformés en soldats du Christ. Avec ce renfort inattendu que le prince lorrain avançait vers Edesse. Déjà, les transfuges arrivaient dans son camp et le tenaient au courant de qui se passait dans la ville. Le peuple était en grand émoi et n'attendait qu'un signal pour se soulever contre le gouvernement et contre la domination musulmane. Tout portait à croire que l'explosion aurait lieu aussitôt qu'on verrait les enseignes briller à l'horizon.

Baudouin avait hâte de profiter de ces bonnes dispositions, et il faisait tout pour prévenir le mouvement des Turcs de ce côté. Il apprit bien avec joie que le sire de Carvillers, avec son oncle victorieux, n'était plus qu'à deux journées de marche de sa bataille. Il comptait beaucoup sur la valeur du hardi batteur d'estrade pour repousser les Sarrasins, à supposer que les tronçons brisés de leurs armées parvinssent à se réunir sous les murs de la ville pour lui en disputer la possession.

De son côté, le sire de Carvillers, à mesure qu s'éloignait de la forteresse d'Ahmar-Gibel, voya les bandes arabes se multiplier devant lui et le pou suivre avec plus d'acharnement, comme s'il e emporté dans le pli de ses tentes la dernière esp rance de l'Islam, et que sa jonction avec l'armée d Baudouin eût dû marquer le dernier jour de l'empir musulman en Mésopotamie. Morb-Hassan ava réuni toutes les bandes disséminées dans le désert et lui-même combattait à leur tête avec une fureu extraordinaire, sans tenter un coup de main facil pour reprendre sa forteresse d'Ahmar-Gibel. Nou verrons bientôt pourquoi tous les efforts de l'émi se concentraient ainsi sur la petite armée du sir de Carvillers.

Messire Errart emmenait Khadidgé avec lui Pendant sa marche vers Edesse, elle reposait pré de lui, dans sa tente ; un simple rideau les séparait la belle musulmane, toujours soumise, toujours attentive, devinait ses pensées, prévenait ses désirs. Un regard, un geste suffisaient pour qu'elle chantât ne de ses lentes mélodies, ou pour qu'elle prépare de sa main le sorbet rafraîchissant, la collation du soir. Le plus souvent, étendue à ses pieds sur les carreaux, elle tenait son regard fixé sur lui pour saisir au passage ses moindres volontés. Mais, orsque les yeux du chevalier rencontraient les siens, l tressaillait et sentait comme un malaise auquel l essayait quelquefois d'échapper par la fuite. Mais, bientôt ramené auprès d'elle par cette force invisible qui le harcelait sans cesse, il revenait confus et troublé, cherchant à se cacher à lui-même sa rop éclatante défaite. Enfin, l'idée de la conversion de sa captive lui revenait sans cesse à l'esprit, et un jour il résolut d'attaquer résolûment ce grave sujet.

– Khadidgé, lui dit-il, tu vois que ton prophète défend mal ceux qui croient en lui et qui le servent ; le toutes parts, les disciples de Mahomet fuient levant les soldats de Jésus-Christ. Dieu est pour nous, et les infidèles n'auront bientôt plus qu'une place pour leurs ossements sur cette terre promise a nos armes. Le mauvais chevalier qui te retenait captive a-t-il pu lui-même te défendre, a-t-il pu faire que son plus riche trésor ne tombât en mon pouvoir ? Khadidgé, tu le vois, le vrai Dieu se manifeste partout, Jésus-Christ triomphe, reconnais sa puissance et adore-le avec nous.

– Seigneur, répondit Khadidgé en baissant le front, je suis prête à vous obéir en tout, mais je ne puis trahir la foi de mes pères.

– Ta foi n’en est pas une, et ton Dieu n’est que le démon.
– Le vrai croyant en dit autant du vôtre.
– Il ment, s’écria le chevalier en portant la main sur la garde de son épée.
– Qui me le prouvera ? demanda la musulmane en relevant fèrement la tête.

– Moi, fit Errart, sans trop mesurer la tâche qu’il s’imposait. Considère seulement, continua-t-il, quel est le sort de la femme dans l’une et dans l’autre religion : chez vous, dans cette vie, l’esclavage, le mépris, la captivité, l’avilissement ; dans l’autre, toujours l’esclavage, toujours le mépris, toujours l’avilissement et la captivité ; dans le ciel et dans le monde, la femme soumise et résignée n’est qu’un vil jouet aux mains des hommes ; chez nous, au contraire, la femme est notre compagne, notre égale, elle est libre, et l’Eglise consulte sa volonté avant de serrer les nœuds indissolubles du mariage ; le mariage lui-même élève au lieu d’abaisser ; il a, pour le consacrer, une mutuelle affection et les bénédictions de Dieu. Notre paradis, vois comme il est beau ! Plus de peines, plus de désirs inassouvis, plus de contrainte, l’âme dégagée du corps est toute rayonnante des clartés célestes ; elle a laissé tous les grossiers appétits sur la terre ; elle s’abreuve à une éternelle source de délices et de beauté ; elle voit Dieu face à face, et il ne peut y avoir de bonheur plus grand, car nous ne pouvons pas même le comprendre. Dis-moi, Khadidgé, ne voudrais-tu pas prendre ta part de ce bonheur suprême Ne voudrais-tu pas vivre éternellement avec moi dans ces douces béatitudes ?

Le front du chevalier rayonnait en parlant ainsi, et ses yeux brillaient d’un feu singulier. Mais la fille l’Orient ne saisissait pas le sens mystique de ses paroles, elle n’en comprenait que le sens matériel.

– Oui, répondit-elle en tremblant, vivre toujours près de vous et partager vos jours heureux, c’est le plus grand bonheur auquel je puisse aspirer ; mais pourquoi attendre la mort pour cela ?

Cette naïve question fit courir le frisson dans tous les membres du chevalier. Il eut peur et abandonna les deux mains de la musulmane, qu’il tenait étroitement serrées dans les siennes. Puis il se laissa tomber dans un morne et douloureux abattement, dont le tira bientôt une chanson nouvelle de la fille du désert ; chanson d’amour, tendre et mélodieuse, que le guerrier

écoutait avec ivresse. Tout à coup, il se lève, et posant la main sur les lèvres de l'infidèle :

– Oh ! tais-toi, tais-toi ! s'écrie-t-il. Ne vois-tu pas que je t'aime, et ma foi me défend de t'aimer ! Je t'en conjure, si ce n'est par amour, du moins par pitié, adore Jésus-Christ et rends mon crime rémissible par la miséricorde de Dieu.

Errart était tombé comme brisé, par l'effort qu'il venait de faire, aux pieds de Khadidgé, mais ses yeux pleins d'inquiétude cherchaient dans son regard la réponse de l'infidèle. Celle-ci releva languissamment la tête et répondit avec une solennelle lenteur :

– *La illah ila Allahwa Mohammed rassoul ullah¹ !*

§ 5

Paovre victoire et grand méchief.

Quelle amère défaite pour le sire de Carvillers ! Une infidèle, par sa constance dans l'erreur, lui avait prouvé l'impuissance d'une parole profane à semer les vérités éternelles. En parlant de Dieu, Errart y pensait si peu, que l'aveu de sa passion était venu remplacer sur ses lèvres la démonstration de sa foi. Désormais, l'illusion dont il berçait ses espérances s'évanouissait ; il n'avait plus de prétextes pieux à donner à sa flamme, et le tendre intérêt que lui inspirait Khadidgé ne pouvait plus se colorer d'un faux zèle ni d'une folle ambition. La musulmane n'était plus pour lui l'objet d'une affection méritoire : c'était l'instrument du démon et son complice, peut-être.

Après avoir ouvert les yeux, sondé du regard la profondeur du précipice, et même détesté ses cou

pables pensées, que lui restait-il à faire, à lui preux soldat du Christ, éclairé enfin sur la vanité de son rêve et sur la faiblesse de son cœur ? Le sire de Carvillers allait-il reprendre son premier projet, éloigner de lui la tentatrice, la céder à quelque chef débauché de l'armée chrétienne ! l'abandonner, pour qu'elle retombât aux mains de Morb-Hassan ! Cette pensée le faisait frémir et excitait en lui d'étranges et douloureuses colères.

Si Khadidgé ne pouvait lui appartenir, pourquoi un autre serait-il plus heureux ?

Ce sentiment égoïste et jaloux pénétrait peu à peu dans son âme et la plongeait dans de nouvelles perplexités. Enfin, le chevalier, sans oser s'arrêter à aucune résolution décisive, prit cependant assez d'empire sur sa passion pour se séparer de sa séduisante esclave pendant tout le reste de la marche, et il hâta sa jonction avec l'ost du comte Baudouin, sous les murs d'Edesse.

Khadidgé, par son ordre, était traitée avec les plus grands soins et les plus grands égards. Elle s'avancait, assise dans un palanquin parfaitement clos et impénétrable aux regards. Ce palanquin était formé par de grands cerceaux couverts de toile blanche, et porté à dos de mulet. Placée au centre de la bataille, les plus vaillants hommes d'armes environnaient et protégeaient ce mystérieux trésor de leur suzerain. Cette précaution n'était pas inutile ; car, sans cesse harcelé par les Arabes, on voyait chaque jour se renouveler les combats de la veille, et il semblait que, dans ces fréquentes attaques, tous les efforts des Arabes se concentrassent vers le centre du bataillon. Trop faibles ou trop peu hardis pour l'ébranler, les Sarrasins avaient vu toutes leurs tentatives repoussées, et ils essayaient en vain d'entraîner, par une fuite quelquefois si mulée, les croisés à leur poursuite. Sur les recommandations d'Errart, on se bornait à se défendre et à couvrir la marche.

Cependant, aux approches de la ville d'Edesse toute la prudence et toute la bravoure du sire de Carvillers et de ses soldats pensèrent se trouver un moment en défaut. C'était le matin. Le soleil ne brillait pas encore à l'orient. Pour prendre l'avance sur les heures brûlantes de la journée, on venait de lever le camp et de replier les tentes. La bataille commençait à se mettre en marche, mais dans ce désordre inséparable des premiers mouvements d'une armée qui s'éveille. Elle s'engageait alors dans un étroit sillon creusé par le vent dans le sable la part des Sarrasins. Repoussés la veille, ils avaient du désert. Rien ne faisait supposer une attaque et laissait un grand nombre des leurs sur le champ de bataille ; le reste s'était dissipé comme un léger brouillard. La plaine était tranquille ; pas un bruit nous à l'horizon, pas une trace de cavalier sur sable, pas un cri, pas un hennissement. Suivant

l'habitude, Khadidgé était au centre, sur son mulet, et les hommes d'armes faisaient bonne garde autour d'elle.

Mais, à l'issue du sillon, un tourbillon de poussière s'éleva tout à coup sur les deux flancs de l'ost, et une nuée de cavaliers s'abattit, la lance au poing, sur les guerriers qui gardaient l'infidèle. En un clin d'œil, ceux-ci furent cernés, foulés et séparés de leurs compagnons. Déjà la blanche toile du palanquin ondulait dans la plaine, sous l'effort de l'escadron ennemi. Déjà les plus hardis avaient pénétré jusqu'à la mule qui portait la musulmane. Encore quelques coups de lance et c'en est fait, la captive tombe aux mains des Arabes. Mais le sire de Carvillers, qui commandait l'arrière-garde, poste de péril dans une retraite, est bientôt informé du danger. Suivi de quinze de ses plus vaillants chevaliers, il s'élance et fonce à leur tête sur les ennemis, pénètre à travers leurs rangs pressés, culbute tout ce qui s'oppose à son passage, et se trouve devant la mule de Khadidgé, en face de Morb-Hassan. Il reconnaît l'émir, et comprend à quelle cause il doit attribuer l'acharnement des Sarrasins à le poursuivre. La jalousie lui mord le cœur et le remplit de colère. Malheur aux ennemis que son bras va toucher ! Ce n'est plus pour le tombeau du Christ que le sol deux fois béni de la Terre-Sainte va se rougir du sang chrétien ; ce n'est plus pour Mahomet que le musulman se dévoue à la mort, c'est pour une femme ; c'est une femme qui est maintenant l'arbitre des combats entrepris pour la gloire du croissant et pour la défense de la croix !

Errart n'a pas plus tôt aperçu Morb-Hassan qu'il se précipite sur lui. Vingt lances menacent sa poitrine ; il les écarte de sa redoutable épée et fait mordre la poussière aux guerriers qui entourent l'émir. Pendant ce temps-là, l'ordre s'est rétabli dans l'ost ; les croisés ont repris l'avantage, et ils continuent leur marche, emmenant avec eux le trésor de leur suzerain. Errart ne cesse pas de frapper ; l'ennemi ne cesse pas de se multiplier autour de lui, et Morb-Hassan échappe encore une fois à une mort certaine, derrière le rempart épais de ses cavaliers. En vain, le sire de Carvillers, déjà blessé, s'acharne à la poursuite de son ennemi : celui-ci est déjà loin ; mais les Sarrasins, revenus de leur terreur, s'aperçoivent bientôt que le chef chrétien est seul, et que son armée, en s'éloignant, le livre à leur merci. Ils l'environnent et le serrent de toutes parts, l'accablent de traits et de coups

de lance. Le cheval du croisé roule dans la poussière, et déjà l'Arabe cherche, de la pointe de son fer, le défaut de l'armure. D'un bond, Errart est parvenu à se dégager. Un genou en terre, son écu sur sa tête, comme une tortue sous sa carapace, et son épée à la main, il lutte encore, et, ne pouvant atteindre les cavaliers, il perce le flanc de leurs montures et se fait un boulevard de leurs cadavres.

Cependant, cette lutte suprême ne peut longtemps durer. A bout de ses forces, épuisé par la perte de son sang, le chevalier chancelle sur ses genoux ; le premier choc le renverse, et ses yeux se voilent à la lumière. Quand il se réveille de son long vanouissement, il se trouve couché dans sa tente, au milieu du camp de Baudouin. Une femme étanche le sang de ses blessures et serre des appareils sur ses membres meurtris. Cette femme est Khalidgé. Mais elle a perdu le vif incarnat de ses joues, le tendre éclat de son regard. Son pâle visage exprime l'inquiétude et la souffrance, ses yeux sont encore humides de larmes, et ses lèvres, qu'elle a oublié de teindre, dessinent un sourire doux et mélancolique.

Le premier regard du chevalier est pour elle, la première main qu'il serre est la sienne. Un éclair de joie a brillé dans les yeux d'Errart en reconnaissant sa captive, et cet éclair a rallumé le feu éteint sous les pleurs dans les yeux de la musulmane.

– C'est toi ! dit-il. Ah ! que le ciel soit béni ! J'ai cru que je ne te verrais plus.

– Maître ! s'écrie Khadidgé, en couvrant de ses baisers les mains blessées du chevalier, votre bras m'a rendue une seconde fois à la vie et à la liberté, et votre Dieu a triomphé du mien. Pendant le combat, je l'implorais pour le succès de vos armes ; il a entendu ma voix.

– Qu'entends-je ! Est-il possible ! Ah ! combien je bénis ce combat et combien me sont chères ces blessures, puisqu'elles sont le prix d'un si grand bonheur ! Oh ! redis-moi ces paroles qui me comblent de joie ! redis-moi cette prière qui t'a faite chrétienne de cœur avant même que les eaux du baptême n'aient purifié ton âme des souillures originelles !

Ainsi le baron chrétien ramassait une à une ses illusions évanouies, et ravivait sa flamme au feu de ses pieuses espérances. La captive s'assit près de lui, et lui raconta ceux des épisodes du combat qu'il ignorait encore.

– Dans le tumulte de l’attaque, disait-elle, les toiles qui me cachaient aux yeux s’étaient entr’ouvertes, et je pouvais mesurer toute l’étendue du péril dont j’étais menacée. Déjà les regards farouches de Morb-Hassan s’appesantissaient sur moi, ainsi qu’un glaive sur la tête d’un condamné ; j’entendais sa voix, je sentais son haleine ; lorsqu’un guerrier plus grand et plus beau que le cèdre des montagnes, plus brillant que le soleil, se présente, le glaive de la vengeance à la main ; et soudain je vois fuir Morb-Hassan comme une gazelle épouvantée. Mais, dans sa fuite, il entraîne le guerrier loin de ses soldats. Entouré d’un cercle de fer, écrasé ; sous une grêle de flèches, le fils des chrétiens va mourir. Un cri s’échappe de ma poitrine : « Et émir ! el émir ! » et mon bras, étendu vers la plaine, montre aux guerriers qui m’entourent le danger où leur chef est tombé. Alors, ils s’élancent, ils volent ; Morb-Hassan et les siens reculent et lâchent leur proie ; mais trois de vos chevaliers, seigneur, ont payé de leur vie le rachat de la vôtre.

– Puisse monseigneur Jésus-Christ les avoir en miséricorde, et leur tenir compte des coups d’épée qu’ils ont donnés à son service ! Je ferai dire une messe pour eux et protégerai leurs veuves et leurs orphelins, s’ils en ont laissé sur la terre.

En parlant ainsi, le chevalier chrétien se signa, et essuya de sa main sanglante les pleurs qui ruisselaient sur son mâle visage ; puis il ramena son regard sur Khadidgé et sembla solliciter la fin de son récit.

– Durant le combat, continua-t-elle, et lorsque son issue était encore douteuse, le souvenir de vos paroles et de votre Dieu me revint à l’esprit. Vous m’aviez dit souvent que, si je me faisais chrétienne, ce serait pour votre prophète une grande joie, et que Dieu reconnaîtrait une si grande victoire en vous couvrant de sa protection. « Dieu des chrétiens ! m’écriai-je alors, s’il est vrai que je puisse racheter la vie de mon bienfaiteur en me rangeant à votre loi, faites éclater votre puissance en ce jour ; arrachez mon cher maître au cimetière des enfants de Mahomet, et je quitterai la loi de mon prophète pour celle du vôtre ! » J’achevais ma prière lorsque je vis revenir vos chevaliers, qui avaient mis pied à terre pour vous rapporter dans leurs bras. Je crus un moment que votre Dieu avait repoussé ma prière, ou qu’impuissant à vous protéger contre le mien, il vous avait abandonné à sa

merci. Il n'en était rien : vous respiriez encore et vos écuyers s'empressaient de panser vos blessures. Je réclamai comme un droit de la reconnaissance le devoir de vous servir, et mis à ma place, sur le dos de l'animal qui me portait, vous êtes venu jusqu'ici sans ouvrir vos yeux. A peine avions-nous fait quelques pas dans la plaine, que les tentes de l'armée que vous alliez rejoindre se dessinèrent à l'horizon. Vous savez le reste, seigneur. D'ici, vous pouvez voir les murs d'Edesse, et voici, à droite, l'étendard de votre sultan qui flotte au pied de sa tente.

En prononçant ces mots, Khadidgé avait soulevé la toile qui servait de porte, et le regard d'Erra pouvait s'étendre de la tente de Baudouin aux murailles de la ville. Heureux à cette vue, et satisfait de voir enfin sa bataille et sa captive en sûreté dans un camp ami, le sire de Carvillers ramena ses yeux et sa pensée sur la belle musulmane. Il lui sembla qu'il venait de faire un beau rêve ; il n'osa croire à la sincérité du récit qu'il venait d'entendre et il craignait encore quelque embûche du démon.

– Est-il bien vrai, Khadidgé, dit-il, que vous soyez résolue à vous faire chrétienne ?

– Seigneur, j'ai dit la vérité. Je crois au Dieu qui a conservé vos jours, et je ne crois plus qu'à lui.

Trop faible pour témoigner autrement sa joie, le chevalier jeta sur la musulmane un long regard où se peignaient tout son amour et toute sa reconnaissance. Désormais, ne pouvait-il pas la voir sans danger et l'admirer sans péché ? N'était-elle pas la sœur de Nicole, puisque, comme elle, elle serait bientôt chrétienne ?

– Mon maître m'a dit que mon âme serait semblable à la sienne, si j'adorais le même Dieu que ni, reprit la musulmane, après un instant de silence.

– J'ai dit vrai, fit Errart avec enthousiasme.

– Et que rien ne pourrait plus nous séparer dans cette vie ni au delà.

– Rien, Khadidgé, rien.

– Alors, je resterai près de vous, et lorsque vous retournerez dans votre patrie, vous emmènerez votre esclave ?

Ces paroles venaient éveiller un douloureux souvenir dans la mémoire du chevalier, celui de ses serments et de son ancien amour, celui de son devoir et

de ses engagements sacrés. Errart essaya de épondre ; il balbutia. L'obstacle qu'il avait tant ouhaité de voir disparaître, une fois abaissé devant ni, l'époux de Nicole s'aperçut que le danger était evenu plus grand que jamais.

La fille de l'Orient ne pouvait comprendre le ombat qui se livrait en ce moment dans l'âme du hevalier.

– La bouche de mon maître reste silencieuse, it-elle ; quelle pensée cache-t-il au fond de son cœur ?

Errart vit bien qu'il fallait parler. Il prit courage, t, appelant Nicole à son aide :

– Khadidgé, dit-il, tu ne connais pas encore les xigences de notre foi. A côté de ses bienfaits, elle ses rigueurs, qui en sont la conséquence. La foi hrétienne, en élevant la femme à la hauteur de homme, lui a donné des droits pareils aux siens ; en refusant de la considérer comme une esclave ou comme un jouet, elle a interdit à l'homme le droit de l'avilir et de lui donner une rivale dans la famille. Chez nous, l'homme n'a qu'une épouse, et il lui est défendu d'en changer. Dans ma patrie, j'ai une épouse qui m'attend et qui prie pour moi.

– Comment monseigneur veut-il que je vive, et pourquoi me ferais-je chrétienne, s'il doit me laisser sur ce rivage, lorsque ma pensée le suivra dans sa patrie ?

Et deux larmes ruisselaient sur les joues de la captive, et sa voix, tendrement émue, pénétrait le cœur du chevalier.

– Non, dit-il avec feu, non ; je ne t'abandonnerai pas sur cette terre et si je dois revoir mon pays tu viendras avec moi ; tu seras ma soeur ; tu seras la sœur de Nicole ; elle-même t'enseignera le chemin qui mène au ciel, et un jour nous nous y retrouverons.

Le mysticisme dont Errart colorait alors sa coupable passion n'arrivait pas à l'intelligence de la musulmane. Dans ces paroles du héros chrétien Khadidgé ne comprit qu'une chose, la promess qu'elle ne serait plus séparée de son maître et que son amour pourrait s'épancher sans obstacle. Les mœurs de l'Orient ne permettent pas à la jalousie de naître et de se développer dans le cœur des femmes ; la musulmane ne voyait dans l'épouse du chevalier qu'une compagne qu'elle aimerait, puisqu'Errart

l'aimait. Heureuse du présent et rassuée sur l'avenir, elle ne songea plus à interroger croisé, que la perte de beaucoup de sang avait affaibli. L'écuyer du sire de Carvillers avait pris soin de renouveler l'appareil de ses blessures. Fagué par l'entretien et par les émotions nouvelles, tant, peut-être, que par la douleur, le chevalier endormit, et Khadidgé veilla près de lui la nuit entière, avec le dévouement et l'ardeur fiévreuse d'une mère et d'une amante.

§7.

Corne quoy le mauvais Sarracin accomplit son œuvre de mauvaiseté et de trahison.

De grands changements s'étaient opérés dans la ville d'Edesse. Sur la réponse qu'avait faite à leurs envoyés monseigneur Baudouin, les habitants s'étaient révoltés et l'avaient élu leur comte suzerain, après avoir mis à mort les soldats sarrasins et le gouverneur de l'empereur grec de Byzance. Baudouin n'aurait donc pas à faire le siège de la ville, et les nombreuses machines de guerre qu'il avait amenées gisaient inutiles et sans défense entre le camp et les murailles de la cité. La joie était dans tout français ; les habitants de la ville venaient sans cesse visiter leurs libérateurs et partager avec eux leurs provisions ; c'étaient à chaque instant des jeux et des festins auxquels se mêlaient de pauvres Sarrasins qui vendaient des vivres et des fruits d'Orient. Tous pouvaient circuler librement et faire tranquillement leur petit trafic, abrités par une bonne discipline et protégés efficacement par le nouveau seigneur de la ville, homme plein de finesse et de bonne politique, sachant bien que, pour maintenir son pouvoir en pays ennemi, il faut à la fois se faire craindre des habitants et faire respecter ceux-ci par le soldat.

Au milieu de la joie générale, un seul quartier du camp paraissait plongé dans le deuil et la tristesse. Une funeste nouvelle s'était répandue le matin ; le sire de Carvillers était mourant. L'une de ses blessures avait pris un aspect menaçant, le membre atteint par le fer des infidèles s'était enflé, et l'on craignait à chaque instant de voir le pauvre chevalier passer de vie à trépas. Dans un premier mouvement de défiance, les serviteurs éplorés du

baron avaient soupçonné Khadidgé de n'être pas étrangère à ce mal si singulier, et ils avaient profité d'un éva nouissement de leur maître pour l'éloigner malgré ses cris, malgré l'assurance qu'elle donnait que le mal céderait à ses remèdes si l'on voulait permettre qu'elle les mit en œuvre.

Baudouin apprit non sans grande douleur l'éta piteux du sire de Carvillers ; il envoya près de lu son *mire*, homme savant dans l'art de guérir les plaies et dans celui de conjurer la maladie par les plantes. Le mire déclara que toute sa science se rait cette fois sans effet ; la blessure avait été faite vec une arme empoisonnée. Dès que cette nouvelle e fut accréditée dans le camp, les jeux et les festins essèrent ; la tristesse succéda aussitôt à la joie, la erreur au plaisir. Aux alentours de la tente du aron, on voyait les hommes d'armes pleurer et les poitrines de fer qui avaient tant de fois bravé le cimeterre musulman bondissaient de douleur sous effort des sanglots. C'était un sombre et lamentable spectacle. Le bruit des pleurs et des plaintes rriva jusqu'au baron et le tira de l'assoupissement dans lequel il était plongé. Sa première pensée fut pour Khadidgé. Il ordonna qu'on la fit venir.

– Maître, lui dit la captive tout en pleurs, on n'a arrachée de votre chevet, on m'a interdit l'accès de votre tente, et cependant je connais votre nal et je sais le moyen de le guérir. Quand j'étais enfant et que ma tribu combattait contre les Sarrasins d'entre les deux fleuves, souvent les déloyaux ennemis employaient le poison pour rendre les blessures de leurs armes mortelles ; nous étions instruites à trouver les herbes qui faisaient sortir le venin des plaies et à les préparer pour les jours de combat. Maître, je vous en conjure, laissez-moi faire l'essai de mon savoir, et si je ne réussis pas à vous rendre à la vie et aux vœux de vos vassaux, je consens à mourir avec vous et à être immolée sur votre tombeau.

Les serviteurs présents balançaient la tête en signe d'incrédulité. Comment une infidèle saurait-elle guérir un mal que les mires chrétiens avaient déclaré incurable ? Quelques-uns des plus sages cependant disaient qu'il fallait la laisser faire et que, puisque leur seigneur allait mourir, peu importait qu'on tentât sur lui une dernière et impuissante épreuve. Mais Errart avait confiance. Son regard terne et mourant tourné vers la

musulmane le disait assez, et celle-ci leva les yeux au ciel comme pour remercier Dieu de cette grâce.

Aussitôt, sans perdre de temps, elle se fit conduire dans les jardins qui entourent la ville d'Edesse. Là, sur le bord du torrent desséché par le soleil, elle cueillit une plante qu'elle cacha sous son voile et qu'elle rapporta. De loin, en la voyant passer, les guerriers du camp se la montraient en parlant tout bas, puis ils s'écartaient devant elle sans oser lui adresser un mot injurieux ou un regard téméraire. On savait qu'elle appartenait au sire de Carvil lers ; le respect se répandait du maître sur la tête de la captive.

Cependant plusieurs hommes de sa nation avaient suivi Khadidgé quand elle s'était éloignée du camp ; elle retrouva leurs sombres visages rôdant dans le quartier du baron quand elle revint. Elle eut peur un instant ; il lui semblait que ces fronts sinistres ne lui étaient pas inconnus, mais en voyant autour de la tente du chef tant de soldats dévoués qui veillaient, tant de cœurs prêts à s'immoler pour lui, elle se rassura et ne pensa plus qu'à remplir la tâche qu'elle s'était imposée. Elle prépara ses herbes dans sa tente, puis elle s'approcha de la couche sur laquelle Errart gisait étendu. A sa vue, le chevalier sentit la vie lui revenir et son cœur battre plus vite ; il essaya de parler, mais sa voix expira sur ses lèvres, contenue par la blanche main de la musulmane. A ce contact il crut que sa poitrine allait se briser tant il était ému. La fille du désert souleva le bras du chevalier et découvrit sa blessure. Le fer déloyal avait frappé au défaut de la terrasse et du gorgerin ; il avait tracé un sillon noir, autour duquel les chairs étaient devenues jaunes et livides . Un coup d'œil suffit à Khadidgé pour lui montrer la vérité ; la blessure était l'œuvre de Morbhassan dont le sabre avait été autrefois trempé dans l'aconit. La captive se hâta d'exprimer au-dessus de la plaie le suc des plantes qu'elle avait préparées. Puis, déchirant un morceau de son voile, elle étendit l'herbe broyée sur le linge blanc et l'appliqua sur la blessure.

Elle releva la tête ; son front était radieux. L'effet du remède fut rapide, car un moment après elle releva l'appareil et un sang noir commença à couler, entraînant avec lui le poison. Le suc bienfaisant de la plante mystérieuse allait le chercher jusque dans les veines et le ramenait presque sans douleur sur les lèvres de la blessure béante.

Errart se sentit si soudainement soulagé qu'il put attacher sur Khadidgé un long regard de reconnaissance. La musulmane n'avait jamais été si belle qu'en ce moment. Ses vêtements en désordre, ses cheveux négligemment épars, son visage em pourpré par la joie, le sourire aux lèvres, l'éclai aux yeux, l'auréole au front, elle apparut aux regards éblouis du chevalier comme une de ces fées bienfaisantes qui peuplaient autrefois les imaginations et les forêts de son pays.

— Khadidgé, murmura-t-il tout bas, tu es l'ange que le Seigneur m'envoie.

L'ange, la fée, l'enchanteresse, la musulmanu convertie, tout cela se mêlait dans l'esprit affaibli du croisé.

— Seigneur, répondit-elle, mon sort n'était-il pa attaché au vôtre ? Qui me protégerait, qui m'arra cherait à la colère de vos soldats si vous n'étie plus là pour me défendre ? En sauvant vos jours je sauve les miens.

— Non, Khadidgé, n'essaye pas de diminuer te mérites et de rabaisser ton dévouement. Commen pourrai-je payer jamais tes services et tes bienfaits Je te devrai la vie.

— Ne vous dois-je pas la mienne ? Permettez moi d'être toujours votre esclave, et je serai iro heureuse.

La musulmane enveloppait Errart de ses br lants regards en parlant, et le chevalier, à mesur qu'il revenait à la vie, sentait le feu de la passion se ranimer en lui. Si le poison de BMorb-Hassai sortait à flots de ses veines, un autre poison plu subtil et plus mortel encore s'y glissait. Les her bes et les incantations ne pourraient rien contre celui-là.

La journée se passa pleine d'espérances et de oubles. Deux fois la fille du désert renouvela l'apareil, deux fois ses bras s'arrondirent autour du corps du chevalier pour serrer les bandages de la laie. Le soir n'était pas encore venu, que déjà la lessure, qui n'était pas profonde, avait bavé ut le venin et commençait à se fermer. Le regard u croisé avait repris toute sa limpidité, sa voix oute sa force, et son visage toute sa mâle énergie. les soldats étaient dans l'admiration ; ils regardaient maintenant Khadidgé comme une sainte, et uand ils surent qu'elle s'était engagée à se faire hrétienne, ils ne doutèrent plus qu'un miracle n'eût té accompli par ses mains. Les serviteurs d'Errart, assant de la défiance à la confiance la plus absoue, obéissaient à

ses ordres comme à ceux de leur naître. Quand le soleil eut disparu derrière les palmiers de la plaine, elle leur fit signe de la laisser seule avec le malade. Elle voulait veiller encore une fois près de lui. Le chevalier dormait, sa respiration plus calme et plus régulière annonçait une prochaine convalescence et promettait à Khadidgé la récompense de son dévouement, le bonheur de se le vouer toujours.

Mais la fille de l'Orient, qui n'avait rien compris aux réserves mystiques du chrétien, repassait dans sa mémoire les paroles du chevalier et leur prêtait un sens qu'elles n'avaient pas dans sa bouche. Assise sur des coussins auprès du chevet, la tête appuyée dans la main, elle contemplait à la pâle lueur d'une lampe le beau visage du guerrier. Par moments, comme si elle eût été attirée vers lui par un aimant invisible, elle se penchait sur son front et elle l'effleurait de ses longs cheveux et de son haleine. C'était chez elle une soif inextinguible de le voir sans cesse, et lorsqu'ainsi inclinée elle sentait ses lèvres s'entr'ouvrir, il lui fallait de grands efforts et toute la crainte qu'elle avait de troubler un sommeil réparateur pour l'empêcher de poser sa bouche sur la main du soldat chrétien. Un sentiment respectueux qu'elle n'avait jamais éprouvé dominait et maîtrisait les ardeurs de son sang, une voix secrète lui disait que sa vie tout entière était attachée à celle d'Errart, que loin de lui elle n'aurait plus qu'à pleurer et mourir. Une existence nouvelle avait lui pour elle, des troubles et des émotions inconnus lui avaient révélé des douleurs qu'elle ne soupçonnait pas, des délices dont elle n'avait jamais eu l'idée.

Dans le chaos de son esprit, elle ne pouvait encore débrouiller qu'un double fait qui s'opérait dans son cœur : elle était triste quand elle s'éloignait d'Errart, heureuse au contraire lorsqu'elle était près de lui. Elle aurait tout donné, sa vie, son sang, tout son corps, toute son âme pour lui épargner une souffrance, pour combler ses désirs. C'était enfin l'esclave humble et passionnée, que le maître peut à son gré broyer dans sa main ou jeter résignée à ses pieds. Joyeuse d'un regard, enivrée par un sourire, elle aurait bravé la mort pour une caresse.

Mais dans les heures trop rapides qu'elle avait assées sous la tente du maître pendant sa marche vers Edesse, elle l'avait vu, sans en comprendre le motif, si souvent courroucé contre elle, elle avait été l'objet de si étranges

colères, elle craignait tant 'encourir encore sa disgrâce, qu'elle n'osait plus aisser échapper ses naïfs transports et qu'elle reoulait au fond de son cœur les élans passionnés de on amour.

Cependant, dans une de ces extases où l'âme ntière de l'infidèle semblait s'épancher par ses reards, le chevalier vint à se réveiller ; ses yeux, en 'ouvrant, rencontrèrent ceux de Khadidgé fixés ur lui avec une si vive expression de tendresse qu'il en ressentit un frisson dans tout son être. La musulmane essaya de se relever, ce fut en vain ; lle voulut détourner sa vue, mais une force irrésistible la maintenait attachée à celle d'Errart ; remblante, elle tenta de parler, sa voix mourut sur ses lèvres en un plaintif soupir ; elle tâcha de létacher du chevet la main qui lui servait d'appui pour la porter devant ses yeux ; dangereux effort ; elle s'affaissa, et sa tête s'inclina comme une fleur noissonnée sur la poitrine du chevalier.

C'en était trop pour lui ; ivre, en proie au vertige, il saisit d'un mouvement plus rapide que la pensée ce corps brisé sous la force de la passion, et, se soulevant lui-même de son chevet, il posa ses lèvres brûlantes sur le front de l'infidèle. Un cri retentit aussitôt, cri d'angoisse et de douleur, et la belle captive roula sanglante sur le lit du chevalier. Une main invisible avait enfoncé un poignard entre les deux épaules. Au cri qui déchire son cœur Errart a bondi comme une bête fauve, mais soi regard n'a pas encore aperçu dans l'ombre le bras du meurtrier qu'un second cri s'élève, et une seconde victime tombe sur la même couche. La main avai frappé juste, car la dague avait traversé de part en part la poitrine du sire de Carvillers.

Quand les soldats qui veillaient à la porte de la tente accoururent, il était trop tard ; Khadidgé, dans une étreinte suprême, serrait la main de son maitre contre ses lèvres. Tous deux étaient déjà morts.

Mais auprès de la couche sanglante, un homme un musulman grossièrement vêtu, contemplait ce spectacle avec une joie féroce. A sa large cicatrice on reconnut Morb-Hassan.

L'émir d'Ahmar-Gibel se laissa mettre en pièces sans se défendre et sans laisser échapper un murmure.

§ 8.

Madame Nicole fonde li messes por son époux.

Huit mois après cet événement, le jour même de la fête du bienheureux saint Frumence, qui avait vu un an auparavant partir tout glorieux et tout plein de vie monseigneur Errart, on entendit tout à coup, à heure de none, sonner de l'olifant devant les poses avancés du château de Carvillers. Ce bruit accoutumé troubla jusqu'au fond de l'âme M^{me} Nicole d'Artaise, qui priait dans son oratoire pour prochain retour du sire son époux. Elle fit maner le sénéchal et l'envoya jusqu'à la guette du pont-levis pour savoir la cause de l'appel qui veait d'être fait. Le sénéchal revint quelques moments après et rendit compte du résultat de sa mission. – Madame, dit-il, un noble chevalier brabançon et l'ost de monseigneur Baudouin, le sire de Hongaerde, retournant de la Terre-Sainte en son pays, et passant par la Picardie, désire vous entretenir un instant et vous remettre un message. Il a laissé sa bataille au carrefour des Trois-Mages, dans la forêt, et il se présente seul avec son écuyer. Faut-le faire entrer ?

– Maître sénéchal, répondit Nicole avec un regard sévère, avez-vous donc oublié le serment que j'ai fait à mon cher sire ? J'ai juré que jusqu'à son retour le pont du castel de Carvillers ne s'abaisserait pas, et que, s'il ne revenait pas, son fils pourrait le faire baisser devant lui. Allez dire au sire de Hongaerde que, même pour lui, notre cher cousin et notre allié, mon serment sera tenu. Qu'il mette pied à terre, et qu'il entre seul par le petit pont, je le recevrai de mon mieux et avec plaisir, puisqu'il m'apporte des nouvelles de mon époux. Le sénéchal s'inclina et courut remplir les instructions qu'il avait reçues. Après quelques pourparlers, le noble chevalier mit pied à terre aussitôt qu'il sut le serment de M^{me} Nicole, et, jetant la bride de son cheval à son écuyer, il s'engagea seul sur le petit pont-levis qu'on venait de baisser. A la porte de la guette, il trouva le sénéchal, qui le conduisit dans la grande salle du donjon. Là, on lui offrit une collation qu'il refusa, et il attendit debout, le casque suspendu à son épaule, que M^{me} Nicole parût.

Lorsque la châtelaine de Carvillers pénétra dans la salle, accompagnée de son chapelain, elle s'avavançait d'un pas grave et solennel, mais dès qu'elle

eut aperçu le front sinistre du messenger, elle se précipita vers lui pâle et tremblante.

– Seigneur ! s’écria-t-elle d’une voix brisée, quelle nouvelle m’apportez-vous ?

– Madame, répondit le noble messenger, j’arrive de Palestine avec monseigneur le comte de Blois ; la croix triomphe partout, et chaque jour voit une défaite des Sarrasins. Mais le sang chrétien a souvent coulé.

– Mon époux Gt mon époux ? interrompit Nicole avec un accent déchirant.

– Madame, votre sire n’est plus, mais sa gloire est grande. Il est tombé sous les coups d’un traître musulman, après avoir conquis dix forteresses par son épée. Son corps repose en terre bénite dans les murs d’Edesse. Priez Dieu pour le repos de son âme.

Le chevalier brabançon n’attendit pas la réponse la veuve d’Errart, il s’inclina, remit son casque n tête et sortit du château. Devant le petit pont, il trouva son cheval et partit au trot pour rejoindre bataille. Il tournait le dernier repli du chemin ux flancs de la colline, lorsqu’il entendit la cloche e la chapelle sonner le glas funèbre. De sa droite, fit le signe de la croix, et il se mit à réciter le saume du *De Profundis*, son écuyer disait les épons.

Le lendemain de ce premier jour de larmes et de euil, M^{me} Nicole d’Artaise donna de ses propres eniers à l’église paroissiale de Carvillers une omme de cent écus d’or, à charge par le curé de élébrer à perpétuité dix messes noires par an, or *afyn dan havoer de Diex le repost de l’asme à on signor navrez de malemort en terre sainte*.

IV

LE JEUNE ALBERT S'ENTRETIENT AVEC LES MORTS.

La lecture du manuscrit de Claude Savaro n'avait pas pris moins de deux jours à notre jeune ami Albert. L'histoire de son aïeul Errart l'avait profondément impressionné ; il fut, plus que la veille, rêveur et préoccupé pendant le dîner, mais, d. cette fois, ni M^{me} de Nointel, ni sa blonde fille Ermine, n'eurent le temps de s'en apercevoir. Il y avait bal ce soir-là dans un château voisin, à Saponay, et comme des généraux au moment de livrer bataille, les deux dames combinaient, au fond de leur pensée, leurs moyens d'attaque et de défense,

M^{me} de Nointel était jeune encore, elle pouvait.. passer pour jolie ; bien qu'elle eût refusé souvent de se remarier, afin de se consacrer tout entière à l'éducation de sa fille, elle aimait les hommages et ne négligeait rien pour les mériter. Quant à Ermine, c'était une autre affaire ; tous les instincts charmants de la jeunesse inspiraient ses dix-sept printemps ; elle était coquette sans le savoir, étourdie sans s'en douter, et passionnée pour le bal, parce qu'elle aimait naïvement à faire admirer sa grâce et sa beauté.

A huit heures, les habitants de Belvair montèrent en voiture, et, comme la soirée était belle et chaude, on avait baissé la capote de la calèche.

Il fallait, pour arriver à Saponay, suivre de beaux chemins bordés de buissons en fleurs, et traverser un grand bois dont les arbres formaient la voûte au-dessus de la tête. Le paysage était charmant, et le soleil qui s'abaissait vers l'horizon embrasait de ses feux le sommet des hêtres et des chênes. C'était l'heure où la nature se prépare au sommeil, où les tremblantes vapeurs montent sur les prairies humides et enveloppent le pied des collines Dmme des coussins moelleux au sein desquels lles reposent ; heure mélancolique et douce où les iseaux cessent leurs chants et replient

leurs ailes, il la chanson du moissonneur s'élève, lente et laintive, du fond des vallées, où le cri de la cigale et du grillon champêtre accompagne de son bruit trident les voix mourantes du jour ; heure des poétiques visions et des vagues rêveries, où les troncs d'arbres deviennent des spectres et les buissons de loirs fantômes.

Ce spectacle et ces harmonies du soir formaient un cortège propice aux pensées d'Albert, et prêtaient une singulière apparence de réalité à toutes les fantaisies de son imagination. Remontant les âges évanouis, son esprit animait le passé et rendait un corps et le souffle de la vie aux héros de l'histoire qu'il venait de lire. C'est dans ces dispositions qu'il entra avec sa jolie cousine au château le Saponay.

Le bal était déjà commencé, le quatuor qui fournait l'orchestre exécutait sur son rythme ternaire l'onduleuse mélodie de la valse. L'atmosphère était parfumée, les fauteuils de velours et d'or étincelaient, sous l'éclat des bougies, les candélabres et les femmes se miraient dans les glaces, les fleurs s'épanouissaient aux corsages, le plaisir brillait sur les joues et dans les yeux, les rubans et les robes de gaze voltigeaient en tournoyant, les chuchotements à demi-voix, le murmure des douces paroles s'élevaient comme un bruit confus et discret. C'était un contraste parfait avec le calme profond de la soirée, et l'esprit d'Albert se trouvait mal à l'aise au sein de ce mouvement et de ce bruit. Spectateur étranger à ce qui se passait autour de lui, il évoquait les souvenirs que le récit de Claude Savarot avait fait naître dans son esprit ; il métamorphosait toutes ces femmes vêtues de blanc et de rose, en filles d'Orient enveloppées dans les étoffes de l'Inde, tous ces hommes noirs qui passaient devant lui en chevaliers croisés, armés de toutes pièces ; il prenait les gilets pour des cottes de mailles, les habits pour des soubrevestes de samis, les corsages de satin pour de l'hermine ; et les volants de dentelles pour des bandes de menu vair.

Appuyé au chambranle d'une cheminée où les roses de l'été avaient remplacé les charbons ardents de l'hiver, le regard fixe et distrait, Albert avait oublié que M^{lle} de Nointel, après avoir salué ses amies, attendait que son cousin vint la prendre pour se mêler aux couples des valseurs. Un cavalier se présenta, Ermine fit de vains efforts pour rappeler M. Albert à ses devoirs, et comme elle mourait d'envie de décrire des ronds sur le

parquet, elle accepta la main du jeune homme et partit avec lui en glissant d'un pied rapide à travers les groupes ; mais, en passant auprès de son cousin la jeune espiègle n'eut garde d'oublier de se venger son petit pied, posé en tournoyant sur celui d'Albert, rendit celui-ci au sentiment de la réalité ; il ecoua la tête, comme pour en chasser les spectres qui bourdonnaient à ses oreilles, et chercha à se rapprocher d'Ermine pour s'excuser de sa distraction et réclamer ses droits de priorité. Mais la jeune fille avait vu le mouvement et compris l'intention ; elle entraîna son cavalier à l'autre extrémité du salon, puis le ramena du côté de la cheminée lorsque son cousin allait la rejoindre, et ainsi de suite tout le temps que dura la valse. Albert parourut en vain les groupes et tous les coins du salon, chaque fois qu'il se croyait au moment l'atteindre cette gazelle échappée, elle fuyait plus égère et plus rapide, sans qu'il pût lui dire un mot. Ermine avait enfin trouvé le moyen de piquer au jeu son négligent cousin, et elle se réjouissait à part soi du petit supplice qu'elle lui infligeait ; elle comptait bien que le petit sentiment de jalousie qu'elle se plaisait à éveiller chez lui ne serait pas perdu pour elle pendant le reste de la soirée. La jeune fille se trompait, elle avait affaire à un rude joûteur, et Albert, sans s'en douter, allait contreminer les sournoises embûches de sa jolie cousine. Fatigué du bruit et de l'éclat des lumières, piqué, sans le savoir, de voir la jeune fille répondre et sourire aux propos d'un autre que lui, harcelé sans cesse par ses visions du temps passé, Albert chercha un endroit plus calme, où il pût être un moment seul avec sa pensée. Il se glissa dans un petit salon où la pâle lueur d'une lampe d'albâtre répandait un demi-jour favorable aux rêveries, mais favorable aussi aux femmes que l'âge a surprises le lendemain des jours de triomphe sur le seuil de cette maturité plus redoutée cent fois que la vieillesse. C'est dans ce mystérieux réduit que les femmes de la veille s'étaient réfugiées, essayant encore, dans la pénombre, l'effet de leurs épaules flétries et de leurs joues fanées. Elles étaient aussi couvertes de robes de bal, elles avaient aussi des fleurs au corsage, le sourire aux lèvres et des bijoux aux bras. Mais auprès des jeunes danseuses que leurs cavaliers égaraient par moments jusqu'au seuil du boudoir, elles semblaient vieilles et décrépites ; les opulentes chevelures de la jeunesse narguaient leurs cheveux d'emprunt, le teint lisse et brillant des folles jeunes filles écrasait de son éclat les

couleurs factices de leur visage, et leur grâce légère abandonnée aux bras des jeunes gens ne laissait plus, à ces beautés mûries trop tôt au soleil des plaisirs, que le triste partage de la conversation et des respects de l'homme sérieux. Hier pourtant on aurait pu les voir encore les reines de la fête, on aurait pu les voir belles et jeunes, recherchées, aimées, adorées !

Le lendemain qui avait sonné pour elles ne sonnerait-il pas aussi pour ces jeunes filles toutes rayonnantes de joie et d'ivresse ? Le lendemain n'apporterait-il pas son revers à cette médaille des belles années et de la fête ? Demain ! mot terrible qui se mêle à toutes les joies, qui poursuit et chasse devant lui tous les jours heureux ; demain, ces salons seront déserts ; ces lustres qui étincellent seront rentrés dans leurs enveloppes de baudruche ; ces meubles, qui étalent leurs brocatelles et leurs veours, se couvriront de housses pâles et ternes ; ces instruments qui résonnent seront muets ; une morne ristesse régnera où règne aujourd'hui le plaisir ; es hôtes solderont la dépense ; les jeunes filles seront tristes et silencieuses, leur beau front aura pâli, leurs fraîches couleurs se seront évanouies, leurs robes et leurs fleurs seront fanées.

En proie à ces amères pensées, Albert cherchait à s'y soustraire ; il fuyait de salon en salon, de boudoir en boudoir.

Il arriva dans une pièce écartée, dans un pavillon qui ne se rattachait au château que par un ; large balcon ouvert sur le jardin. Dans cette pièce, un moelleux tapis absorbait le bruit des pas, des tables vertes étaient dressées, et autour d'elles des joueurs étaient assis. C'était à peine si quelques mots brefs, étouffés, s'élevaient au milieu du silence, et le son des instruments n'y pénétrait que par bouffées, comme les parfums de la brise. Les hommes étaient âgés, les femmes étaient vieilles. Pour elles, le bal avait étouffé depuis longtemps ses échos dans leur cœur ; elles avaient déjà des filles d'un âge mûr et des petites-filles qui dansaient ; et pourtant ces têtes branlantes, ces nez à besicles, ces dos voûtés, ces mains tremblantes, tout cela avait été jeune aussi, tout cela avait eu aussi ses jours de gloire et de compliments. Ces grand'mères avaient, comme les femmes du boudoir, lutté quel que temps avec l'âge ; elles avaient longtemps persisté à se croire belles et jeunes. Et ne l'avaient-elles pas été, ne l'étaient-elles pas avant-hier ? N'avait-on pas pour elles donné des fêtes et des bals ? n'avait-on pas

pour elles fait résonner les cordes des instruments, paré les salons de fleurs, allumé les lustres de Venise, répandu des trésors, tiré des épées ? Elles avaient eu aussi leurs jours de délire et de bonheur ; elles avaient eu des regards puissants comme la foudre, des mots brûlants comme le feu, des sourires qui faisaient accomplir des prodiges ; car elles avaient compris le bal et l'amour comme nous, plus hardiment que nous, ces pauvres vieilles.

Ainsi, par un enchaînement de sombres idées, Albert en était venu aux pensées les plus douloureuses ; alors le bal lui fit pitié, les pas des danseurs lui semblèrent pesants, les fleurs se fanèrent aux corsages, les robes de gaze s'épaissirent, les fronts se ridèrent. Appuyé contre le chambranle de la porte ouverte sur le balcon, le jeune homme plongeait un regard humide dans cette foule agitée ; les sourires lui paraissaient des grimaces, et, de toutes ces bouches vermeilles, il voyait l'éclat s'éteindre, les dents tomber, les lèvres se dessécher. Les enfants eux-mêmes, les petites filles, blanches et roses, l'œil et le front si joyeux d'un collier de corail arraché à la friperie de leurs mères, ces petites êtres charmants qui babillent et rient sans cesse vinrent pour Albert de hideuses petites momies. Remontant, par un rapide élan, de la petite fille à la grand' mère, de la grand' mère aux générations teintes, son imagination embrassa d'un coup d'œil les siècles écoulés et les siècles futurs. L'innombrable légion des vieillards déjà morts et des vieillards encore à naître défila devant lui, et les deux extrémités de cette procession funèbre se perdaient dans la nuit des temps. En face d'un pa'ail spectacle, les joies de la terre, les plaisirs d'un our lui parurent insensés ; il se hâta de quitter l'embrasement de la porte et de se réfugier sur le balcon. Là, circulait librement la brise du soir ; la vue s'égarait dans l'ombre du parc, et les parfums de la nuit s'élevaient vers le ciel comme un encens le la nature entière ; là, Albert se sentit plus maître de sa pensée, et il la ramena vers cette aïeule dont il venait de lire l'histoire.

Il l'avait laissée si belle, si touchante et si résignée, la pauvre Nicole, si jeune et veuve, si aimante et veuve ! C'était la seule image que dans sa rêverie Albert ne put rider et faire grimacer : elle restait pour lui éternellement jeune et belle. Le chapelain de monseigneur Tristan avait épaissi autour d'elle un nuage dans lequel il semblait qu'elle eût été ravie au ciel. En vain notre jeune érudit avait-il retourné cent fois tous les vieux

parchemins, il n'y en avait pas un qui témoignât de la vieillesse de Nicole d'Artaise. Le moine poète, qui avait écrit la légende, avait laissé la châtelaine au printemps de ses jours et de sa beauté, au moment où elle échangeait tout à coup ses nuits d'espérance contre des nuits de larmes, son brillant habit baronni contre les sombres voiles de la veuve. Le narrateur l'avait faite et trop douce et trop belle pour qu'elle dans cette procession des siècles elle pût être com fondue parmi la foule. Albert lui avait donné une place à part, et près d'elle il aimait à évoquer aussi l'image du chevalier son mari ; car il s'était pris d'une passion soudaine pour ces nobles figures ; de la légende, et il s'était mis à les aimer de l'amour d'un fils, ces aïeux dont le nom et l'histoire avaient été ignorés d'un si grand nombre de leurs descendants. Il chérissait Nicole, mais il aimait aussi ce brillant Errart, ce preneur de forteresse ce rival de Morb-Hassan, et plus d'une fois sa pitié filiale s'était émue aux dangers qu'il courait auprès de la belle Khadidgé.

Aujourd'hui, sans doute, on chercherait vainement la trace du château qu'habitait le sire de Carvillers ; il ne reste plus même une pierre de la chapelle où tant de prières ont été dites pour le repos de son âme, et dans la modeste église du village auquel il a donné son nom, l'on ne célèbre plus, depuis longtemps, en acquit des deniers de la veuve, les messes qu'en 1099 elle avait cru fonder à *perpétuité*. – A perpétuité ? n'est-ce point là l'immense amour d'une femme qui croit tout sans limites comme lui-même, à l'épreuve du temps et des changements humains comme il est à l'abri de la mort ? A perpétuité ! vaine formule de l'espérance, qu'un lendemain infirme ou dément.

Lorsque, déchus de leur antique splendeur, les descendants d'Errart abandonnèrent ces vieilles tours auxquelles tant de souvenirs glorieux étaient attachés, parmi les regrets qui affligeaient leur âme, y avait-il une place pour cette triste fondation de la veuve qui devait assurer la vie du ciel à son époux, et qu'ils laissaient à la merci de l'oubliuse probité d'un étranger ? Ils emportaient soigneusement les parchemins qui témoignaient de la noblesse de leur race, et parmi lesquels le nom d'Errart brillait d'un illustre éclat ; l'acte qui expliquait l'honorable cause de leur exil était rédigé d'une manière scrupuleuse en tout ce qui touchait au renom de la famille et à ses intérêts matériels ; mais il ne s'y trouvait pas une clause pour garantir

de toute atteinte la source d'où coulait sur l'âme d'Errart la douce rosée des prières depuis trois, cent soixante-quatre ans seulement, – moins qu' une seconde à l'horloge de l'éternité. Au moins, dans ce jour de désolation, aucun de ceux qui fuyaient sans détourner la tête loin du manoir de leurs pères, pensa-t-il à murmurer une prière pour celui que leur départ laissait peut-être dans les tourments du purgatoire ?

Oh ! les ancêtres ! ce sont de beaux souvenirs, dont notre orgueil aime à se vanter ; ce sont de grandes ombres que nous évoquons avec complaisance. Richement vêtus, richement armés, portant au front des couronnes étincelantes, à la main des épées à pourfendre des géants, nous nous plaisons à les faire passer devant nous, l'un après l'autre et par ordre de naissance, avec le costume du temps, où ils vivaient, depuis le Franc barbu et chevelu jusqu'au colonel poudré de Royal-Allemand ; nous promenons sur eux des regards vaniteux, nous nous enorgueillissons de leur nombre, de leur grande taille, de leurs exploits, de leur bravoure, des couronnes, des lions, des croix qu'ils portent dans leur écu ; mais ce n'est pas l'amour filial qui nous fait battre le cœur ; nous nous vantons d'être leurs fils, mais nous n'aimons que nous-mêmes ; nous recueillons leur héritage de gloire, mais nous nous gardons bien de prendre celui de la reconnaissance.

En suivant le cours de ces réflexions, Albert s'était senti douloureusement affecté ; cet oubli de toute sa race pour un chevalier qui avait porté la gloire de leur nom jusqu'aux déserts de la Syrie, produisit sur son cœur une pénible impression. Et tandis que cette âme généreuse expiait peut-être encore la fragilité de son enveloppe mortelle, lui, Albert qui sentait couler dans ses veines le sang dont Errart avait été si prodigue, venait au bal, errait dans des salons de fête, se mêlait à des jeux, à des danses. Aussi coupable que tant de générations qui s'étaient succédé sans payer leur tribut à la mémoire de l'aïeul, allait-il joindre son oubli à tous les oublis de ses pères ? . Albert était ému jusqu'aux larmes ; il se pencha sur le balcon, plia le genou contre la balustrade, et, joignant les mains, il se mit à prier.

Certes, c'était une bonne prière que la sienne, une prière naïve et pure, dépouillée d'orgueil et d'intérêt, une prière qui dut arriver bien vite et bien

venue aux pieds de l'Éternel.

Cette prière s'acheva et tourna en profonde rêverie. Toujours appuyé à la balustrade du balcon, Albert regardait les grandes ombres des peupliers que la brise promenait sur les pelouses, la musique du bal arrivait confuse et à demi éteinte jusqu'à son oreille, comme l'harmonie d'une harpe éolienne ; elle berçait de son bourdonnement mélodieux les rêves du jeune homme et prêtait une singulière activité aux élans de son imagination. En même temps il crut voir les ombres des arbres prendre un corps et s'animer, il lui sembla entendre de grandes ailes glisser à travers le feuillage et voltiger autour de lui, des murmures plaintifs s'élever vers lui du sein des buissons en fleurs. La brise vint tout à coup à fraîchir, elle agita plus vivement les arbres, détacha de leurs couronnes quelques feuilles desséchées par les chaleurs, elle fit frissonner les arbustes, et s'éteignit en bruissant au loin. Albert leva les yeux vers le ciel ; quelques nuages noirs déchiraient en ce moment son beau manteau d'étoiles. Ces étoiles brillaient d'un éclat incomparable. Albert en vit une se détacher de la céleste broderie et filer vers l'horizon en traçant un long sillon de lumière jusqu'au pied de deux grands cyprès de Virginie.

– Voilà une étoile qui file, se dit Albert, et une âme qui sort du purgatoire. Si c'était celle de mon aïeul !

Il se mit à prier avec une ferveur nouvelle, prononçant des paroles vagues, mais qui avaient leur sens intime et profond dans son âme. Pendant ce temps-là, les ombres se balançaient toujours et le bruissement des ailes se faisait toujours entendre.

Au fond du parc, entre les deux grands cyprès de Virginie, il vit apparaître une lueur rougeâtre.

Cette lueur s'approcha peu à peu, et à mesure qu'elle approchait elle devenait plus dense et plus vive. Enfin elle s'arrêta devant le balcon ; elle avait pris la forme d'un corps humain transparent. Albert reconnut son aïeul. Il le reconnaissait comme on reconnaît la ressemblance dans le portrait d'un homme que l'on n'a jamais vu ; il le reconnaissait bien plus sûrement encore, car il se fit une révolution dans tout son être ; il tremblait, non de peur, mais d'émotion. Un trouble indicible remplissait son cœur et une force invisible lui faisait tendre les bras vers le fantôme. Il lui sembla

que son âme comprenait sans le secours des sens, et l'échelle mystérieuse des générations passées, qu'un instant auparavant son imagination avait embrassée d'un coup d'œil, se peignait à son esprit avec la netteté et l'éclat d'une révélation.

Errart était là devant lui, vêtu de la blanche tunique des croisés. Sa figure diaphane, d'où émanait une douce lumière, était empreinte d'une double expression, celle de la souffrance et du bonheur ; ses yeux fixés sur son descendant répandaient dans son cœur un sentiment de calmes délices. Sa taille très-haute et très-elancée démentait l'image de ce guerrier robuste, aux larges épaules et à la main de fer, telle qu'Albert se l'était représentée en lisant la légende de Claude Savarot ; mais il y avait dans ses proportions une admirable harmonie qui paraissait supérieure à la nature humaine et dont les plus beaux types de l'art n'auraient pu fournir le modèle.

Albert remarqua avec douleur que les mains de son aïeul portaient les traces de longues brûlures, et que ses membres étaient sillonnés de cicatrices. Le spectre ouvrit la bouche et parla, mais avec une voix qui n'avait pas de son et qui se faisait entendre à un sens inconnu. Cependant il parut à Albert que ses paroles étaient faibles et oppressées, et tandis que le jeune homme l'écoutait, il lui semblait qu'il était sous l'empire d'un pénible rêve.

– « J'ai souffert, dit cette voix, longtemps souffert, ô mon fils ! J'étais seul au milieu d'une immense plaine dans laquelle nul autre corps ne s'élevait que le mien. Mon ombre ne s'y projetait pas, car la voûte qui couvrait ma tête était opaque, froide et sans soleil. Au sein de cette accablante solitude je restais toujours immobile, car mes pieds étaient cloués au sol. L'horizon s'étendait autour de moi, infini, obscur, comme une menace d'éternels tourments ; arrêté à la même place, je me perdais en vains efforts pour sonder son immensité.

» Une seule étoile brillait au dôme sans couleur qui formait mon firmament ; elle marquait les siècles de mon supplice et marchait lentement, Toujours je la voyais suspendue sur ma tête, terne, pâle et sans rayons d'espérance. Elle ne m'apportait ni jours ni nuits, mais, toujours semblable à elle-même, elle décrivait son cours imperceptible sur la voûte glacée qui m'enveloppait de toutes parts.

» Un froid permanent saisissait ma tête, l'étreignait, l'engourdisait et lui faisait ressentir des douleurs aiguës, pendant que mes pieds immobiles reposaient sur un sol incandescent. Mon sang calciné remontait à mon cœur avec une douloureuse rapidité, puis il s'y figeait et remontait glacé. Mon cœur supportait sans s'altérer ce double supplice, car c'était par le cœur que j'avais péché.

» Et sous mes pieds était l'abîme où Khadidgé accomplissait sa damnation éternelle. Ses cris perçants montaient jusqu'à moi. Je l'entendais mêler mon nom à ses malédictions et à ses blasphèmes. Et je sentais aux déchirements que sa voix produisait dans mon cœur que je l'aimais toujours d'un amour brûlant et criminel ; cette douleur n'avait pas de trêve et cet amour pas de repos. Je me lamentais en entendant ces cris, mais ma voix n'osait s'élever, car devant moi se tenait debout, immobile aussi, l'image de Nicole d'Artaise. Pendant sept cent cinquante-trois ans elle a fixé sur moi ses yeux mornes et vitreux ; mais de ces yeux froids comme de l'émail s'échappait une flamme invisible qui perçait ma poitrine et rongeaient mon cœur sans le consumer et sans en chasser la coupable pitié qu'y entretenaient les plaintes de Khadidgé. Souvent j'essayais de me dérober à ce regard pénétrant et de m'arracher à la morsure de ce dévorant fantôme, vains efforts ; je m'agitais en d'impuissantes et immobiles convulsions, le regard conservait sa terrible fixité, et mon cœur restait exposé à sa flamme imperceptible. Je savais bien que ce n'était que l'ombre vengeresse de Nicole, et pourtant je lui criais : Grâce ! – Jamais ses yeux ne se sont détournés.

» C'est ainsi que je restai pendant sept siècles et demi ; je vis passer un à un presque tous mes descendants qui marchaient vers leur purgatoire. Ils passèrent devant moi comme une lente procession, les premiers me saluaient affectueusement, avec un sourire triste, mais empreint d'espérance ; puis ils cessèrent de me reconnaître, et il y a longtemps qu'aucun d'eux n'a plus levé vers moi la tête en entendant mes soupirs et mes grincements de dents. Tandis qu'ils traversaient le désert de mon supplice sans m'accorder un regard, une larme, sans témoigner un mouvement de pitié, moi je les suivais d'un cœur paternel, et j'ajoutais ainsi une nouvelle douleur à toutes les douleurs que j'endurais.

» Mais tout à l'heure, les cris de Khadidgé di minuèrent, ils arrivèrent plus faibles jusqu'à moi et il me sembla que l'amour qui brûlait mon cœur commençait à s'éteindre. En même temps, les yeux impassibles de Nicole s'animèrent et répandirent un doux éclat qui réchauffa mon front et le débarassa de la froide étreinte. Une lueur éclaira la voûte de mon noir firmament, je levai les yeux et cherchai l'étoile, elle avait disparu. Mes pieds abandonnèrent leur terre de feu, et je sentis qu'un souffle léger m'enveloppait et m'enlevait de mon triste séjour.

» Tandis que je m'envolais et que je traversais la pesante atmosphère de mon purgatoire, j'ai entendu les derniers mots de ta prière ; sois béni mon fils ; j'ai compris que je te devais ma délivrance. »

En achevant ces paroles, le fantôme s'éloigna répandant autour de lui une clarté mystérieuse. Cette clarté, gagnant de proche en proche, monta jusqu'à la voûte céleste ; alors Albert crut voir le ciel s'entr'ouvrir. Mais au même moment, une petite main se posa familièrement sur son épaule. Il se retourna et vit Ermine.

– Eh bien ! lui dit celle-ci d'un ton très décidé vous ne voulez donc pas danser avec moi ce soir ? Je vous avertis que je n'ai plus qu'un tordanse, encore ai-je eu bien de la peine à vous le garder.

Rappelé brusquement sur la terre, Albert secoua tête et se frotta les yeux comme un homme qui veille.

– Est-ce que vous dormiez ? dit Ermine.

– Non, ma cousine, je regardais mon aïeul monter au ciel.

La jeune fille recula d'un pas et regarda son cousin dans les yeux, sans dire un mot.

– J'entends la musique, reprit Albert ; voulez-vous que nous allions prendre place au quadrille ?

Ermine ne répondit pas ; elle se laissa prendre main, mais elle avait toujours les yeux fixés sur son cousin ; les grâces de son visage s'étaient effacées sous une expression d'effroi, et sa main se blottissait dans sa sienne.

Les deux jeunes gens arrivèrent au quadrille et rent place.

– Nous n'avons pas de vis-à-vis, murmura tout Ermine.

Albert distrait n'entendit pas.

– Mon cousin, reprit-elle plus haut, nous n'avons de vis-à-vis ; reconduisez-moi près de ma mère. Albert, toujours distrait, ne dit rien, mais il l'onduisit tranquillement sa cousine à sa place. – Ma mère, dit Ermine en cachant ses yeux mides dans le sein de M^{me} de Nointel, je vous is bien dit qu'Albert deviendrait fou.

V

EST-IL FOU, NE L'EST-IL PAS ?

Le lendemain matin, l'heure habituelle du d jeuner avait sonné depuis longtemps, et cependant M^{me} de Nointel et sa fille n'étaient pas enco descendues dans la salle à manger. M. de Carv lers seul était à son poste, entre une poulant froide et une truite magnifique.

– Oh ! oh ! se disait-il, il paraît que les cousin réparent amplement les fatigues de la nuit.

A peine avait-il fait cette réflexion que M^{me} Nointel entra. Elle avait un air préoccupé frappa le maître du logis.

– Qu'est-ce, belle cousine, dit-il ; est-ce qu bal de Saponay vous aurait laissé de pénibles s venirs ?

– Peut-être, fit la jeune femme d'un aco mystérieux.

– Et notre charmante Ermine, d'où vient qu' n'est pas descendue avec vous ?

– Ermine est un peu souffrante, elle a besoin se reposer ; j'ai donné l'ordre qu'on la servît de elle. D'ailleurs, j'ai à vous parler. Est-ce qu'Al ssi se serait senti trop fatigué ? Je ne le vois s.

– Albert ! oh ! pour celui-là, non. A huit heures l'ai vu traverser la cour et se diriger vers la vilge. Il n'est pas encore rentré que je sache.

– Tant mieux, car ce que j'ai à vous dire ne ourrait l'être en sa présence.

– Qu'est-ce donc, et de quel ton mystérieux me Les-vous cela ?

M. de Carvillers fit signe au domestique de sortir.

– Maintenant que nous sommes seuls, ma chère msine, reprit-il, me ferez-vous l'amitié de me ommuniquer ces graves secrets que vous m'annoncez ?

– Très-volontiers, et deux mots suffiront pour ela. Ma fille ne peut plus épouser Albert.

– Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ? est-ce Albert aurait commis quelque escapade ?

– Plût au ciel, le pauvre garçon !

– C'est donc Ermine.

– A quoi pensez-vous, mon cousin ; Ermine, je e crains bien, aime Albert plus qu'il ne le faudrait.

– Mais alors, c'est donc vous.

– Oui, c'est moi ; et comme vous pouvez le roire, il faut une raison majeure pour me pousser rompre une union que j'avais pris tant de plaisir projeter.

– Et cette raison majeure, quelle est-elle ? fit M. de Carvillers d'une voix brève.

– Mon Dieu, mon cousin, il m'en coûte beau coup de vous affliger ; cependant il vaut mieux qu vous sachiez à quoi vous en tenir.

– Tenez, ma cousine, venez tout de suite a but ; je vois bien que vous avez une fâcheuse nou velle à me faire connaître, et tous les biais qu vous prenez n'ont d'autre résultat que de me fair mourir d'inquiétude.

– Eh bien, mon cher cousin, permettez-moi c vous demander d'abord si vous n'avez jama remarqué quelque chose d'étrange dans la maniér d'être de votre fils ?

– Non. Je le vois quelquefois distrait, préoccu pé ; mais c'est le propre de tous les savants, et, son âge, il est déjà savant, Albert !

– Trop savant même, et j'ai bien peur que tout cette science, dont vous lui laissez se barbouille l'esprit, ne l'ait enfin rendu fou.

– Fou ! s'écria M. de Carvillers en riant ; at voilà qui me rassure. Vous m'avez fait ur peur. Et puisque nous nous occupons de ce jeunes gens, je crois que nous ferions bien de fixe à bientôt les fiançailles.

– Je vous ai parlé très-sérieusement, mo cousin ; je vous le répète, votre fils est fou. et je n peux pas lui donner ma fille.

M^{me} de Nointel raconta de point en point à séparent tout ce qu'elle savait des hallucination d'Albert, et M. de Carvillers ne put se dissimule que les appréhensions de la mère d'Ermin fussent une apparence de fondement. Toutefois, faits ne lui semblaient pas assez graves pour larmer et rompre ainsi brusquement des projets puis longtemps conçus et à la veille de se réaer. Il n'en fallut pas davantage cependant pour er M. de Carvillers dans l'inquiétude.

Albert arriva sur ces entrefaites. Il avait les ux brillants, le front joyeux. et le sourire sur les res. Il tenait à la main un rouleau de papier. Son père et M^{me} de Nointel échangèrent un gard d'intelligence, et leurs visages, déjà sereins, rent l'empreinte d'une contention pénible de r esprit.

– D'où viens-tu ' ? hasarda M. de Carvillers d'une ix presque tremblante.

– Du presbytère, dit le jeune homme.

– Du presbytère ! Et qu'est-ce que tu allais ire si matin chez notre bon curé ?

– Lui demander de dire demain une messe pire pour tous nos aïeux.

Les yeux du père et de la cousine se croisèrent. de Carvillers était devenu pâle, et M^{me} de Noin-semblait dire : « N'avais-je pas raison ? »

– Une messe noire ! balbutia le pauvre père ; et quel propos ?

– Je vous le dirai ce soir, mon cher père, et à us aussi, ma cousine, lorsque vous aurez enndu la lecture de l'histoire de notre aïeul Errart. Albert montra le rouleau de papier qu'il venait e poser sur la table.

– Oh ! c'est un mystère, reprit le jeune hom en voyant ces deux fronts rembrunis, et je ga que vous me prenez pour un fou.

Ce mot causa un frissonnement douloureux M. de Carvillers ; la cousine baissa le front ve son assiette, ainsi qu'une personne convaincue qui n'a plus rien à attendre. Comme on ne répondait pas, Albert avait beau jeu, et sa gai inaccoutumée avait d'ailleurs besoin de s'épanch

– Et vous aussi, ma chère cousine, continua il, vous vous figurez sans doute que j'ai per l'csprit. Ah ! c'est qu'on n'a pas tous les jours bonheur de faire la conversation avec l'ombre ses ancêtres.

– Pauvre Albert ! fit M^{me} de Nointel en lev les yeux au ciel.

– Ne prenez pas la peine de me plaindre, ma chère cousine ; je vous assure que je me trouve très heureux de cette précieuse faveur. Les révérends parlent fort bien et disent d'excellentes choses

M^{me} de Nointel n'y put tenir plus longtemps Elle prit affectueusement la main d'Albert et dit presque à voix basse :

– De grâce, taisez-vous, Albert ; ne voyez-vous pas que vous brisez le cœur de votre père ?

Le jeune homme jeta les yeux sur M. de Carvillers : il le vit dissimuler une larme qui glissa sur ses joues pâlies.

– Mon père ! s'écria-t-il en jetant les bras son cou.

Le père et le fils se tinrent longtemps embrassés. Allons, fit M^{me} de Nointel attendrie, si la raison lui a ôté la raison, elle lui a laissé son cœur.

Cependant il fallait une explication entre le père et le fils. D'où venait cette douleur, quelle était la cause de ce trouble et de cette tristesse ? Albert, en respectueux et délicat, n'interrogeait son père du regard.

– Mon cher ami, lui dit M. de Carvillers, veux-tu me rendre bien heureux ?

– Vous savez bien, mon père, que c'est le plus cher de mes vœux, s'écria le jeune homme avec lui.

– Eh bien, il faut que tu me promettes d'abandonner l'étude de tes vieux manuscrits ; cela te va-t-il ?

– Moi, je me porte à merveille, et je ne me suis jamais plus heureux que lorsque je fais quelque précieuse découverte, comme celle-ci.

– Je t'assure que cela nuit à ta santé sans que t'en aperçoives.

– Si vous n'avez pas de meilleures raisons pour interdire mes études favorites. Mais vous ne

dites pas tout, mon père, vous avez quelque chose dans la pensée.

– Eh bien, oui. Je crains qu'à force de fouiller dans le passé, tu n'oublies un peu trop le présent ; à force d'évoquer le souvenir des morts, tu ne vois un peu de vue les vivants.

Le jeune homme prit un air digne et sérieux un vif rayon d'intelligence brilla dans son regard

– Je comprends votre crainte, mon père, dit-il d'une voix grave et sonore ; mais rassurez-vous et attendez à tantôt pour me juger.

En achevant ces mots, Albert disparut, emportant son manuscrit.

– Qu'en dites-vous, cousine ? demanda M. de Carvillers en souriant ; cet enfant pourrait bien avoir plus de raison et plus de bon sens qu nous ?

– Nous verrons, fit M^{me} de Nointel à der convertie à cette opinion.

Le soir arriva, soir attendu de tous avec une bien vive impatience. La légende de Claude Sava rot avait pris tout à coup l'importance d'un grand événement pour cette famille paisible. On du vite, on raccourcit de moitié la promenade habituelle, et avant que le soleil n'eût éteint ses rayons dans la verdure du parc, on était déjà réuni dans le petit salon pour entendre la lecture de la traduction qu'Albert venait de terminer. Le curé Belvair avait été convié à cette petite solennité.

Ce fut en tremblant et avec un accent plein d'émotion que le jeune savant commença son récit. Peu à peu sa voix s'anima et son visage prit l'expression. Les auditeurs l'écoutaient avec intérêt toujours croissant. Quand il en fut au demi paragraphe, à l'endroit où le sire de Hougaer annonce à M^{me} Nicole la mort de son époux, une larme brilla dans l'œil de M^{me} de Nointel, et la tendre Ermine étouffa un sanglot.

Albert profita du silence de toutes ces poitrines oppressées pour raconter ensuite sa vision de la veille. Elle ne trouva pas un incrédule.

– Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai demandé à M. le curé de dire une messe noire demain matin ? continua le jeune homme.

– Et je veux, ajouta M. de Carvillers, que cette messe soit dite chaque semaine et devienne une fondation perpétuelle.

– C'est un soin inutile, dit le curé ; monsieur votre fils y a déjà pourvu. Nous dirons chaque semaine une messe pour le repos de l'âme des Carvillers : monsieur Albert m'en a remis la liste.

– Alors, monsieur l'abbé, dit à son tour M^{me} de Nointel, préparez-vous à en dire une autre dans une intention non moins pieuse, mais plus gaie.

Ermine se précipita, en rougissant, sur le sein de sa mère.

– Eh bien ! cousine, reprit M. de Carvillers d'un ton triomphant ; je vous disais bien que mon fils n'était pas fou.

– Comment ! dit Albert en riant, vous m'avez cru fou, ma chère cousine ?

– Ce n'est pas moi, c'est Ermine.

– C'est votre faute, murmura, la jeune fille ; pourquoi ne veniez-vous pas me faire danser ?

– Le fait est, dit malicieusement l'excellent eur, que s'etale la, monsieur Albert, une grande preuve de folie. Grâce à Dieu, tout le monde a maintenant recouvré la raison, et pour ne pas vous laisser le temps de la perdre derechef, j'ouvre l'avis que demain, après la messe noire, nous fixions sans plus attendre le jour où l'autre messe sera célébrée.

Cette proposition du vénérable prêtre ne souleva, m'a-t-on dit, aucune objection.

UN TERRIBLE MODÈLE

I

Au milieu du déluge de mauvaises peintures qui vaient envahi les galeries du Louvre en l'année de révolution 1848, sous le prétexte, d'ailleurs plausible, d'exposition des ouvrages des artistes vivants, il n'était pas aisé de remarquer certain portrait d'homme, premier et unique échantillon d'un talent qui essayait de se révéler au public, mais devant lequel le public inattentif passait rapidement et sans même lever les yeux. Pour être juste, il faut venir d'ajouter que ledit portrait se trouvait placé au milieu de cette galerie naguère obscure, et aujourd'hui resplendissante de lumière, où l'on réévaluait impitoyablement les œuvres médiocres des talents méconnus, et que les artistes appelaient l'un mot assez pittoresque les *Catacombes* de l'Exposition. Il fallait être des amis de l'auteur pour aller chercher dans ces profondeurs ténébreuses le chef-d'œuvre qui devait être le point de départ de la sinistre et terrible aventure dont je suis aujourd'hui l'historien ; et bien que cette année-là m'eût fait des loisirs, moins charmants et moins désirés sans doute que ceux dont parle Virgile, dans mes nombreuses promenades

au Salon de 1848, je ne parvins même pas à découvrir cette toile fameuse, et son souvenir serait probablement perdu pour la postérité, si un critique célèbre n'eût pris le soin de lui en transmettre la description suivante :

« Aujourd'hui, pour la première fois notre plume écrit le nom de M.X. – M.X. n'a exposé qu'un portrait d'homme, et cette toile suffirait à la gloire d'un grand peintre. C'est une tête d'une médiocre beauté, mais dont l'artiste a fait vibrer tous les atômes au point qu'elle s'agite dans sa pâte et jaillit dans son cadre. Jetée d'une main sûre en pleine lumière, toutes les saillies du masque étincellent et rayonnent, les muscles frissonnent sous les caresses du jour, la pensée est sculptée dans les reliefs du front et la profondeur est peinte dans les yeux. Les besicles enfourchées sur l'échiné du nez tempèrent l'éclat du regard sans lui enlever, son expression. Sous des lèvres épaisses et charnues la malice et l'esprit circulent avec le sang gaulois, l'épigramme arrive jusqu'aux dents où elle s'aiguise comme l'acier sur la pierre du remouleur. On devine que la moisson des victimes sera nombreuse et que la pointe acérée qui sera l'un par l'autre par l'arc de cette bouche sagittaire frappera fort et droit dans la foule, sans s'inquiéter des misérables distinctions d'amis ou d'ennemis auxquelles sacrifient les âmes faibles. Cette accentuation précise et franche est ce qui nous plaît le plus dans ce chef-d'œuvre, et toute l'Exposition ne nous donnerait pas un autre exemple d'énergie primesautière et d'indépendance magistrale. Ce portrait vous empoigne l'attention et vous la met en lien sûr et favorable aux méditations. »

Quand cet éloge parut dans le feuilleton d'un journal célèbre, il fit une profonde sensation chez M. Robineau. Madame Robineau en donna lecture deux fois de suite à haute voix devant toute la famille. M. Robineau l'écouta dans le plus profond recueillement, le petit Robineau garda un respectueux silence, et mademoiselle Robineau le relut plus tard dans un coin avec la plus vive satisfaction.

– Comment, monsieur Robineau, dit la bonne dame lorsqu'elle eut terminé sa seconde lecture, nous avons dans notre maison un aussi grand artiste, et vous ne soupçonnez même pas son talent ! Ah ! monsieur, vous qui prétendez vous connaître en peinture !.

– Je m’y connais aussi, madame, je m’y connais très-bien, je m’en flatte. Je n’ai pas été pendant trente ans dans la partie sans y avoir acquis des connaissances spéciales. Mais que voulez-vous, mon amie, je n’avais jamais vu de tableaux de M.X., sans cela.

– Sans cela vous ne lui auriez pas donné congé pour deux ou trois malheureux termes qu’il vous doit.

– Mais, ma bonne amie, c’est vous-même.

– Pouvais-je supposer que ce jeune homme avait du talent ? c’était à vous de voir, de savoir. et puisque vous avez des connaissances spéciales, comme vous dites, il fallait apprécier par vous-même. Pour une partie du prix de son loyer nous lui aurions fait faire le portrait de Léocadie, que je désire depuis si longtemps. Maintenant, grâce à votre maladresse, vous avez perdu l’occasion d’avoir un portrait fait par un artiste célèbre, et presque pour rien, pour un terme de quatre-vingt-seize francs, dont vous ne serez jamais payé, c’est moi qui vous le dis.

– Vous vous trompez, madame Robineau, nous serons payés, et de ce terme-ci et des autres qui nous sont dus. j’ai assez de connaissances spéciales pour négocier cette affaire et la mener à bien. Grâce au ciel, je n’ai pas été pendant trente ans dans la partie sans m’être fait une idée de la manière dont il faut prendre les artistes. Je sais quel langage il faut leur parler, et je vais de ce pas.

– Quoi donc, et quel est votre plan, monsieur Robineau ? ne pouvez-vous pas me le dire ?

– Vous verrez, madame Robineau, vous verrez que je sais mener une affaire à bien, surtout avec les artistes. Oh ! je les connais bien, les artistes, je les connais. Je n’ai pas été pendant trente ans.

Mais madame Robineau ne paraissait pas disposée à se rendre aux excellents arguments de son mari. Elle aussi avait été pendant trente ans dans la partie, et ses connaissances spéciales n’étaient guère moins étendues que celle de son époux, bien qu’elle n’en tirât pas vanité comme lui.

– Monsieur Robineau, reprit-elle, je ne sais ce que vous allez faire, mais vous y mettez trop d’insistance pour que ce ne soit pas une bêtise. Je vous en avertis, agissez comme vous l’entendez, mais je vais faire prier M.X. de descendre ici et je lui commanderai le portrait de Léocadie.

– Mais, ma bonne amie, un peu de patience.

– J’en ai eu trop longtemps, de la patience. Si j’avais suivi mes premières inspirations, j’aurais déjà le portrait de ma fille, il serait à l’exposition, on aurait fait un article comme celui-ci à son sujet, on aurait inséré son éloge dans les journaux et alors il se serait présenté pour elle une infinité de partis avantageux.

– Grâce au ciel et à ma fortune assez rondelette, les prétendants à la main de Léocadie ne manqueront jamais.

– Oui, sans moi vous lui feriez épouser M. Géraud.

– Un honnête négociant, un homme rangé, laborieux.

– Est-ce que votre fille a besoin d’un homme laborieux ? Est-ce qu’elle est faite pour épouser un négociant ?

– Vous voulez peut-être qu’elle épouse un prince ?

– Pourquoi pas ? N’est-elle pas assez belle pour cela ?

– Sans doute, sans doute, mais considérez donc, madame Robineau, nous-mêmes, que sommes-nous ? d’anciens négociants retirés, voilà tout.

– Comment, M. Robineau, la fréquentation habituelle des artistes ne vous a-t-elle pas élevé au-dessus de votre état ?

– Je ne dis pas non, mais en définitive je n’étais qu’un marchand de couleurs, et il me semble que la fille d’un marchand de couleurs.

– Peut bien épouser le fils d’un marchand de laines, n’est-il pas vrai ? Eh bien ! non, monsieur, une pareille alliance n’est pas ce qui convient à Léocadie, et pour commencer je veux que M.X., puisqu’il est célèbre, fasse son portrait, et j’entends que ce portrait figure à l’exposition prochaine. Vous verrez ensuite ce qui arrivera.

– Parbleu ! ce qui arrivera, je n’en sais rien, ni vous non plus, madame Robineau, mais tout ce que je sais, c’est que mon idée n’exclut nullement la vôtre, et qu’au contraire elle la corrobore en me faisant recouvrer intégralement le montant des termes échus et non payés.

– Mais dites-la donc tout de suite votre idée, et qu’il n’en soit plus question.

– Je vais vous la faire connaître, mais vous nie promettez de me laisser entamer la négociation ?

– Soit. Au surplus, si vous échouez, je serai là pour raccommoder l'affaire.

– Oh ! ne craignez rien, je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie. Il suffit : vous allez savoir mon projet. Le portrait de Léocadie, c'est pour un jeune artiste une bonne fortune, une excellente occasion d'attirer l'attention sur lui ; une si jolie tête ! Dieu, dans mon temps combien je connaissais d'artistes qui eussent été trop heureux de me peindre pour rien ; mais aujourd'hui tout se gâte, et le moindre petit barbouilleur exige cinq cents francs pour faire un simple portrait en buste. Je suis sûr que celui-ci, quand il aura connaissance de cet article, ne voudra plus travailler à moins de mille francs par tête. D'une façon, je m'en réjouis, parce que d'une manière ou d'une autre mes termes arriérés seront payés, mais d'un autre côté.

– D'un autre côté, interrompit la bonne dame impatientée par les divagations de son mari, d'un autre côté vous oubliez de me dire quelle est votre idée.

– Au contraire, ma bonne amie, voilà que j'y arrive.

– C'est bien heureux ; si je vous avais laissé aller vous en seriez maintenant au chapitre des mauvaises couleurs que les artistes emploient aujourd'hui, et quand vous êtes sur ce terrain-là, Dieu sait comme il est difficile de vous en arracher !

– Si vous m'interrompez toujours, madame Robineau, je me verrai obligé moi-même à garder le silence.

– Oh ! vous êtes bavard comme une vieille femme, et une fois que vous êtes en train on ne peut plus vous arrêter. Je suis étonnée que vous n'alliez pas comme votre voisin Brigandau pérorer dans les clubs.

– Ce genre de réunions, vous le savez, n'a jamais eu mes sympathies.

– Vous n'avez pourtant pas été tout à fait étranger à leur institution. Est-ce que vous n'êtes pas un de ces gardes nationaux qui ont aidé à renverser le gouvernement ?

– Ne parlons pas politique, madame Robineau, je vous en prie. Vous savez bien que sur ce terrain mes opinions sont inflexibles et que je ne transigerai jamais avec ma conscience.

– C'est donc votre conscience qui vous a fait crier : Vive la Réforme !

– En ma qualité de capitaine, je devais l'exemple à ma compagnie.

- Bel exemple que vous lui donniez là.
- Je protestais contre l'arbitraire et défendais les institutions de mon pays.
- Dites plutôt que vous faisiez tous vos efforts pour les renverser.
- Le ciel m'est témoin que je n'ai jamais eu pareille intention et si l'on m'avait écouté.
- Mais on ne vous a pas écouté, et vous avez vu vos locataires déménager sans payer et vos appartements vous rester sur les bras.
- Madame Robineau, l'intérêt n'a jamais été le guide de ma conduite, et mes actions se sont toujours inspirées du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé.
- Je sais bien que vous avez toujours été la dupe quand vous vous êtes occupé d'affaires qui ne vous regardaient pas, et au lieu de vous glorifier du rôle que vous avez joué, vous devriez bien plutôt en être honteux.
- Non, madame Robineau, non, je ne vous céderai pas sur ce point, mes convictions ne me le permettent pas, et j'ai résolu de consacrer le souvenir mémorable de cette journée où, à la tête de ma compagnie.
- Monsieur Robineau, dit la bonne dame en frappant vivement le sol d'un pied impatient, nous voilà bien loin du portrait de Léocadie.
- C'est ce qui vous trompe, ma bonne amie. Le portrait de Léocadie serait à mes yeux, et je n'ai pas été pendant trente ans dans la partie sans m'y connaître, serait, dis-je, une faible compensation des trois cents francs environ que M.X. me doit ; pour aider ce jeune homme à acquitter la somme tout entière, j'ai résolu de lui commander en même temps un autre portrait, le mien.
- Votre portrait !
- Oui, il faut encourager les arts. Je me ferai peindre en capitaine de la garde nationale, à la tête de ma compagnie.
- Et que comptez-vous faire de ce chef-d'œuvre ?
- Le mettre là, fit M. Robineau en désignant du doigt un large panneau du salon vide encore. Il fera pendant avec le vôtre, ajouta-t-il.
- Mon portrait ! s'écria madame Robineau ; où est-il ? vous n'avez jamais voulu le faire exécuter, prétendant que les peintres d'aujourd'hui n'emploient plus que de mauvaises couleurs.

– Je veillerai à ce que celui-ci ne se serve que des couleurs de mon invention.

– Vous voulez donc lui faire faire aussi mon portrait ?

– Je veux qu’il peigne toute la famille.

– Il fallait donc le dire tout de suite, dit madame Robineau avec un rayonnant sourire.

La ménagère était désarmée. Dès qu’il entra dans les vues de son mari de joindre sa gracieuse effigie à celle du capitaine de la garde nationale, il n’y avait plus à douter de son consentement. Deux mots terminèrent amicalement cette chaude discussion d’art et de politique. Il fut convenu que M.X. serait sommé de peindre monsieur Robineau, leur aimable fille et même le petit Oscar Robineau, enfant délicieux et fort bien élevé, qui battait déjà sa bonne et ne manquait jamais de vider les bouteilles quand on les lui laissait sous la main. Par contre et pour rémunération de son travail, M.X. serait libéré de ses trois termes de retard, et s’il le fallait absolument, on irait même jusqu’à lui compter cent francs de supplément, le tout à la condition expresse qu’il n’emploierait que des couleurs de première qualité choisies par M. Robineau, qui avait sur ce point, nous le savons, des connaissances spéciales acquises par trente années d’expérience.

Pendant que le père montait chez l’artiste, et que la mère infligeait au gracieux Oscar une correction méritée par quelque nouvelle et charmante anecdote, mademoiselle Léocadie, qui avait assisté en fille muette et réservée à la discussion des deux époux, s’empara du journal abandonné, et alla lire et commenter l’article au fond du salon. Une douce satisfaction éclairait son front virginal, et une émotion, plus vive peut-être qu’il ne convenait au plaisir d’être peinte de l’inspirer, colorait ses joues d’un brillant incarnat.

II

X..., le pauvre peintre devenu toutàcoup célèbre et que les tristes événementhe dont il sera parlé plus loin nous interdisant de designer autrement que par le signe convenu des inconnues mathématiques X.... habitait, suivant la coutume des jeunes artistes et des littérateurs de tout âge, dans les combles de la maison. Son atelier cependant, d'un accès facile était bien tenu, assez proprement meublé de copies d'après les maîtres et d'études bien commencées Un certain ordre régnait partout, et annonçait des habitudes réglées et laborieuses que l'aspect de l'habitant de ces hautes régions était loin de démentir.

Figurez-vous un jeune homme de vingt-cinq ou vingt-six ans, aux yeux bleus et doux, au visage ouvert et sérieux, aux cheveux châtain-clair mieux entretenus que ne l'est d'ordinaire la chevelure de nos jeunes artistes, à la démarche élégante, à l'attitude honnête, timide et presque craintive. C'était bien l'homme de cet intérieur correct, propre, engageant et presque distingué ; je dis « presque, » attendu le pot à tabac et la pipe que j'entrevois négligemment couchée sur la table, et ces deux fleurets démouchetés croisés sur la muraille en attendant sans doute, que deux belles rapières, historiques ou non, viennent les remplacer avantageusement. Hors ces deux « aiguilles à tricoter la dernière camisole ». comme disait feu Van Oudendick, mon premier maître d'armes, rien chez l'artiste ne pouvait faire soupçonner une humeur belliqueuse, et sa politesse, naturellement aisée, témoignait d'un cœur excellent, bien différente de cette politesse froide et calculée, sous laquelle le bretteur de profession cache les sentiments les plus bas et le caractère le plus misérable.

Lorsque M. Robineau frappa à la porte de l'atelier, le jeune artiste était occupé à peindre une tête qu'il cacha aussitôt derrière d'autres, toiles retournées du côté de la muraille. A la vue de son propriétaire, X. recula d'un pas en ouvrant la porte, et une subite rougeur lui monta au visage.

– Je vous dérange, mon jeune locataire, je vous dérange fit M. Robineau en saluant presque jusqu'à terre un homme à qui la veille encore il ne rendait pas son salut.

– Non, monsieur, répondit timidement l’artiste, vous ne me dérangez nullement. Donnez-vous la peine d’entrer ; excusez-moi si je ne vous offre pas un fauteuil.

– Oui, je sais, vous n’en avez pas. Heureuse et insouciante jeunesse qui n’a pas de fauteuil, et qui porte sur le front le cachet de la santé et du bonheur !

En prononçant cette phrase sentencieuse, M. Robineau s’assit sur une des deux chaises de paille de l’établissement, et il faillit la briser sous le poids de son torse puissant ; puis passant son mouchoir sur son front et reprenant haleine :

– Ouf ! dit-il, c’est haut à monter, six étages, mais qu’importe ! pourvu qu’on rencontre le talent, il ne faut pas compter les marches de l’escalier.

Le jeune homme s’inclina poliment.

– Ah ! vous êtes plus heureux encore que vous ne pensez, jeune homme, poursuivit le propriétaire ; vous n’avez pas d’ennuis, de préoccupations, d’inquiétudes ; vous n’avez pas de maisons à louer, de toitures à entretenir, de réparations à payer, de loyers à recouvrer, de mauvais locataires à faire déguerpir.

Le jeune artiste devint pourpre et releva assez fièrement la tête.

– Monsieur, dit-il d’une voix tremblante, mais dans laquelle on pouvait entrevoir un germe de dignité blessée, je sais que je vous dois trois termes.

– Oh ! ce n’est pas un reproche que je vous fais.

– Je n’ai pas oublié, monsieur, avec quelle patience vous avez attendu.

– Laissons là ma patience, jeune homme ; je ne vous veux pas de mal, moi, au contraire, mais vous comprenez que je ne puis pourtant pas perdre le montant de mes loyers.

– Vous ne perdrez rien, monsieur, soyez-en sur, et j’ai l’espoir que bientôt vous serez satisfait.

– C’est bien ainsi que je l’entends, mon jeune ami, mais je veux quelque chose de plus qu’une espérance, je veux une réalité. Quand on a un talent comme le vôtre, que diable !

– Hélas ! monsieur, mon talent, comme il vous plaît de dire, n’a pu jusqu’à présent me tirer de la misère, et si vous voulez être payé sur-le-champ, je vous avouerai que je n’en ai pas aujourd’hui les

moyens

– Bon, pense M. Robineau, il ne soupçonne pas encore l'existence de l'article ; il ne sait pas que demain il sera un peintre célèbre ; il faut profiter de la circonstance, et, au lieu de lui donner un supplément de cent francs, c'est lui qui me redevra cent francs, les trois portraits faits.

Cette réflexion avait traversé comme un éclair esprit de M. Robineau.

L'artiste reprit :

– Cependant, monsieur, si, au lieu de faire venir, comme vous en avez le droit, mon pauvre mobilier, insuffisant même pour couvrir les frais, vous voulez bien attendre quinze jours encore, je puis vous affirmer que vous serez intégralement payé de tout ce que je vous dois.

– Quinze jours ! Non, non, cela ne ferait pas non affaire. Et puis, qui me dit que, dans quinze jours, cela ne serait pas à recommencer ?

– Non, monsieur, je vous promets que dans quinze jours vous serez payé. Voici un portrait que je dois finir la semaine prochaine, et le prix m'en sera compté sur-le-champ. Vous voyez donc que vous n'avez plus même quinze jours à patienter.

– Diable ! diable ! vous faites donc des portraits trois cents francs, vous ?

– A trois cents francs, non, mais à cinq cents. Le portrait m'est payé cinq cents francs.

– C'est donc un millionnaire qui vous fait faire ça ?

– Non, monsieur, c'est un médecin.

– Oh ! un médecin, je le conçois ; ça spéculé sur la mort ; mais nous autres, pauvres rentiers, nous ne pourrions pas payer un portrait comme cela plus de cent francs, et encore.

– Cent francs, c'est à peine le prix de la toile et des couleurs.

– Ne me dites pas cela, à moi ; je suis un homme spécial ; j'ai été pendant trente ans dans la peinture, et je sais ce que cela vaut. Vous avez d'abord une toile de 40, dix francs ; mettons douze francs avec un châssis à clés. Nous avons maintenant les couleurs ; il faut en étendre beaucoup sur la toile pour dépenser dix francs ; passons deux francs de plus si vous avez la mauvaise habitude d'emporter, et ajoutons vingt sous pour l'usure des pinceaux ; c'est beaucoup, je le sais bien ; mais enfin ajoutons-les. Comptez, et vous verrez que tout cela ne monte qu'à vingt-cinq francs. Mettons trente francs pour ne

pas lésiner. C'est donc soixante-dix francs qui vous restent pour votre travail, si vous y employez cinq jours, c'est quatorze francs nets que vous aurez gagnés par jour. Ce n'est pas mal. Vous voyez bien, mon jeune ami, que je sais calculer.

– Parfaitement, et devant des chiffres si éloquent je n'ai plus qu'à m'incliner.

Il y avait une légère teinte d'ironie, peu habituelle chez lui, dans les paroles que X. vena de prononcer. Mais cette nuance était trop délicate pour qu'elle fût saisie même par un ex-marchand de couleurs.

– J'étais bien sûr que vous entendriez raison, monsieur le propriétaire. A tout autre qu'à moi, je comprends que vous fassiez payer un portrait en juste cinq cents francs ; mais à moi, combien demanderiez-vous ?

– Cinq cents francs également, répondit simplement le peintre.

M. Robineau le regarda de l'air d'un homme qui voit un prodige qu'il ne comprend pas.

– Pas possible ! s'écria-t-il enfin en balbutiant.

– Je vous demande pardon, monsieur, je ne le voulais pas à moins de cinq cents francs, ou je le voulais pour rien.

– Pour rien ! Et croyez-vous donc, mon jeune ami, que je veuille accepter un présent de mon locataire

– Je ne vous l'offre pas, mais si vous l'exigez.

– Je n'exige rien, non, je n'exige rien ; mais je pensais, j'espérais.

Décidément, l'ex-marchand de couleurs perdait pied, et sa diplomatie se trouvait en défaut devant la simplicité polie de son locataire.

– Au surplus, c'est là une supposition toute gratuite, reprit obligeamment l'artiste pour tirer M. Robineau d'embarras ; il n'est pas question de portrait pour vous, mais, pour moi, il est question de le payer mes termes arriérés.

– Et justement, s'écria le propriétaire saisissant la balle au bond, il s'agit à la fois de l'une et de l'autre chose ; celle-ci même ne peut pas aller sans l'autre, c'est-à-dire que l'une doit servir l'autre. En un mot, je m'explique : voulez-vous faire mon portrait ?

L'artiste réfléchit un instant, puis, fixant son œil doux sur le visage sensiblement kalmouk et rougeaud de l'ex-marchand de couleurs :

– M. Robineau, lui dit-il, je vous ai déjà dit qu je prenais cinq cents francs, et ce prix, je le sais ne peut vous convenir.

Le propriétaire pencha piteusement la tête su sa poitrine, pensant avec douleur à la prompte fâcheuse issue que semblaient promettre ses négociations, quand tout à coup la porte s’ouvrit vic lemmment et livra passage à un jeune homme joufflu barbu, crépu, qui se précipita dans l’atelier u journal à la main et criant :

– Vivat ! vivat ! l’univers est à nous ! Tiens, lis mais lis donc, lis donc !

Et en parlant ainsi il mettait le feuilleton d journal sous le nez du jeune artiste. Celui-ci, qu ne savait pas ce dont il était question, prit machinalement le journal des mains de son ami et s mit à lire aussi tranquillement que s’il se fut ag des affaires d’Orient. Mais peu à peu, en avançan dans sa lecture, son visage pâlit, puis devint in carnat, ses yeux brillèrent, ses mains tremblèrent et il tomba presque inanimé dans les bras de son ami

Quand il revint à lui, il aperçut M. Robineau qu faisait assez piètre figure ; il en eut presque pitié et lui souriant avec douceur :

– Vous me pardonneriez, n’est-ce pas, monsieur, dit-il, mais la joie, l’émotion. Enfin le sort fatal qui s’attachait à mes pas est rompu. Lisez, lisez, monsieur, vous comprendrez et vous excuserez tout.

Disant cela, le naïf jeune homme tendait le journal à Robineau. Celui-ci le prit lentement, et bien qu’il connût parfaitement l’article, il le lut ou feignit de le lire en entier.

– Après ? dit-il froidement en jetant le journal sur la table.

– Après ? s’écria l’artiste avec feu. Ne comprenez-vous pas que ma réputation commence, que désormais ce n’est plus 500 fr. mais 1,000 fr. que je demanderai pour mes portraits ; ne voyez-vous pas que ma fortune est faite !

– Pas encore, jeune homme, pas encore.

– Oh ! monsieur, n’essayez pas de souffler sur mes rêves ; laissez-moi, ne fût-ce qu’un instant, jouir de mon bonheur. Et tenez, je suis si content, que si je ne craignais de vous offenser encore une fois, je vous offrirais de vous faire gratuitement le portrait que je refusais tout à l’heure d’entreprendre pour de l’argent.

– Jeune homme, je vous l’ai dit, je ne consentirai jamais à ce que vous fassiez mon portrait sans vous offrir une juste rémunération pour votre labeur.

– Trop ou pas assez, par conséquent impossible. Il en est, monsieur, de notre commerce comme de tout autre, comme de celui des couleurs ; si une fois nous mettons notre marchandis au rabais, c’est fini, nous ne trouvons plus à l vendre.

– N’est-ce que cela ? ma discrétion.

– C’est cela et autre chose encore, une sorte, de sentiment de dignité personnelle qui nous permet de donner, non de vendre à vil prix.

La négociation prenait une tournure de moins en moins prospère. M. Robineau appela à son secours tous les moyens de persuasion.

– Mais moi, mon cher monsieur X., je ne suis pas le premier venu pour vous, je ne suis pas un acheteur ordinaire. Vous en conviendrez, j’ai eu quelques bontés pour vous.

– Et je vous en suis vivement reconnaissant monsieur Robineau ; vous offrirais-je sans cela ce que je vous offre, mon temps et mon humble talent, toute ma richesse enfin ?

– C’est fort bien, certainement, mais sur c pied-là nous ne pourrons jamais nous entendre. D’ailleurs, ce n’est pas seulement mon portrait qu’il s’agissait de faire. Il y avait encore celui d ma femme, et puis celui de ma fille Léocadie.

– De votre fil.! s’écria l’artiste.

– Oui, et pour ces trois portraits je comptais bien vous tenir quitte des trois termes arriérés ; car il y a trois termes arriérés. C’est une somme de trois cents francs, jeune homme, que vous me devez ; encore je ne parle pas des intérêts, je vous en fais remise.

L’artiste, pendant cette supputation laborieuse, avait eu le temps de se remettre et de reprendre son sang-froid, très-prompt, nous l’avons vu, à lui faire défaut.

– Quelle que soit la somme, trois portraits sont une affaire importante, dit-il, et l’on doit y regarder à deux fois avant de la refuser.

– Ainsi vous ne dites pas non ?

Le jeune homme ne voulait pas avoir l'air de céder trop aisément. « La parole ayant été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, » il y eut recours, et crut devoir répondre qu'il serait charmé sans doute de peindre une si charmante famille, mais que les conditions lui paraissaient insuffisantes pour réaliser ce qu'il avait rêvé.

L'ex-marchand de couleurs crut l'instant favorable pour frapper son coup décisif.

– Tenez, dit-il, j'ajouterai cent francs à ce que vous me devez, mais vous ferez une tête de mon petit Oscar.

Devant cette kyrielle de portraits qui le menaçait, l'artiste recula.

– Non, s'empressa-t-il de dire, dans la crainte qu'une cinquième figure ne vint à grimacer à l'horizon, non, j'accepte vos premières conditions, je ferai trois portraits, le vôtre, celui de madame votre épouse et celui de mademoiselle votre fille, après quoi nous serons quittes.

– C'est entendu, vous avez ma parole.

– Je vous donne pareillement la mienne.

– Qu'est-ce que je disais ? je savais bien que nous finirions par nous entendre

– En effet, rien n'était plus simple.

– Eh bien ! quand commencerons-nous

– Quand vous le voudrez, monsieur Robineau. Si vous voulez me permettre d'aller prendre l'heure de mademoiselle votre fille, nous nous mettrons à la besogne dès demain.

– Dès demain, soit, mais ce n'est pas par ma fille que nous commencerons, si vous le voulez bien.

– Ah ! fit le peintre avec une petite moue d'impatience.

Mais il refoula tout aussitôt sa mauvaise humeur en pensant qu'il mènerait bon train la tête du papa afin d'avoir bien vite devant les yeux le joli visage de la fille.

– Après cela, si vous voulez commencer par madame Robineau, reprit l'ex-marchand de couleurs, je le veux bien, vous êtes libre.

Madame Robineau était une dame d'une encolure magistrale, d'une beauté problématique, même dans le passé, d'un visage fleuri et coloré, d'une ampleur à toucher les deux côtés du cadre, bref un modèle excellent

pour un peintre de grotesques X... n'avait jamais eu de goût pour les caricatures, et en cela il montrait la délicatesse et l'élévation de sa nature. Il secoua la tête..

– Non, dit-il, le portrait de madame Robineau exigera une étude sérieuse, comme le vôtre, et il faudrait mieux, dans l'intérêt même de sa réussite, que je m'occupasse d'abord de celui de mademoiselle Léocadie.

M. Robineau assura que cela lui était parfaitement égal, et après avoir serré avec effusion la main de son jeune ami, il s'empressa d'aller porter à sa femme la bonne nouvelle. Il n'avait pas osé mettre sur le tapis les couleurs de son invention, mais il se promit bien d'y revenir plus tard.

Quand il fut parti, l'ami de notre artiste, vrai oustic d'atelier, qui avait, – nul ne dirait pourquoi, – retenu sur ses lèvres, pendant tout cet entretien, l'épigramme prête à s'en échapper, baissa ses yeux vifs et noirs sur X. et lui dit, avec ce ton inimitable qui appartient au gamin de Paris :

– Tu vas peindre cette tête-là, toi ?

– Il le faut bien ; c'est à cette condition que j'aurai le modèle pour achever celle-ci.

X. avait pris la toile qu'il avait si promptement dérobée aux regards de M. Robineau, et en eut le loisir de la placer sur le chevalet. C'était une bauche d'une jolie tête de jeune fille, et un œil exercé aurait peut-être trouvé quelque ressemblance entre cette figure et le visage de mademoiselle Léocadie.

– C'est juste, fit le rapin, qui semblait à son air ne savoir plus long qu'il n'en voulait dire) système compensations. N'importe, je ne sais ce que j'ai là qui me dit que la tête de ce vieux marchand d'ocre te portera malheur.

– Bast ! tu es fou.

– Bast ! je suis fou, répéta le rapin.

Et il ne fut plus question de cette affaire entre les deux amis.

Le lendemain, à l'heure où notre peintre attendait M. Robineau pour commencer son portrait, un petit coup bien léger, qui ne trahissait pas le propriétaire ni le sexe masculin, fut frappé à la porte de l'atelier. X. s'empressa d'ouvrir, et quel ne fut pas son étonnement en voyant apparaître madame Robineau en personne.

– M. Robineau est occupé aujourd’hui, dit-elle en minaudant, et c’est moi qui viens poser à sa place. Cela vous est égal sans doute.

X., qui était la courtoisie même, assura, que qu’il en eût, que cet échange lui était particulièrement agréable. Et sans demander ni désirer de plus amples explications, il prit une toile immense un morceau de craie blanche et se mit en devoir de vider sa coupe d’amertume le plus lestement possible.

Voici le mot de cette transmutation du mari en la femme. Madame Robineau, dès qu’elle avait connu l’heureux résultat des négociations de son mari, s’était enflammée du plus ardent désir d’être peinte la première. Elle n’avait eu aucune peine à lui persuader que cela serait préférable à tous les points de vue, et comme les points de vue de sa femme étaient chose sacrée pour M. Robineau, celui-ci s’était déclaré tout de suite satisfait et joyeux des nouveaux arrangements.

Peut-être au fond de tout cela aurait-on découvert un mobile supérieur, si l’on s’était donné la peine de le chercher. Les personnes dont je tiens les détails précis de cette histoire n’ont pu m’éclairer à cet égard. Mais il est possible cependant que madame Robineau eut observé que M.X. se trouvait toujours à point nommé sur son passage quand elle allait se promener avec sa fille, et que celle-ci baissait toujours le front quand on prononçait devant elle le nom de M.X., elle avait même pu présumer qu’il s’était établi entre les deux jeunes gens un de ces courants magnétiques auxquels les cœurs ne résistent guère. Toutes les femmes sont bonnes mères, et je nie à priori qu’il y en ait de mauvaises.

Celle-ci obéissait sans doute aussi, même sans en avoir conscience, aux heureux instincts de son cœur. Elle voulait, j’en ai la conviction, observer de près ce jeune homme, s’instruire de ses habitudes, sonder ses pensées, et qui sait ? elle aurait vu avec plaisir, même en temps de république, sa fille épouser un prince, mais elle n’aurait pas pourtant dédaigné pour elle un artiste qui lui aurait apporté en dot une belle renommée, une brillante fortune et une solide affection. Ce que madame Robineau, la bourgeoise, méprisait avant tout, c’était le bourgeois. L’idée que sa fille épouserait un marchand ne pouvait pas entrer dans sa tête. Madame Robineau était pétrie de préjugés contre sa propre caste, et jamais elle n’aurait admis que la générosité, l’intelligence et l’honneur fussent accessibles à tous les degrés

de l'échelle sociale et dans tous les états de fortune. Qu'importe, elle aimait sa fille, et je lui passe tous ses travers en compensation de cette bonne et vulgaire qualité.

Il n'a pas fallu à l'artiste le temps que vous employez à lire ces réflexions de l'historien, pour qu'il ait ébauché largement, avec une pâte grise que les peintres nomment *teinte neutre*, la tête opaque et massive de madame Robineau. Ce n'est rien encore, et pourtant c'est frappant de ressemblance, à ce point que le petit Oscar, l'espérance et le désespoir de la souche Robineau, étant venu demander une clé dont son père avait besoin, s'est écrié en entrant :

– Oh ! maman, comme tu ressembles !

On s'est séparé sur ce mot mémorable, le mot dele et l'artiste tres-satisfaits l'un de l'autre, après une séance de deux heures. X., victime de sa conscience, avait fini par écouter ses honnêtes instincts et par se promettre qu'il ne bâclerait pas, comme il en avait eu d'abord l'intention, la tête ingrate de l'ex-marchande de couleurs. Le masque était à la vérité d'un aspect désagréable, mais l'art aidant, on en pouvait encore tirer un assez bon parti par la richesse du coloris et la force de l'expression.

Le lendemain une seconde séance amena la peinture à cet état intermédiaire de l'ébauche où les traits disparaissent dans la pâte pour prendre ensuite, sous des touches plus accentuées, leur vrai relief et leur juste coloration. Au milieu de cette espèce de brume, dans laquelle le visage enluminé de la bonne dame éteignait ses vives couleurs, madame Robineau, en jetant un dernier regard sur la toile, né reconnu plus sa noble image.

– Comment ! s'écria-t-elle étonnée, c'était si bien tout à l'heure et vous avez tout effacé !

– Je n'ai rien effacé, madame, répondit le peintre en souriant, j'ai seulement donné aux tons de l'harmonie et fondu les nuances.

– Mais c'est que ça ne ressemble plus du tout.

– Ne vous inquiétez pas ; demain vous aurez recouvert toute votre ressemblance.

– Vrai ?

– Foi d'artiste.

Madame Robineau, pour une femme qui avait fait le négoce pendant trente ans de sa vie, et qui était née à Paris, rue Saint-Honoré, n'était que médiocrement atteinte de scepticisme. Elle eut confiance, crut aux paroles du jeune homme, et en rentrant n'eut rien de plus pressant à publier que la fin prochaine de son portrait.

– Déjà ! fit M. Robineau d'un ton de regret.

L'ex-marchand de couleurs, quelques connaissances spéciales qu'il eût en peinture, eut peur un instant de s'être laissé duper par son locataire en lui octroyant le montant de ses trois termes pour prix des trois portraits. Il supputait à part lui à quel chiffre scandaleux monterait dans ce marché la rémunération de l'artiste, et il se promettait bien de regagner sur son portrait tout le temps que le peintre aurait économisé sur celui de madame Robineau.

Il avait fait son calcul d'heures employées à raison de trois francs l'heure ; en comptant trente francs de déboursés pour chacun des deux portraits, il lui restait une somme de deux cent quarante francs en heures à répartir sur la tête de sa femme et sur la sienne. C'était donc quarante heures pour chacun. Si le portrait de sa femme n'absorbait que vingt heures du temps de l'artiste, c'étaient vingt heures à reporter en boni sur son propre portrait, ce qui lui donnait une somme de soixante heures à utiliser d'une manière ou d'une autre, bien déterminé d'ailleurs à ne pas faire au peintre la concession d'une minute. Quant au portrait de mademoiselle Léocadie, il n'était compté pour rien dans ce calcul. Trop heureux l'artiste lui avait à peindre un pareil modèle !

M. Robineau était un homme positif, franc comme l'or, rond en affaires ; partout et en tout il voulait avoir son dû, mais rien que son dû.

Or, il advint que, pressé d'étudier de plus près qu'il n'avait pu le faire les traits fins et délicats de la fille, le jeune peintre traita largement et haut la main ceux de la mère. Dix-huit heures suffirent à la besogne, – M. Robineau les avait comptées, – et vraiment l'œuvre était remarquable, la ressemblance étonnante, le jeu de la physionomie plein de mouvement, le coloris plein de chaleur. La touche en était large, hardie, presque sauvage. A la vérité, on aurait mieux aimé une touche molle, une peinture arrondie et léchée, sans aucune de ces aspérités qu'une brosse indépendante se plaît à

semer sur sa route pour produire de plus puissants effets d'ombre et de lumière, mais le journal avait si bien dit que tout le mérite d'un tableau consistait dans les empâtements, et que la peinture unie et soignée n'était bonne que pour les épiciers, que les époux Robineau n'osèrent pas exprimer tout haut ce qu'ils pensaient tout bas.

D'ailleurs, le portrait avait un si haut mérite de ressemblance, il obtint un si grand succès auprès du jeune Oscar et de la bonne, lorsque le peintre, un soir fortuné pour lui, fut admis à le présenter lui-même à la famille, qu'il eût été imprudent peut-être d'y demander des retouches. Madame Robineau sensiblement flattée dans son image, ne voulait plus que l'artiste y mît la main, et M. Robineau, qui jouissait par avance de la douce perspective de voir les vingt-deux heures supplémentaires s'ajouter aux quarante heures auxquelles son portrait avait droit, suivant lui, ne fit aucune difficulté pour admettre cette première toile aux honneurs de son salon. Une bordure surchargée de roses, en carton-pâte doré, lui servit de cadre, et un clou solide, enfoncé par l'artiste lui-même, se vit de point de suspension au chef puissant de la matrone.

Mais les compliments que recueillit l'artiste, les éloges, singuliers parfois, qu'on lui prodigua à la ronde, ne valurent pas pour lui les cinq ou six regards expressifs que lui lança à la dérobée mademoiselle Léocadie, et surtout les quelques paroles tremblantes qu'elle balbutia lorsque, profitant d'une entrée bruyante de M. Oscar, il lui demanda s'il lui serait agréable que son portrait fût fait de sa main. Ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens ne sut bien peut-être ce qu'il fut répondu à cette question hasardée, toujours est-il qu'elle noua entre eux le fil d'un petit secret auquel ils rêvèrent toute la nuit suivante.

Le lendemain, on avait eu le temps de laisser refroidir l'enthousiasme de la veille, et quelques légers défauts commencèrent à apparaître aux yeux des deux époux. L'artiste fut mandé.

– Netrouvez-vous pas, mon cher monsieur X. dit madame Robineau, que les lèvres ne sourient pas assez ?

– Est-ce que l'œil droit, ajouta M. Robineau en fin connaisseur qu'il était, ne gagnerait pas à recevoir, comme l'œil gauche, un petit point de lumière ?

M. Robineau n'était pas tout à fait étranger au jargon de l'atelier.

L'artiste regardait alternativement les deux époux avec un sourire tempéré par une légitime terreur.

– Ah ! c'est que moi, je m'y connais, reprit l'ex-marchand de couleurs, j'ai des connaissances spéciales ; je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir ce que c'est qu'un tableau.

L'artiste regardait toujours et ne répondait rien.

– Voulez-vous me permettre encore une petite observation ? reprit madame Robineau. Je crois que vous m'avez fait le nez un peu long et le menton un peu court.

Pour le coup, les yeux du jeune peintre devinrent tout à fait effarés ; un moment il lorgna son chapeau déposé sur une chaise de l'autre côté de la salle, et songea à échapper par la fuite à la persécution qui le menaçait. En même temps il découvrit, à demi-cachée dans les rideaux, près de la croisée, la tête charmante de Léocadie. La jeune fille travaillait à un ouvrage de broderie, mais son œil distrait était ailleurs qu'aux feuillages éclos sous ses doigts rosés ; ses traits étaient empreints d'inquiétude, son regard ressemblait à une prière.

X. ne songea plus à s'enfuir, le sourire reparut sur ses lèvres, et le nuage, qui un moment avait obscurci son front, s'évanouit ; sa tête même fit un signe affirmatif.

– C'est possible, dit-il de sa voix douce, qui en ce moment retentit ailleurs encore qu'aux échos du salon, c'est possible, vous pouvez avoir raison..

– Eh bien, reprit madame Robineau, je suis content que vous vous en aperceviez aussi, cela prouve que je ne m'étais pas trompée. Je suis bien aise de montrer à M. Robineau que je ne suis pas tout à fait aussi ignorante en peinture qu'il se l' imagine.

– Madame Robineau, vous savez bien que j' n'ai jamais prétendu cela. Je me suis toujours borné à dire que j'avais acquis des connaissances spéciales par une longue pratique, et que je n'avais pas été trente ans de ma vie.

– Je sais, je sais, interrompit madame Robineau ; laissez-moi terminer avec M. X, j'ai encore quelques observations à lui faire.

X..... frissonna de la tête aux pieds.

– Je me suis fait peindre en robe noire, repri madame Robineau, parce que cela est plus grave, plus cossu, plus comme il faut. Mais maintenant que j’y pense, il me semble que je serais bien mieux en robe de soie à ramages.

– Mais, madame, hasarda le peintre, observez donc que l’ensemble du tableau est peint dans une certaine gamme qui s’harmonise avec le noir et qui ne sera, plus d’accord avec une étoffe brillante de plusieurs couleurs.

– Vous croyez ! J’ai pourtant la une robe qui me va fort bien et qui est fort belle. Tenez, je veux vous la montrer. Léocadie, ma fille, donnez-moi donc la robe de damas jaune à bouquets rouges et verts. x. était sur les épines.

Léocadie s’empressa d’obéir à sa mère et ne tarda pas à paraître avec la belle robe en question. En approchant, elle jeta au jeune peintre un regard suppliant qui lui alla droit au cœur. Ce regard lui inspira une hardiesse bien grande.

– Et vous, mademoiselle, dit-il, quel est votre avis

– Je suis de l’avis de ma mère, répondit la jeune elle en rougissant.

Le jeune homme ne put s’empêcher d’admirer ce acte exquis de la jeune fille, qui jetait le manteau et sa grâce sur le mauvais goût maternel, et qui essayait de rendre moins douloureux à l’artiste le sacrifice de son travail, en lui laissant entrevoir que ce sacrifice lui serait compté.

Cependant, cet arrangement, ou, pour mieux dire, ce dérangement du portrait de sa femme, ne faisait pas le compte du mari, qui voyait s’évanouir dans un travail supplémentaire les heures qu’il avait bien compté s’approprier. Sa conscience lui lisait une loi de les défalquer rigoureusement du total ; mais il trouva tout-à-coup un moyen sublimé pour garder intégralement son droit supposé aux vingt-deux heures et pour mettre cependant sa conscience en repos.

– Mon jeune ami, dit-il, je vois bien que vous êtes décidé à porter une brosse téméraire sur ce portrait, bien que, pour mon compte, mes connaissances spéciales ne me permettent pas de douter que ce ne soit un grand tort de votre part. Mais puisque vous le voulez absolument, allez chercher votre palette, et ici, séance tenante, vous arrangerez tout cela. Pendant ce temps-

là, l'heure du dîner arrivera, et vous nous ferez le plaisir de rester à dîner avec nous.

Sous les fleurs, l'artiste ne vit pas le piège. s'empressa d'aller chercher ses couleurs. Pendant ce temps-là, madame Robineau revêtit sa belle robe, et, deux heures ne s'étaient pas écoulées qu déjà la transformation du portrait était terminée. Le plaisir de passer quelques moments auprès de Léocadie avait donné des ailes à son pinceau. Quel ne furent donc pas sa surprise et son mécontentement, lorsque, tout à coup, madame Robineau se tournant vers sa fille :

– Léocadie, dit-elle, il est temps de mettre ton chapeau et ton écharpe. Tu sais bien que tu dînes aujourd'hui chez ta tante. Jeannette va te conduire

Léocadie poussa un profond soupir, plia lentement sa broderie et jeta en sortant un bien triste regard au jeune peintre. Celui-ci crut même voir briller une larme dans ses yeux. Cette larme fut sa seule consolation, mais ce fut une consolation réelle. Ainsi la douleur des uns fait le bonheur de autres. Le jeune homme se sentait ému et satisfait à penser que cette larme était tombée pour lui.

Je vous laisse à deviner si le dîner fut joyeux pour notre héros. Tout entier renfermé en lui-même, il s'entretenait avec sa tendresse naissante, et ses lèvres restèrent closes à tout autre mot qu'aux deux monosyllabes « oui » et « non » Quand il se fut retiré, les deux époux se communiquèrent cette réflexion qu'ils avaient faite tous deux, savoir que leur jeune locataire était un bien maussade et bien ennuyeux personnage.

– Bah ! ajouta M. Robineau comme par manière d'explication, il est peut-être amoureux.

Le mot ne fut pas perdu, et madame Robineau, prenant un air très-fin, répondit :

– C'est bien possible.

IV

Le succès qu'obtint le portrait de madame Robineau parmi les connaissances de la famille fut prodigieux.

– Qui vous a fait ce portrait ? Combien vous a-t-il coûté ? Dieu ! qu'il est ressemblant ! Comme les étoffes sont bien faites ! Que cette robe de damas jaune à bouquets est admirable !

Telle était la litanie habituelle qui se débitait chaque jour dans le salon des époux Robineau. La robe jaune, surtout, produisait un grand effet, et la bonne dame se félicitait chaque jour davantage de l'excellente inspiration qu'elle avait eue de se faire pour traire en ce bel équipage.

Quant à Robineau, il ne dormait plus. Il rêvait un succès pareil pour sa noble figure, et se voyait déjà à la tête de sa compagnie, son shako sur l'oreille et son sabre à la main. Une malencontreuse fluxion l'avait empêché de se substituer immédiatement à sa douce compagne dans le fauteuil de patience ; mais il n'avait pas souffert que sa fille prit son tour, ce qui n'avait pas laissé que de contrarier un peu notre jeune artiste. Pendant ce temps-là, celui-ci termina le portrait qu'il devait livrer, en toucha le prix et se fit habiller de neuf pour paraître plus beau à la jeune fille quand il descendait chez son propriétaire, ce qui commençait à devenir assez fréquent. Madame Robineau ne paraissait pas s'en apercevoir ; mais l'aimable figure qu'elle faisait toujours au jeune artiste, disait assez que ses visites avaient sa tacite approbation.

Madame Robineau calculait aussi bien, peut-être mieux encore que son mari. A voir l'empressement que toutes ses connaissances mettaient à s'informer du prix qu'elle avait payé son portrait, au souvenir qu'elle avait gardé du fameux article qui lui avait révélé le talent de X, et enfin aux nouvelles qu'elle recueillait de la bouche de son concierge, à propos des équipages et des valets galonnés qui, depuis quelques jours, abondaient à la

maison pour le peintre du sixième étage, son imagination féconde s'était échauffée et avait mis au monde de brillants et solides projets sur l'avenir de M.X. et de Léocadie. Elle aussi avait des connaissances péciales, et trente ans d'expérience dans la partie lui avaient appris qu'un peintre, lorsqu'il a du talent, de la tenue, du courage, et que la vogue se déclare en sa faveur, n'est pas longtemps à conquérir une belle et large place au soleil de la fortune, cet astre capricieux qui ne brille jamais que d'un côté. L'ex-marchande de couleurs croyait apercevoir dans la réputation naissante de son protégé les symptômes d'une de ces heureuses destinées, et avec ce tact singulier qui supplée sount, chez les femmes, à l'esprit et à l'éducation, elle essayait d'envelopper le jeune artiste dans le réseau de ses combinaisons. Elle ne serrait pas assez les mailles pour lui en faire sentir l'étreinte, et, toutefois, elle ne les faisait pas assez lâches pour qu'il pût aisément passer au travers.

C'était un jeu dangereux, pourtant, et, toute bonne mère qu'elle fut madame Robineau ne s'apercevait peut-être pas assez qu'elle prenait deux poissons dans la nasse au lieu d'un. – Mademoiselle Léocadie ne voyait pas les visites de M.X. avec un plaisir moins vif que celui-ci en éprouvait à les rendre. Et si jamais il arrivait que les deux jeunes gens, en dépit de leur timidité native, en vinssent au chapitre éloquent des amoureuses confidences, on pouvait assurer d'avance que, d'esprit et cœur généreux comme ils l'étaient, ils ne souffriraient pas aisément un jour qu'on brisât l'espoir qu'on avait favorisé. Après tout, madame Robineau pensait-elle à les désunir jamais, lorsqu'elle paraissait au contraire prendre soin de les rapprocher ? Il était permis d'en douter, et le narrateur aurait ici mauvaise grâce de se montrer plus soupçonneux qu'un autre. La fille d'un riche marchand de couleurs pouvait bien épouser un jeune artiste. sans déroger, et réciproquement un jeune artiste de talent et d'avenir pouvait s'estimer heureux d'épouser la fille d'un bon marchand de couleurs. M. Robineau n'aurait sans doute pas été de cet avis, mais M. Robineau avait contre les artistes les mêmes préjugés qae sa femme contre les hommes de négoce.

Une seule chose était à craindre et pouvait venir déranger les plans de madame Robineau, en la contraignant à les exécuter avant l'heure que dans satète elle avait marquée. Il pouvait advenir que l'amour marchât plus vite

que la fortune, tout aveugles qu'on les dise l'un et l'autre, et que les deux cœurs se rencontrassent avant que le jeune X. ne se fût créé une position enviable. L'ancienne marchande de chrôme voulait bien jouer sur la carte de l'avenir, mais elle voulait jouer à coup sûr. Je sais beaucoup de gens prudents qui exposeraient leur argent à tout coup si l'on voulait leur garantir un gain continu. Or, madame Robineau n'était pas encore une joueuse assez fine pour échapper à la fatalité des revers. Elle avait rapproché le feu de la poudre ; il fallait s'attendre à une explosion.

Elle eut lieu un soir, à petit bruit, entre une tasse de thé et un morceau de brioche, pendant que M. Robineau lisait son journal du soir et que madame Robineau raccommodait, *more antiquo*, les bas de laine de son mari.

Le jeune artiste avait entre les mains l'album de mademoiselle Léocadie, dont les pages immaculées attendaient depuis longtemps en vain la caresse du crayon. Enfin le crayon était venu et le papier soumis prenait à son moëlleux contact toutes les formes qu'il lui plaisait de lui donner. X. préludait par des croquis sous différents aspects à la création charmante promise à ses pinceaux. La tête de la jeune fille s'était déjà montrée sous tous les points de vue imaginables, excepté de profil ; elle avait souri de face sur un feuillet, de trois-quarts sur un autre, mais toujours, dans le trait rapide que le jeune artiste esquissait d'après elle sur le papier, elle avait souri.

– Pourquoi me donnez-vous toujours l'air si gai ? demanda Léocadie à son portraitiste.

– N'êtes-vous pas l'image et l'expression du bonheur ? Que vous manque-t-il pour être heureuse ?

– Oui, en effet, je suis heureuse, et en ce moment il me semble que je ne désire rien.

Le jeune homme sentit plus qu'il ne vit, – car il n'osait lever les yeux, – le regard de la jeune fille se reposer sur lui. Son cœur bondit dans sa poitrine, un frisson courut par tous ses membres et sa vue se troubla comme s'il eût été frappé de vertige. Il essaya de parler, mais sa voix était rauque et ne sortait pas de son gosier.

Lorsque sa main eut repris un peu d'aplomb, il retourna quelques feuillets de l'album afin de trouver une page blanche. Puis prenant son

crayon qu'il avait laissé tomber sur la table :

– Voyons, dit-il, je vais essayer de vous faire plus sérieuse.

– C'est que je suis très sérieuse en effet, dit la jeune fille avec un sourire qui donnait un démenti à ses paroles. Voyez, je ne bouge plus.

Cette fois le peintre se plaça de manière à saisir dans tout son développement la silhouette du visage, dont la ligne délicate et pure se détachait en blanc rosé sur le fond rouge d'une lourde draperie. En quelques coups de crayon le profil fut dessiné.

Curieuse comme Eve, la jeune fille se pencha par dessus l'épaule du jeune homme pour mieux voir, disait-elle. Dans cette position les boucles légères de ses cheveux châtons caressaient presque les joues de l'artiste, et celui-ci, troublé, éperdu, n'osait lever la tête.

– Qu'est-ce ? balbutia la jeune fille, pourquoi maintenant cette bouche ouverte ?

– Vous m'avez demandé de vous donner l'air plus sérieux, balbutia le peintre.

– C'est là ce que vous appelez un air plus sérieux ? Mais l'œil est souriant, les ailes du nez respirent la bonne humeur, et on dirait que les lèvres remuent.

– C'est qu'elles vont parler, hasarda le jeune homme.

– D'avance je renie tout ce qu'elles pourront dire.

– Elles se tairont, à moins qu'il ne vous plaise de dicter vous-même les paroles.

– Ah ! je vois, vous voudriez que ceci devint un tableau parlant.

– Oui, à condition qu'il fût sincère et qu'il voulut bien répondre à mes questions.

Le ton de badinage qu'avait pris la jeune fille encourageait singulièrement notre héros. Ce fut au tour de Léocadie d'être embarrassée, mais pour cacher son trouble elle paya d'audace et murmura ce qui se présenta d'abord à son esprit.

– Si vous voulez le savoir, dit-elle, il faut l'interroger, et pourvu que vous lui demandiez des choses.

Elle s'arrêta et prit le temps de s'asseoir auprès de la table.

– Quelles choses ? fit X. d’une voix si douce que la jeune fille pouvait seule l’entendre.

– Des choses raisonnables.

L’artiste prit son crayon et écrivit ces mots en tremblant :

– « Est ce un tort de vous aimer ? »

uis, se cachant le front dans la main, il passa l’album à la jeune fille.

(elle-ci lut en rougissant, et prenant la gomme élastique, elle effaça la phrase tracée sur le vélin. Le peintre avait fait adroitement rouler le crayon du côté de Léocadie. Deux doigts effilés et rosés s’en emparèrent, et ces paroles sortirent des lèvres entr’ouvertes et immobiles du portrait :

– « Est-ce à moi qu’il faut le demander ? »

X. leva sur la jeune fille un regard plein de tendresse et de reconnaissance.

Le dialogue devait finir là. Les deux questions devaient rester sans réponse parce qu’elles répondaient toutes deux suffisamment à la pensée des deux jeunes gens. Mais il y avait là un troisième personnage qui n’était pas tout à fait aussi bien initié qu’eux à ce petit mystère de leur cœur, et qui vint à son tour jeter son interrogation à travers cette première ivresse de l’amour.

– Qu’est-ce que vous faites-là, mes enfants ? dit madame Robineau d’une voix qui sembla bien dure à ceux qui l’entendaient.

Cette question produisit sur eux l’effet d’un coup de feu au milieu d’une bande d’oiseaux : elle fit envoler toutes leurs pensées, et leurs doux rêves, et leurs naissantes émotions.

Madame Robineau prit l’album des mains du jeune homme et lut les mots qu’avait tracés sa fille. Puis fixant sur leur front rougissant son regard inquisiteur, elle comprit qu’elle était distancée dans ses vœux, et jugea que la chevauchée amoureuse allait trop vite au gré de ses désirs. Cependant elle n’eut pas l’air si fort courroucé qu’on pouvait le craindre. Après avoir fermé le livre, elle reprit même d’un accent relativement assez doux :

– Allons, allons, il est temps de se coucher.

M. Robineau leva alors les yeux :

– Eh ! eh ! dit-il, mon jeune ami, il me semble que ma fluxion a tout à fait disparu. Quand commençons-nous nos séances ?

– Quand il vous plaira, répondit le peintre qui ne voyait plus rien de repoussant désormais dans le visage de son propriétaire.

– Eh bien, demain à midi, je serai chez vous. Cela vous va-t-il ?

– Parfaitement.

– Ah ! j’oubliais de vous dire : Vous avez peint madame Robineau avec vos couleurs ordinaires et comme il vous a fait plaisir. Je vous ai laissé faire ; mais pour le mien, c’est différent. J’entends vous fournir moi-même des couleurs, la plupart de ma composition ; je ne vous les vendrai pas, je vous en ferai cadeau. Ce sera une économie de dix francs pour vous. Vous verrez cela, et vous aurez une idée alors de mes connaissances spéciales en peinture. Vous comprenez que je n’ai pas été pendant trente ans dans la partie sans avoir fait faire quelques progrès à notre art. Mais je ne vous en dis pas davantage, vous verrez cela, mon jeune ami, et quand une fois vous vous serez servi de mes couleurs, vous ne voudrez plus entendre parler de celles d’Édouard ni de Deforges.

Le peintre avait froncé le sourcil pendant cette tirade, et quand elle fut finie, il essaya une défense de Deforges et d’Édouard ; mais c’était jeter de l’huile sur le feu. M. Robineau entra dans de longs détails techniques pour prouver toute l’étendue de ses connaissances spéciales. Pendant ce temps-là, le jeune artiste jetait à la traverse quelques monosyllabes pour constater qu’il écoutait, mais en réalité il n’écoutait pas, et toute son attention était captivée par la vue de Léocadie, dont la figure semblait rayonner au feu de la lampe, dans la pénombre de l’appartement.

– Vous m’avez bien compris, dit enfin M. Robineau en manière de conclusion.

– A merveille, répondit le jeune homme.

– Donc à demain à midi.

– A demain à midi.

Le locataire et le propriétaire se serrèrent la main.

En passant devant la jeune fille pour prendre congé de madame Robineau, X. puisa dans les yeux de Léocadie assez de bonheur pour attendre ce terrible lendemain sans une trop vive inquiétude.

V

Terrible en effet fut ce jour du lendemain pour notre jeune héros !

A midi précis, M. Robineau, en uniforme de capitaine de la garde nationale, parut sur le seuil de l'atelier. Sa main gauche tenait un paquet soigneusement ficelé, et de la droite il fit le salut militaire.

– Présent à l'appel, comme vous voyez, mon jeune camarade. Ah ! il faudra que nous fassions de vous un beau sous-lieutenant aux prochaines élections. Une épulette en argent ça flatte toujours les femmes. Je suis sur que vous ferez des conquêtes en uniforme, le sabre au flanc gauche et au crochet, comme les officiers de marine.

– Je vous remercie, monsieur, de vos bonnes intentions à mon égard, répondit simplement le peintre, mais je ne connais rien au commandement, et à peine sais-je obéir.

– La belle raison ! Eh bien, est-ce que j'y entends quelque chose, moi – Non, mon jeune ami, il ne faut pas vous dérober ainsi aux suffrages de vos concitoyens. La patrie est peut-être en danger, et en ce moment elle a besoin de tous ses enfants. En attendant, voici les couleurs dont je vous ai parlé.

Ce disant, le capitaine dénoua le fil de son paquet et étala sur la table une riche collection de cornets métalliques. X. feignait de les examiner, mais en réalité sa pensée était ailleurs ; il cherchait un biais pour savoir des nouvelles de mademoiselle Léocadie, et crut enfin l'avoir trouvé.

– Et madame Robineau, dit-il, sa santé est bonne, j'espère, ce matin ?

– Excellente, mon jeune ami. Voyez cette laque ! comme c'est transparent ; et cette ocre, comme c'est fin et onctueux ! on dirait une couleur purement métallique ! Et ce brun-rouge ! voyez de près ce brun-rouge et vous m'en direz des nouvelles, hein ?

– En effet, ce brun-rouge est parfaitement préparé. Ainsi madame Robineau se porte bien ?

– A merveille. Approchez ce bleu de Prusse de votre œil. Est-ce clair, est-ce lumineux ?

– Admirable. Est-elle maintenant tout à fait satisfaite de son portrait ?

– Très-satisfaite. Ah ! par exemple, voilà mon triomphe ; ceci est un outremer factice bien supérieur à l’outremer Guimet. Il porte mon nom, outremer Robineau. Voyez cette nuance, comme c’est pur et moelleux ! M. Horace Vernet ne se sert plus d’autre couleur pour ses ciels. Il a tout à fait renoncé à l’outremer Guimet depuis qu’il s’est aperçu qu’il tournait à l’ardoise. Il y a longtemps que je le lui avais prédit. C’est comme le brun Van Dyck ; je ne vous conseillerai jamais d’employer cette couleur-là, elle pousse au noir, tandis que voici un brun, le brun Robineau, qui un jour deviendra célèbre dans la peinture. Essayez-le et vous verrez.

– Viendra-t-elle voir l’ébauche quand elle sera terminée ?

– Qui cela ?

– Madame Robineau.

– Mais qui vous parle de madame Robineau ? elle est partie ce matin pour la campagne avec Léocadie. Elle craint les émeutes et prétend que c’est bien assez que les maris s’exposent sans que les femmes affrontent inutilement le danger.

– Ah ! elle est partie. avec sa fille ? balbutia le jeune homme tout déconcerté.

Il se rappelait l’incident qui avait clos la soirée de la veille.

– Oh ! mon Dieu, oui ; ça lui a pris tout à coup ce matin, ajouta l’ex-marchand de couleurs, car hier elle n’y pensait même pas.

– Et elle ne vous a pas dit ce qui avait motivé son départ subit ? demanda le jeune homme d’une voix anxieuse.

– Mais je viens de vous le dire, elle craint les émeutes, comme s’il y avait des émeutes à craindre tant que Ledru-Rollin et Lamartine seront au pouvoir. Ah ça, tout le monde a donc l’esprit à l’envers aujourd’hui ? Allons, allons, prenez une palette propre et mettons-nous à la besogne, cela vous distraira. Prenez garde, vous allez mêler vos couleurs avec les miennes, et je tiens essentiellement à ce que mon portrait soit tout entier de ma composition. Bien qu’elles aient été fournies par mon successeur, ces couleurs n’en ont pas moins été préparées d’après mes procédés. Tenez,

lisez sur l'étiquette : « *Procédé Robineau* ». J'avais quinze brevets d'invention et de perfectionnement quand je me suis retiré des affaires. C'est mon successeur qui profite de tout cela à présent. Il ne tardera pas à faire sa fortune.

Concentré en lui-même et en proie à des inquiétudes qu'il voulait dissimuler, X. laissait son modèle battre à loisir les champs de son imagination, et celui-ci profita Largement du silence docile de son locataire pour lui exposer ses vues personnelles sur l'art de fabriquer les couleurs et de les mettre en œuvre. Comme le lecteur pourrait n'avoir pas la même patience que notre héros, ni les préoccupations qui retenaient son esprit captif, nous reléguerons dans un favorable lointain la longue dissertation de M. Robineau.

Le peintre avait pris une toile de soixante sur laquelle se trouvait ébauchée une tête de femme, et, d'un pinceau chargé de couleurs sombres, il étendait une teinte plate qui dans sa pensée allait servir de fond à la tête du capitaine.

– Qu'est-ce que vous faites là ? demanda celui-ci.

– Je prépare ma toile.

– Comment ! vous voulez me peindre là-dessus ?

– Sans doute. Les toiles ainsi préparées sont meilleures que les toiles neuves.

– C'est une erreur, mon jeune ami, mes connaissances spéciales ne me permettent pas d'en douter. Je sais que c'est là un préjugé très-répandu parmi les artistes, mais je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir à quoi m'en tenir à cet égard. D'ailleurs, je vous l'ai dit, je veux un essai complet de mes couleurs, et vous seriez capable de vous en prendre à elles si le fond poussait au noir ou venait à s'écailler. Allons, prenez-moi une toile neuve, une belle toile neuve et qui n'ait jamais servi.

Il n'était pas besoin d'un si long discours pour obtenir de X. ce petit sacrifice. L'esprit du pauvre garçon était en ce moment trop occupé d'intérêts plus vifs et plus sérieux pour qu'il lui fut possible de tenter même la plus faible résistance.

Notre artiste n'était pas très-riche en toiles neuves, cependant il en trouva une qu'il posa sur le chevalet. M. Robineau se leva, la prit et l'examina

avec la plus scrupuleuse attention.

– Hum ! hum ! fit-il en poussant une moue significative, toile trop mince, couche d'impression trop sèche, et encore, un châssis sans clés.

L'artiste s'était assis sur un tabouret les genoux en l'air, la tête dans la main droite, attendant que l'ex-marchand de couleurs eût terminé son examen, et ne prêtait qu'une oreille distraite à ses observations.

– Vous n'avez pas d'autre toile que celle-ci ? demanda le capitaine.

– Ma foi, non, dit naïvement l'artiste.

– Et vous ne prétendez pas, je suppose, faire mon portrait sur ce vieux pan de chemise ?

– Pourquoi pas ? cette toile est fort bonne, soyez-en certain.

– Non, non, mon jeune ami, vous vous trompez, cette toile ne vaut rien. Ce fil tordu n'a pas de solidité, cette couche d'impression s'écaillera, et si le tissu vient à se détendre, vous n'avez pas de clés à votre châssis pour lui rendre sa tension. Voyons, laissez-moi chercher avec vous si vous n'avez rien de mieux dans votre atelier.

Et déjà le capitaine s'en allait furetant dans tous les coins. Cette perquisition pouvait amener la découverte du portrait de jeune fille dont nous avons parlé. X., à cette pensée, sortit de son apathie et bondissant auprès de M. Robineau :

– Inutile de chercher, monsieur, s'écria-t-il, je n'ai pas d'autre toile neuve dans mon atelier..

– Et celle-ci ? fit le propriétaire en se penchant pour mettre la main sur un beau châssis à clés parfaitement neuf, à ce qu'il croyait.

C'était justement la toile du portrait mystérieux.

Heureusement l'étroit ceinturon qui emprisonnait le volumineux abdomen du soldat-citoyen mit un obstacle insurmontable à l'exercice gymnastique qu'il préméditait ; il ne put jamais se baisser assez pour saisir le tableau déposé par terre contre la muraille. Le moindre effort suffit à l'artiste pour tenir en respect les velléités inquiétantes du père de famille.

– Cette toile a déjà servi, s'écria l'artiste.

– Ainsi vous n'en avez pas d'autre ?

– Pas d'autre absolument.

– Eh bien, qu'allons-nous faire ?

– Remettre la séance à demain, ou nous servir de la toile qui est là sur mon chevalet.

Le capitaine se prit à réfléchir.

– Bah ! se dit-il à part lui, j’ai soixante-deux heures de boni, j’en puis bien gâcher une ou deux, ne fût-ce que pour voir s’il me réussira du premier coup. Demain je lui apporterai une toile neuve à lés et je lui en réclamerai le prix plus tard.

– Qu’avez-vous décidé ? demanda le peintre.

– Eh bien, mon jeune ami, commençons toujours sur cette toile-ci, nous verrons après.

X. était trop absorbé dans sa douleur pour prendre garde à ce qu’il y avait de perfide dans cette phrase. Il reprit ses pinceaux et acheva d’une main fiévreuse de couvrir la toile.

– Maintenant, je suis prêt, dit-il à son modèle.

– Quelle pose allons-nous prendre ?

– La plus naturelle possible.

– Eh bien, la pose qui me serait, je crois, la plus naturelle, ce serait le sabre à la main, tenez, somme cela.

L’honnête marchand de couleurs tira son sabre et prit l’attitude de Bonaparte au pont d’Arcole, moins le drapeau.

L’artiste hasarda quelques observations basées sur ce que la toile ne serait jamais assez grande pour contenir à la fois le buste et les bras ainsi étendus. M. Robineau fut obligé de se rendre à la justesse de cette remarque, et il essaya une autre pose guerrière plus condensée, celle de Léonidas aux Thermopyles. L’artiste hocha la tête.

– Vous aurez le bras coupé par le cadre, dit-il.

– Mais alors, si aucune des poses que j’essaie ne vous convient, indiquez-m’en donc une vous-même.

– Si vous m’en croyez, monsieur Robineau vous vous tiendrez tout simplement assis dans u fauteuil.

– Assis ! un militaire ! un soldat ! et dans u fauteuil encore ! Moi qui, à la tête de ma compa gnie !. Non, non, monsieur ; jamais je ne trans geraï avec ma conscience ; j’ai le courage de me opinions, moi, et je veux être peint

dans l'attitud qui convient à mon caractère, debout, le front hau la poitrine découverte et le fer à la main.

– Mais alors, monsieur, ce n'est pas un simpl buste qu'il faudrait, mais un portrait en pied, telles ne sont pas nos conventions.

– Inutile de me les rappeler, je les connais. Je r veux qu'un simple buste, le plus simple possible ; seulement je veux que mon caractère ressort bien, et si je consens à me faire peindre, c'est la condition que l'artiste saura saisir et interpréter dignement ma physionomie.

– Mais, monsieur, vous n'avez pas encore droit de vous plaindre, s'écria l'artiste impatienté votre portrait n'est pas même commencé.

– Et justement, s'il était commencé il sera trop tard. Il vaut mieux prévenir le mal que d'avo ensuite à le réparer. N'êtes-vous pas de mon avis mon jeune ami ?

X.... vit bien qu'il aurait tort de se fâcher ave un personnage de cette nature. D'ailleurs il jeta de temps en temps un regard sur la toile mystérieuse afin de se donner du courage. Il s'arm donc de patience, sourit et promit à M. Robineau de faire de son mieux pour exprimer dans sa peinture les opinions du capitaine et la bravoure du citoyen. Toutefois, comme le père de Léocadie ne réussissait pas en dépit de ses efforts à trouver une pose à la fois digne et commode, le peintre à sa prière fut encore obligé d'intervenir, et plus heureux cette fois, il parvint à poser son modèle d'une façon à peu près satisfaisante pour tout le monde. Un grand chevalet fut placé en pleine lumière, la planchette fut montée à la hauteur du coude du capitaine qui y trouva un point d'appui pour le bras gauche, et la tête inclinée sur la main qui la soutenait, M. Robineau essaya de prendre une expression réfléchie qui convenait, disait l'artiste, au portrait d'un sage, sans lui rien enlever de sa physionomie particulière et sans rien dissimuler de son caractère guerrier. X.... avait obtenu de son modèle que l'épée resterait au fourreau ; c'était le principal.

Contrairement à ces jeunes artistes, qu'une fantaisie de la critique ou le désir de jouer un mauvais tour à des réputations établies font porter subitement aux nues, lorsque leur nom inconnu a l'air d'en descendre, X... avait sérieusement du talent, une brosse habile, et suffisamment de savoir en dessin pour promettre un peintre distingué dans l'avenir. Par hasard, le

feuilleton, dans son style étrangement bimagé, s'était surpris à dire la vérité ; l'auteur l'ignorait sans doute, car s'il l'avait su.

X., nous l'avons dit, avait l'habitude d'ébau. cher ses tableaux en teinte neutre ; il ne crut pa devoir, pour la circonstance, changer ses hab tudes. Le voilà donc bâclant à grands traits l'image de M. Robineau en couleur grise. Après une heure environ de pose impatiente et d'immobilité sillor née de clignements nombreux, effets d'un tic ne veux gagné par le capitaine-citoyen dans l'exercic de son ancienne profession, celui-ci demanda quitter un moment son poste pour en prendre u plus agréable sur une chaise.,

– A votre aise, dit le peintre, je me doutait bien que vous seriez bientôt fatigué.

– Fatigué ! je ne suis pas fatigué ; mais je n serais pas fâché de voir comment vient ma figure

Il passa donc derrière l'artiste qui continuait d brosser sa toile, et s'arrêta fort étonné de ce qu' aperçut.

– Comment ! dit-il, vous me peignez en gris vous êtes donc un ingriste ? moi qui vous croyai un coloriste !

– Vous ne voyez encore que la préparation d tableau.

– Comment, vous préparez en gris ! j'avai entendu dire que Titien, vous savez bien, Titier un grand peintre, celui-là, préparait toujours e bleu pour donner plus de transparence à ses ombres.

L'artiste leva les épaules et ne répondit pas.

– Essayez donc de préparer en bleu ; tenez, ave mon bleu de Prusse, un bleu magnifique, riche comme du lapis.

Et joignant l'acte à la parole, M. Robineau pressa sur la palette du peintre un des étuis métalliques qu'il avait apportés.

– Tenez, reprit-il, mettez-moi cela sur la toile, et vous verrez l'effet que cette couleur va produire.

Déterminé à subir sans murmurer, et jusqu'au bout, le cruel supplice auquel il se voyait condamné, X. prit au bout de sa brosse tout ce qu'elle put porter du fameux bleu de prusse, et l'étendit nonchalamment sur la face ébauchée du capitaine ; il en résulta une teinte verdâtre qui produisit l'effet le plus désagréable sur le modèle.

– Qu’est-ce que vous faites donc ? s’écria-t-il ; voilà que je deviens vert comme un cadavre, à présent.

– C’est votre faute, monsieur, vous avez voulu que je me servisse de bleu de Prusse.

– Oui, mais il fallait le prendre pur, que diable ! ce n’est pas à moi à vous apprendre votre métier, et bien que je me flatte d’avoir pas mal de connaissances spéciales, acquises par trente années d’expérience, je ne suis pas peintre, et c’est à vous de savoir mieux mélanger vos couleurs.

X. eut un moment bonne envie de jeter sa palette à la tête du capitaine, mais il se retint en pensant qu’il était le père de Léocadie ; il se contenta de se mordre la lèvre jusqu’au sang et de dévorer son impatience. Quand il eut repris un peu de calme :

– S’il vous plait, monsieur, dit-il froidement, de reprendre votre pose, nous allons continuer.

Le capitaine passa la main sur son front en homme qui vient de se donner beaucoup de mal et de remporter une belle victoire, puis il se remit en place, fixe et immobile.

L’artiste, en voyant se redresser devant ses yeux la figure grotesque de M. Robineau, fut pris d’une sorte de rage qui s’épancha bientôt sur la toile en flots de toutes couleurs. Sa brosse marchait comme mue par une force surnaturelle ; elle courait, elle volait du menton aux cheveux, de la bouche aux yeux, du nez à l’oreille ; c’était une verve incroyable, une sorte de vertige. La vie animait le pinceau et la palette d’une singulière fureur, et de minute en minute on voyait la face rubiconde et commune du soldat-citoyen saillir avec plus de force du fond de la toile. Après trois quarts d’heure de cette course échevelée, le peintre s’arrêta, jeta comme épuisé sa palette sur la table, et s’écria :

– C’est assez pour aujourd’hui.

Tel était aussi l’avis du modèle. Sa pose difficile et pénible lui donnait des crispations, qui, ajoutées au tic naturel dont ses muscles faciaux étaient affectés, ne laissaient pas que de produire des grimaces d’une laideur prodigieuse. Il faut le dire à la louange de l’artiste : elles étaient résumées avec un talent merveilleux dans l’image déjà très-avancée qu’il venait d’abandonner.

M. Robineau voulut voir l'œuvre ; il s'arrêta devant elle comme pétrifié d'horreur.

– Pas possible ! pas possible ! s'écria-t-il d'une voix suffoquée. Je ne suis pas si laid que cela !

X. eut un moment la pensée maligne de mettre une glace devant les yeux de son modèle, pour témoigner de l'exactitude du portrait. Il repoussa encore une fois loin de son esprit cette velléité peu charitable, et eut même la bonté d'assurer que la figure s'embellirait à la deuxième séance, ce qui fit reflleurir la bonne humeur sur les joues cramoisies du capitaine. D'ailleurs, celui-ci avait à part lui son idée sur l'avenir du portrait commencé, et il ne l'avait communiquée à personne.

– Après tout, se disait-il, ce ne sera jamais que deux heures de perdues ; sur soixante-deux, c'est une bagatelle.

Ceci prononcé tout bas, dans le for intérieur, M. Robineau prit congé de son locataire en lui assignant rendez-vous pour le lendemain à midi.

– Heure militaire, ajouta-t-il.

Et il disparut dans l'escalier.

– Enfin, s'écria le jeune homme soulagé en ce moment d'un grand poids, je puis donc me mettre en colère tout à mon aise !

Et faisant tourner son tabouret autour de sa tête, il le lança sur son chevalet. Les quatre pieds du siège traversèrent le tableau inachevé ; par un hasard singulier, la tête ébauchée demeura intacte et parut comme inscrite entre les quatre trous de la toile. Mais à peine avait-il commis ce crime de lèsepropriétaire, que devant le peintre s'ouvrit la triste perspective d'avoir le lendemain à recommencer. Sans vouloir s'arrêter plus longtemps à cette triste pensée, il jeta le cadre dans un coin et prit la toile sur laquelle s'épanouissaient déjà les fleurs du frais visage de la jeune fille. L'artiste y travaillait lentement, comme on boit goutte à goutte une douce et suave liqueur.

VI

« Midi, heure militaire », avait dit M. Robineau, et pourtant midi était sonné depuis longtemps et le capitaine de la garde nationale n'avait pas encore frappé à la porte de l'atelier.

Certes, X. était un jeune homme doux, pacifique et de nature excellente. Jamais on ne l'avait vu causer volontairement le moindre dommage à ses semblables ; jamais on ne l'avait connu envieux, colère, emporté ; jamais il n'avait fait le mal sciemment, et jamais surtout il n'avait souhaité la mort de personne. Eh bien, voyez comme au fond la nature humaine porte en soi un germe de méchanceté ! Un moment l'artiste pensa qu'il était arrivé malheur à son modèle, – une jambe cassée, une pleurésie, une attaque de goutte ou d'apoplexie, – et, chose cruelle à dire, il ne trouvait dans son cœur aucun sentiment pénible, aucun regret ; je crois même avoir entendu dire qu'un sourire s'épanouissait sur ses lèvres, que ses yeux brillaient d'une sinistre espérance, que son front rayonnait de joie, et que de sa bouche s'était échappée cette exclamation impie :

– Ah ! s'il pouvait être mort !

C'était fort mal, assurément ; mais soyez certain que ce n'était chez X. que l'effet d'un premier mouvement. Contrairement à un aphorisme célèbre, c'est le second qui était toujours le meilleur chez lui.

Était-ce cette funèbre espérance qui l'avait empêché de chercher une autre toile qu'il pût substituer à celle dont il avait troué la veille les quatre coins ? Je l'ignore ; toujours est-il qu'il n'y avait pas songé.

Comme si la Providence eût voulu punir sur-le-champ un vœu si imprudemment formulé, la clé qui se trouvait dans la serrure tourna avec un horrible grincement, et M. Robineau parut les armes à la main, c'est-à-dire tenant d'une main son sabre pacifiquement caché dans son fourreau, et de l'autre une toile de 60, neuve et montée sur châssis à clés.

– Mon jeune ami, dit-il en se débarrassant de son double fardeau, décidément, après mûres réflexions, j’aime mieux que vous recommenciez mon portrait.

M. Robineau, sans s’en douter, venait de tirer une cruelle épine du pied de son locataire.

– Comme vous voudrez, dit celui-ci ; aussi bien, je suis de votre avis. Je ferai mieux à votre gré cette fois que la première.

– Je l’espère bien. Vous m’aviez fait une trogne de sapeur, à moi, un capitaine ! Allons, ne perdons pas de temps, je suis en retard. C’est que j’ai voulu moi-même choisir une toile de première qualité. Voilà une toile solide, et belle, et bonne ! ce que j’appelle une toile enfin Voyez comme c’est conditionné ! Ne craignez rien, je ne suis plus dans le commerce, je ne veux pas gagner sur vous ; je ne vous la ferai payer que le prix coûtant, le prix de fabrique, douze francs. Oh ! je ne vous les demande pas tout de suite, vous me paierez cela à votre aise, plus tard ; ou même, si vous aimez mieux, vous me ferez pour cela une petite tête d’Oscar, sur une toile de 40 que je vous apporterai, afin que cela ne vous coûte rien. Ça vous va-t-il ?

L’artiste fit sans doute une grimace significative, car le capitaine se hâta d’ajouter :

– C’est bien, c’est bien, nous en reparlerons plus tard. Aujourd’hui il faut regagner le temps perdu et avancer un peu mon portrait.

M. Robineau posa une heure et demie, et l’on peut dire que l’ébauche, dont il n’avait troublé qu’une dizaine de fois l’exécution, était venue d’une façon satisfaisante. X. avait presque l’espoir de terminer le lendemain. Vaine espérance ! le lendemain l’ex-marchand de couleurs parut si mécontent de son image qu’il fallut presque recommencer. Trois jours après la besogne n’était guère plus avancée qu’à la première séance, tant il avait fallu souvent modifier le nez qui était trop fort, la bouche qui était trop grosse, les yeux qui étaient trop petits, le front qui était trop bas, les joues qui étaient trop pâles, puis trop rouges, puis trop brunes. Enfin, le huitième jour le portrait était arrivé à un point d’exécution peu habituel chez nos artistes modernes, et la ressemblance était assez frappante pour que la

servante de M. Robineau, qui était venue à la fin de la séance apporter à son maître une lettre de sa femme, s'écriât en entrant :

– Dieu ! que c'est vous, Monsieur ! je n'ai jamais rien vu de si beau !

– Tu crois ? fit Robineau en souriant d'un air excessivement flatté. Voyons, approche, regarde bien, et tu feras ensuite tes observations au peintre. Molière consultait sa servante, mon jeune ami ; ces natures prime. prime. so. comment M. Gautier dit-il donc ça ?

– Primesautières, fit l'artiste.

– C'est cela, ces natures primesautières font quelquefois les remarques les plus justes et les plus originales. Voyons, Jeannette, dis-nous tout ce que tu vois dans ce portrait.

– Ce que j'y vois ? J'y vois que. j'y vois. j'y vois que je n'y vois rien du tout. C'est bien fait, quoi, voilà ce que j'y vois. Ah ! par exemple, vous n'êtes pas si beau que cela, surtout quand vous grondez ; vous n'avez pas l'air si bon, ni si aimable. enfin vous êtes un peu flatté, très-flatté même.

– Que dis-tu donc là ?

– Dame ! vous m'avez demandé mon avis, je vous le dis. Après ça, c'est peut-être moi qui me trompe. Oui, ça se pourrait bien aussi. Tenez, plus j'y regarde, plus je vois que votre œil ne brille pas autant qu'au naturel, et que vous avez je ne sais quoi dans la physionomie qui pourrait bien ne pas se trouver dans votre portrait.

– L'air militaire, sans doute.

– C'est peut-être ça, c'est peut-être autre chose. Pourtant les épaulettes sont bien belles, et on peut dire que vous êtes joliment *ficelé* dans votre uniforme.

– Tu trouves

– Oui, mais par exemple, je n'aime pas la pose. Vous avez l'air gêné, vous n'êtes pas à votre aise. Pourquoi donc avez-vous pris cette pose-là ?

– Vous entendez, mon jeune artiste !

Celui-ci ne daigna pas répondre et continua de faire mouvoir son pinceau, qui semblait avoir grand'hâte de changer de sujet.

– Ma foi, si ç'avait été moi, reprit la servante, je me serais fait peindre tout simplement assis dans un fauteuil. D'abord c'est plus commode.

A son tour le jeune homme jeta un regard significatif sur son modèle.

– Commode, commode, grommela celui-ci ; vous ne savez ce que vous dites. Il est bien question de prendre une pose commode lorsqu’il s’agit de conserver par la peinture la mémoire d’un fait historique !

– Alors pourquoi me le demandez-vous ? fit la servante en se retirant.

– Ces gens-là sont d’une grossièreté, murmura le capitaine entre ses dents.

Le jeune artiste avait en ce moment les regards attachés sur la lettre que son modèle tournait entre ses doigts sans la décacheter. Peut-être y avait-il dans cette lettre quelques mots de Léocadie ; elle contenait au moins quelques nouvelles de sa santé. Si l’enveloppe de la lettre s’était offerte à la vue du jeune homme du côté du cachet, ses yeux en auraient fait fondre la cire, car ils brillaient comme des charbons ardents.

Enfin l’enveloppe tomba des mains de M. Robineau, et celui-ci, tout en lisant, se mit à commenter tout haut le texte.

– Ah bon ! dit-il, il paraît que l’on s’amuse là-bas : des promenades, des bals, des fêtes !. et puis des fêtes, des bals et des promenades !. Il paraît qu’on a beaucoup dansé, et qu’on s’est beaucoup amusé, et que l’on compte s’amuser encore. Léocadie n’a jamais été ni plus belle, ni plus joyeuse. L’heureux père ne s’apercevait pas en ce moment qu’à mesure qu’il avançait dans ses commentaires le visage du peintre devenait livide, que le sang jaillissait de ses lèvres mordues avec impatience, que sa brosse tremblante prenait coup sur coup des paquets énormes de couleur qu’elle jetait au hasard à travers le visage en peinture. La palette entière y passa. Mais bientôt ce fut autre chose.

M. Robineau avait repris tout haut le cours de ses réflexions.

– Eh ! eh ! fit-il en riant de la façon dont les autres grimacent, bien ! fort bien. des jeunes gens charmants, d’une prévenance, d’une amabilité.. Diable ! si je ne connaissais pas si bien ma femme ce serait à me faire craindre. Mais non, c’est pour Léocadie. Ah ! voyez-vous, la petite sournoise !..

X. était couleur de blanc de plomb. Haletant oppressé, des yeux il dévorait la lettre, et sa main abandonnée à elle-même, courait avec une effrayante rapidité sur la toile.

Robineau, lui, ne voyait rien, et sans y prendre garde il enfonçait de plus en plus le trait dans le cœur du jeune homme.

– Après tout, murmurait-il, c’est de son âge et il est bien naturel.

La réticence était plus cruelle qu’un récit détaillé explicite. Mais tout à coup le capitaine bondit.

– Ah mon Dieu ! s’écria-t-il, qu’est-ce que je vois ?

Le jeune homme avait bondi plus haut encore que le capitaine.

– Qu’est-ce ? demandait-il, le visage tout bouleversé ; qu’est-il arrivé ?

– Rien, dit Robineau en fixant sur l’artiste un regard qui voulait être pénétrant ; rien. Seulement il faut. je suis obligé. d’aller rejoindre ma femme demain, après-demain au plus tard.

– Serait-il arrivé quelque malheur ? demanda X. avec angoisse.

– Oui, un malheur, un grand malheur, ou plutôt non, une chose toute simple, toute naturelle. Voyons, monsieur, je comptais vous donner encore six ou huit séances, mais il faut que celle-ci soit la dernière, il le faut, entendez-vous bien, il le faut. Allons, me voilà immobile, allez. Mais vous ne ferez pas le portrait de ma fille, ne comptez pas le faire, c’est impossible.

– Impossible ! que voulez-vous dire ? vous me cachez quelque malheur. Votre fille.

– Eh bien, ma fille ! fit l’ex-marchand de couleurs d’un ton revêché. Qu’est-ce que cela vous regarde Je compte la marier bientôt, entendez-vous bien, et il ne convient pas, dans ces circonstances, qu’elle vienne poser dans votre atelier.

– Mais, monsieur, il était convenu.

– Je vous épargne la peine de faire son portrait, et je maintiens nos conventions quant au reste. Achetez ce tableau et nous serons quittes. Vous chercherez ensuite un atelier dans une autre maison que la mienne.

– Comment, monsieur, vous me renvoyez, vous me chassez, et sans me dire le motif.

– Le motif ! mais je n’en ai pas d’autre que ma convenance personnelle ; il me convient de reprendre mon atelier, voilà tout. Allons, c’est trop de temps perdu déjà, nous n’en aurons jamais fin aujourd’hui si nous allons de ce train-là. Je vous fais cadeau d’au moins trente heures de travail auxquelles

j'aurais droit aux termes de notre marché ; n'êtes-vous pas encore satisfait ?

– Non, monsieur, dit l'artiste le plus froidement et le plus patiemment qu'il put, je ne suis pas satisfait, et j'ai le droit de ne pas l'être ; je ne comprends rien à votre conduite à mon égard, je vous prie de vouloir bien m'en donner l'explication.

– L'explication ! eh bien, soit, je vais vous donner cette explication que vous me demandez. Voyez-vous cette lettre, monsieur, voyez-vous cette lettre

– Sans doute, et je me demande quel rapport..

– Le rapport ! vous allez le savoir : cette lettre monsieur, m'apprend que vous aimez ma fille.

– Eh bien !

– Comment ! vous ne m'avez donc pas entendu

– Au contraire, je vous ai entendu parfaitement j'aime votre fille, ensuite ?

– Vraiment, j'admire votre sang-froid, ce que vous dites là n'a pas l'air de vous émouvoir le moi du monde.

– Pourquoi voulez-vous que je m'émue, puis que c'est la vérité ?

– Et vous me l'avouez !

– Puisque vous le savez, je vous l'avoue, j'aime mademoiselle votre fille, et un moment j'ai eu la témérité de croire que je n'étais pas tout à fait indigne moi-même de son amour.

– C'est cela, une séduction en bonne forme ; vous avez voulu séduire ma fille, voilà qui est clair.

– Vous appelez d'un vilain nom l'espérance la plus pure, le sentiment le plus droit, le plus profond.

– Oui, oui, je sais, il en est toujours ainsi ; bref, vous ne seriez pas fâché de devenir mon gendre. Je le comprends, une belle fortune, une jolie femme, une famille honnête, honorable, et tenant une certaine position dans le monde. Malpeste ! vous n'êtes pas dégoûté !

– Sachez mieux apprécier mon caractère, monsieur, répliqua l'artiste avec une certaine chaleur, ce n'est ni votre position, ni votre fortune qui m'ont tenté, et sans rabaisser l'honneur que j'aurais eu d'entrer dans votre famille, je dois vous déclarer que cette pensée n'a pas un seul instant préoccupé

mon esprit ; je n'ai vu tout d'abord que mademoiselle votre fille, et si ensuite j'ai ouvert les yeux sur sa position et sur la fortune de sa famille, ç'a été pour m'en épouvanter et désespérer de l'avenir.

– Ah ! il paraît que vous n'avez pas toujours été si désespéré ni si craintif. Madame Robineau me parle d'un certain soir et d'un certain album. je ne sais vraiment pas pourquoi ma femme ne m'a pas dit cela plus tôt. Elle vous protège beaucoup trop, ma femme.

– C'est qu'elle est persuadée de la pureté de mes intentions, c'est que peut-être elle a la même foi que moi en mon avenir. J'ai du courage, monsieur, et cette fortune dont vous vous montrez si fier, sans doute parce que vous l'avez bien gagnée, je saurai l'atteindre aussi ; je saurai, s'il plaît à Dieu, prendre dans mon art une place honorable, m'élever assez haut dans l'estime publique pour que mes œuvres soient recherchées ; que vous dirai-je enfin, j'ai confiance en moi, et, sans puérile vanité, je crois en mon talent.

– Votre talent, c'est bon cela, mais aujourd'hui le talent court les rues : tenez, voyez ce que c'est que votre talent ; voilà huit jours que nous posons, et vous n'avez pas encore pu terminer convenablement mon portrait. Ce n'est pas que je vous reproche d'y mettre le temps, bien au contraire, et si je n'étais obligé de partir demain, après-demain au plus tard, je vous donnerais encore volontiers huit ou dix séances pour avoir un portrait bien fait, solidement peint et parfaitement établi ; mais vous avez entendu tout-à-l'heure ce que disait Jeannette. Après tout, je ne suis pas un tyran, moi, et si vous aviez seulement huit ou dix mille livres de rentes votre personne me plairait assez. Mais vous ne les avez pas, n'est-il pas vrai ? il ne faut donc pas vous mettre des chimères en tête. Ne pensez plus à cela, et terminons un bon portrait qui pourra vous en faire faire d'autres mieux payés et d'une expression moins difficile à saisir.

X. jeta un regard découragé sur sa toile, et ouvrit de grands yeux à la vue des ravages qu'avait exercés sa brosse distraite dans les traits métamorphosés du capitaine.

Sous le relief des empâtements la figure de l'honnête marchand avait pris une énergie singulière ; les yeux étincelaient de colère, la bouche semblait vomir l'invective ; le schako sur l'oreille, les narines au vent, la moustache retroussée, le poing sur la hanche, on aurait dit un bretteur de profession

plutôt qu'un paisible capitaine de la garde nationale. L'artiste recula effrayé devant son œuvre.

Robineau qui ne comprenait pas la cause de ce mouvement, l'attribua volontiers à l'admiration du peintre pour son propre ouvrage ; il voulut le voir et l'admirer aussi. X. eut beau le prier d'attendre et lui dire que le moment était mal choisi, le capitaine était déjà planté derrière son tabouret et regardait par-dessus sa tête. L'artiste s'attendait à une explosion d'injures, peu disposé cette fois à les endurer ; mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il entendit sortir du gosier de l'ex-marchand toutes les formules banales de l'admiration !

Pour tout dire, le capitaine-citoyen était surpris et enchanté de trouver une mine si fière et si martiale à son image ; c'était bien là le portrait qu'il avait rêvé, hautain, insolent et sur la hanche.

– Bravo, mon jeune ami ! dit-il en reprenant son ton cordial des bonnes heures, bravo ! allez toujours ainsi, et vous enlèverez, à la pointe de votre pinceau, cette position que vous convoitez. Oui, vous avez du talent, et la fortune ne vous fera pas longtemps attendre à sa porte ; vous savez que je m'y connais ; je n'ai pas été trente ans dans la partie sans acquérir des connaissances spéciales. ! Mon suffrage doit donc être de quelque valeur pour vous ; continuez ainsi, continuez, je ne vous en dis pas davantage.

L'artiste leva sur le marchand un regard où brillait un reflet d'espérance.

– Seulement, reprit celui-ci, suivez toujours mes conseils, prenez toujours bonne note de mes observations. Ainsi, vous voyez ce nez, eh bien, il faudrait accentuer un peu plus la narine ; cet œil est bien ouvert, mais il manque encore de vivacité ; cette bouche a de l'expression, ce menton de l'énergie, mais maintenant il faudrait fondre un peu tout cela pour donner aux traits plus d'ensemble ; enfin ce tableau demande à être poli. « Polissez-le sans cesse et le repolissez ; » quel est donc l'artiste qui a dit cela ?

X. le savait bien, mais il ne le dit pas.

– Je ne veux pas que vous en fassiez davantage aujourd'hui, continua Robineau ; les émotions, je connais cela. vous pourriez tout gâter. Demain, je vous donnerai encore une séance, une longue séance, la dernière, pour

polir et donner le coup de fion ; mais je vous avertis qu'il faudra vous lever matin.

– Aussitôt que vous voudrez, repartit l'artiste un peu remis de sa chaude alerte.

– Eh bien, à six heures ! est-ce dit ?

VII

X., lorsque Robineau fut parti, reprit un à un les souvenirs bons et mauvais de cette journée, en fit le compte et trouva que ceux-ci ne balançaient pas en définitive le nombre de ceux-là. Tant l'homme est habile à renouer le fil brisé de ses espérances ! Léocadie s'amusait loin de lui, mais aurait-il mieux valu qu'elle s'ennuyât ? elle écoutait les flatteries des jeunes gens, mais pouvait-elle faire autrement ? elle y répondait peut-être par de la coquetterie, mais toutes les femmes ne sont-elles pas coquettes ? Etait-il probable qu'elle l'eût oublié ? Non, puisque sa mère, qui avait surpris le secret de leur tendresse, trouvait bon d'en instruire son mari, et se montrait même favorable à ses espérances. En fallait-il davantage, je vous le demande, pour complètement rassurer un jeune cœur tout affection, tout confiance et tout dévouement ?

L'amour vrai est facilement jaloux, mais il se laisse aisément aveugler ; au moment même où il doute, il croit ; alors qu'il craint le plus d'être oublié, un rien le rassure, et c'est dans son inquiétude même qu'il puise ses forces les plus vives et les plus généreuses.

Tranquille de ce côté, notre jeune héros l'était moins quand il songeait au père de celle qu'il aimait. Et cependant, là encore, son cœur, prompt à s'abuser, croyait voir des obstacles sans doute, mais non des impossibilités. M. Robineau ne l'avait-il pas quitté en lui jetant quelques bonnes paroles ?

N'étaient-elles pas un encouragement pour l'avenir, et cet avenir n'était-il pas la raison d'être ou de n'être pas des intentions bienveillantes de l'ancien négociant ? Ah ! s'il pouvait flatter assez ses petites passions et ses petites vanités pour se mettre complètement dans ses bonnes grâces ! S'il pouvait achever le portrait commencé au gré des désirs du belliqueux capitaine ! L'amour rend flatteur, non pas tant vis-à-vis de la personne aimée qu'auprès de celles dont cette personne dépend.

X. résolut de flatter M. Robineau. Et d'abord, il allait suivre scrupuleusement tous ses conseils, ouvrir davantage la narine du nez, donner plus d'éclat aux yeux, fondre et polir avec soin tous les traits.

De ce projet à son exécution, il n'y avait qu'un pas. X. reprit patiemment sa palette, et au bout de deux heures d'un travail assidu, les bons avis de M. Robineau étaient mis en pratique, mais le portrait ne ressemblait plus du tout.

Le lendemain était un jour néfaste, le 22 juin, que la guerre civile devait rendre tristement mémorable. Etranger à toutes querelles et à toutes passions politiques, trop occupé de son art pour prendre souci des théories qui alors troublaient tous les cerveaux, X. avait dormi aussi paisiblement que la douce pensée de Léocadie le lui avait permis. Dès cinq heures du matin, il était au travail, réparant les oublis de la veille, cherchant à compléter l'harmonie et s'étonnant à bon droit que M. Robineau fût peu à peu devenu un si bel homme.

Le soldat-citoyen, qui ne se doutait pas encore que bientôt l'émeute allait gronder dans la capitale, entra dans l'atelier, à six heures sonnant, – heure militaire, cette fois, exactitude rigoureuse.

X. alla vers lui en souriant. Il avait fait, à son idée, si belle et si bonne besogne, il avait si bien mis à profit les conseils du marchand de couleurs, qu'il ne doutait pas que celui-ci ne lui sût un gré infini de sa docilité.

– Voyez, monsieur Robineau, dit-il, j'ai suivi vos avis, j'ai fait ce que vous m'avez dit hier, j'ai ouvert le nez, animé les yeux et mis ensemble toute la figure. Qu'en dites-vous à présent ?

Le capitaine regarda le portrait attentivement, puis, hochant la tête :

– Mon jeune ami, fit-il d'un ton connaisseur, je crains bien que vous n'ayez tout gâté.

– Mais j’ai suivi scrupuleusement tous vos conseils.

– Possible, mais il ne fallait pas les suivre sans avoir le modèle sous les yeux. Vous m’avez enlevé toute ma physionomie ; ma pose n’a plus rien de martial, la fierté ne brille plus sur mon front. Tenez, voulez-vous que je vous dise : tout cela maintenant est trop mou. Allons, prenez votre palette et donnez-moi ici quelques coups de vigueur.

– Mais je vais briser l’harmonie.

– Qu’importe, dans un tableau militaire il faut toujours briser quelque chose. Le nez est trop fort.

– Vous me l’avez fait élargir.

– Vous ne m’avez pas compris. Ce menton n’est plus assez saillant.

– Vous me l’avez fait amortir.

– Nous nous serons mal entendus. La moustache n’est pas assez épaisse.

– Mais elle est fidèlement copiée sur la vôtre.

– Il vous semble, mais en réalité j’ai la moustache plus fournie qu’elle n’en a l’air. Et les cheveux, qu’avez-vous fait des cheveux ?

– Je les ai cherchés inutilement sur votre chef.

– Ce n’était pas une raison suffisante pour m’en priver dans mon portrait. J’ai aussi les joues d’une couleur plus mâle, plus solide.

– Vous vous êtes plaint que je les avais faites trop brunes.

– Trop brunes, c’est possible, je n’ai pas dit trop mâles. C’est comme ce front, il a des rides ; ai-je des rides, moi, sur le front ?

– Non, vous n’avez pas précisément des rides, mais vous avez quelques sillons tracés par le temps et le labeur.

– Dites le labeur militaire, les fatigues du soldat. D’ailleurs, des sillons ne sont pas des rides, il ne faut pas s’y tromper. Vous allez me refaire tout cela, n’est-ce pas ?

L’artiste poussa un profond soupir, et résigné d’avance à son supplice, il prit ses pinceaux d’une main et sa palette de l’autre. Pendant ce temps-là M. Robineau cherchait son attitude de la veille, mais se ravisant tout à coup :

– Dites-moi, mon jeune ami, reprit-il, si nous changions la pose ?

X. leva sur son tyran un regard plein de tristesse et de prières. Ce regard avait l’air de dire : « Vous êtes le père de Léocadie et je ferai tous vos caprices, mais vous abusez bien de votre position et de mon amour ! »

Robineau avait assez de peine à entendre la langue parlée sans qu'il se souciât d'interpréter un langage muet. Il passa outre.

– C'est que, voyez-vous, tout bien considéré et puisque tout ou à peu près est à refaire, j'aimerais autant maintenant être peint assis, dans un fauteuil.

L'artiste jeta sa palette et ses pinceaux sur la table, et posant ses talons sur le plus haut échelon de son tabouret, il mit ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, comme un homme qui attend la mort et qui d'avance se résigne à son sort. Robineau ne comprit pas mieux cette pantomime éloquente qu'il n'avait compris le langage des yeux.

– Eh bien ! dit-il, qu'est-ce que vous faites donc là ? Ne voyez-vous pas que j'attends ?

Le « j'ai failli attendre » de Louis XIV était dépassé par l'outrecuidance du marchand de couleurs.

X. releva le front avec un brusque mouvement, mais il étouffa dans son sein la colère prête à éclater. Sa douceur naturelle reprit le dessus, et le regard humble, le visage presque souriant, il se remit nonchalamment à la besogne. Cette fois la brosse ne courait plus, elle se promenait lentement sur la toile, rattachant tant bien que mal les parties conservées à celles qu'il ébauchait de nouveau, réservant de la figure le plus qu'il pouvait et improvisant un fauteuil quelconque dont il eut le soin de dorer le bois afin de mieux chatouiller la vanité enfantine de l'ancien marchand. Enfin, il travaillait non plus en artiste, mais en ouvrier désireux d'achever sa tâche sans toutefois y dépenser une trop forte dose d'intelligence, et surtout sans y apporter cette activité fiévreuse qui dévore l'âme des vrais artistes. Pendant ce temps-là, M. Robineau, qui avait pris une pose plus commode sur une grande chaise de paille, s'endormit du plus profond sommeil, et ce fut une trêve heureuse pour le peintre. Pourquoi ne se prolongea-t-elle pas plus longtemps ?

Tout à coup le modèle se réveilla en sursaut. Sa première pensée fut de voir si le tableau avait beaucoup avancé pendant son sommeil. Il se trouva mieux dans cette nouvelle attitude et avoua même que s'il y avait pensé plus tôt, il l'eût sans doute préférée à tout autre. Le peintre ne crut pas nécessaire de lui rappeler qu'elle lui avait été vainement proposée avant que le premier coup de pinceau n'eût été donné ; mais il se hasarda à demander

si enfin cette pose serait la dernière, ce qui parut indisposer vivement l'ex-marchand de couleurs.

– Certainement, répondit-il sèchement, à moins que vous me manquiez cette fois encore comme les autres.

X. n'eut pas la force de dissimuler sa pensée ; il protesta que si le portrait n'avait pas mieux réussi jusqu'ici, la faute en était au modèle et non pas à l'artiste.

– Ahl parbleu, voilà une chose curieuse ! s'écria Robineau en éclatant de rire. Comment ! c'est moi maintenant qui vous empêche de faire mon portrait ressemblant ! Dites plutôt que vous éprouvez une grande difficulté à rendre ma physionomie. Ainsi, en ce moment, la tête est certainement bien meilleure qu'elle ne l'était tout à l'heure ; cependant que d'observations n'aurais-je pas encore à vous faire ! Mais je me tais, vous me diriez encore que c'est moi qui vous empêche de rien faire de bon.

L'artiste frappa du pied avec colère.

– Bon, bon, mon jeune ami, ne vous impatientez pas ; je sais que c'est de votre âge ; mais il appartient au mien de vous calmer par mes conseils. L'impatience n'a jamais fait réussir un tableau.

Le capitaine s'était levé et pérorait aux oreilles du pauvre peintre.

– Tenez, continua-t-il, voilà que déjà la bouche grimace, le nez tourne, les yeux se disjoignent. C'est difficile, parbleu, je sais bien que c'est difficile, mais où serait le mérite si tout le monde pouvait le faire ? Croyez-moi, ajoutez un peu de laque à la narine droite. Oh ! je m'y connais ; je n'ai pas été trente ans dans la partie sans savoir comment se fait un tableau. Si vous mettiez un peu de mon outremer sous les yeux ? vous verriez tout de suite l'effet que cela produirait. Le brun-Robineau ferait très-bien également dans les sourcils, croyez-moi.

L'artiste frétillait sur son tabouret comme une anguille sur le gril.

– Par grâce, monsieur, s'écria-t-il, laissez-moi faire !

– Oh ! je vous laisse faire, je ne me mêle de rien ; je ne me permettrais certainement plus de vous donner un conseil ; vous croyez tout savoir, c'est bien, je me tais. Seulement je ne serais pas fâché de vous faire observer en passant que s'il y avait un peu de terre de Sienne dans ces ombres elles

acquerraient une chaleur qu'elles n'ont pas. Après cela, vous êtes libre de ne pas le faire.

– Est-ce tout ? demanda l'artiste, l'œil enflammé, les narines dilatées et les lèvres palpitantes.

– Ce que j'en dis est dans votre intérêt bien plus que dans le mien. Un portrait manqué ne me fera pas mourir, tandis qu'il pourrait vous faire beaucoup de tort ; un homme dans ma position. A votre place, j'ajouterais ici un peu de blanc, et là, une petite pointe de vermillon. La pointe de vermillon est souvent du plus heureux effet.

– Je vous en prie, monsieur, ayez pitié de moi, fit l'artiste avec angoisse et d'une voix vibrante et saccadée, qui ne témoignait que trop bien des efforts surhumains qu'il faisait pour se contenir.

– Bon, voilà que vous mêlez tout ! s'écria Robineau sans prendre garde à la prière du peintre. Qu'avez-vous donc, mon cher ? votre main tremble comme celle d'un apoplectique. Prenez garde, vous épatez trop le nez. Eh ! voilà que vous l'effilez comme une lame de rasoir. Non, non, ce n'est pas cela ; vous allez mettre du rouge sur les yeux à présent !

En parlant ainsi Robineau se penchait sur l'épaule du jeune homme et soufflait dans son oreille comme un soufflet de forge. Le sang montait à flots au cerveau troublé du malheureux patient, ses yeux injectés ne voyaient plus, ses oreilles bourdonnaient. Dieu seul pouvait prévoir ce qui allait se passer.

Cependant, la main de l'artiste ne lâchait pas la brosse ; elle s'agitait toujours sur la toile, mais d'un mouvement nerveux et fébrile qui n'avait plus de mesure ni de règle.

– Mais vous êtes fou, mon cher ! criait le bourreau à tue-tête.

Il ne croyait pas si bien dire.

– Vous êtes fou ! Vous mettez du vert sur les joues, du violet dans la moustache et du bleu dans les cheveux ! Mais finissez donc, vous allez tout gâter !

Et arrachant le pinceau des mains de l'artiste, il voulut réparer lui-même le désordre qu'il avait causé.

La mesure était comble. X, les traits décomposés, la fureur dans les yeux, l'écume d'une rage longtemps dévorée sur les lèvres, se leva, et, saisissant

le tabouret qui lui servait de siège, il le brandit sur la tête de son tyran. Mais soudain il laissa retomber le meuble : son regard avait rencontré les deux fleurets suspendus à la muraille, et, sautant dessus, il en présenta un à M. Robineau en s'écriant :

– A nous deux, monsieur ; j'aurai votre vie ou vous aurez la mienne !

Machinalement Robineau avait pris l'arme, mais abaissant la pointe vers le plancher :

– Quelle mauvaise plaisanterie ! dit-il.

– Je ne plaisante pas, monsieur, je ne plaisante pas, riposta l'artiste en grinçant des dents. Ne voyez-vous pas que l'un de nous deux est de trop ici.

En ce cas je m'en vais.

– Vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez tué.

Et se jetant en travers de la porte il tomba en garde d'une façon si résolue que le capitaine recula d'un pas.

– Défendez-vous, monsieur, défendez-vous, criait l'artiste d'une voix stridente et en poussant coup sur coup les bottes les plus extravagantes à son adversaire.

Celui-ci fut bien obligé de les parer, mais il le fit en homme qui n'avait pas fait de l'escrime l'occupation de toute sa vie. L'artiste n'était guère plus habile, ce qui ne le rendait que plus dangereux. Il bondissait comme une hyène autour de sa proie.. C'était un spectacle à la fois grotesque et terrible pour qui l'aurait vu. Enfin, le capitaine porta la main à sa poitrine, chancela, et pivotant sur lui-même tomba la face contre le plancher. Les vitres tremblèrent, les cadres s'agitèrent et les chevalets gémirent.

X. n'avait plus la tête à perdre, elle était déjà perdue. A la vue de l'homme qu'il venait d'immoler, il prit la fuite. En route il rencontra l'émeute qui faisait des barricades ; il fit comme elle. Puis il disparut et nul ne sut ce qu'il était devenu.

VIII

Cependant M. Robineau n'avait pas encore rendu le dernier soupir. Quand Jeannette vint le chercher pour lui dire que le colonel de sa légion le demandait lui et sa compagnie, elle le trouva même assis par terre entre deux toiles, et regardant d'un air effaré autour de lui.

Tout bien constaté la blessure était légère, et comme elle avait été reçue en uniforme, sous les armes, un jour d'émeute, elle valut plus tard la croix à l'ex-marchand de couleurs. Il racontait volontiers qu'il avait logé chez lui, sans le savoir, un des principaux chefs de l'insurrection, et que celui-ci avait voulu le tuer pour l'empêcher de voler, à la tête de sa compagnie, à la défense de la société menacée.

– Et voyez donc, ajoutait-il, à quoi tiennent les choses ! il a failli devenir mon gendre. C'était un jeune peintre de très-grand talent, et si ce garçon-là ne s'était pas mêlé de politique, il serait certainement aujourd'hui un grand artiste.

Des gens bien informés prétendent cependant que X. n'est pas mort, comme on l'avait prétendu, au milieu de l'insurrection. Un homme digne de foi, dont il avait peint jadis le portrait, assure que, réfugié dans le Chili, il y a fait une fortune considérable, et qu'un jour ou l'autre on le verra revenir dans sa patrie. Nous faisons des vœux sincères pour que ce retour soit prochain. Car, en vérité, on ne saurait trop lui en vouloir de ce qu'il a pensé tuer M. Robineau. De bons jurisconsultes à qui j'ai soumis le fait prétendent même que l'on pourrait regarder la position où se trouvait réduit l'artiste comme un cas exceptionnel de légitime défense. Je transcris ici leur opinion, afin qu'elle ait chance de tomber sous les yeux de X. et qu'elle l'encourage à rentrer en France.

Quant à mademoiselle Léocadie, elle était femme, elle était parisienne, ellolée.

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

La Ferme des moines, par A. de Bernard (de Calonne)

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65097560>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Dieu seul est Dieu et Mahomet est son prophète.

Table des matières

1. Page de titre
2. LA FERME DES MOINES
 1. Chapitre I
 2. Chapitre II
 3. Chapitre III
 4. Chapitre IV
 5. Chapitre V
 6. Chapitre VI
 7. Chapitre VII
 8. Chapitre VIII
 9. Chapitre IX
 10. Chapitre X
 11. Chapitre XI
 12. Chapitre XII
 13. Chapitre XIII
3. SIONA
4. LA MESSE NOIRE
 1. I - ou L'ON VOIT UN JEUNE HOMME PLUS AMOUREUX D'UN VIEUX PARCHEMIN, QUE D'UNE BELLE JEUNE FILLE.
 2. II - CY COMMENCE L'HISTOIRE DE MESSIRE ERRART DE CARVILLERS.
 3. III - OU LA JEUNE FILLE PREND SA REVANCHE SUR LE VIEUX PARCHEMIN.
 4. CY CONTINUE L'HISTOIRE DE MESSIRE ERRART DE CARVILLERS
 5. IV - LE JEUNE ALBERT S'ENTRETIENT AVEC LES MORTS.
 6. V - EST-IL FOU, NE L'EST-IL PAS ?
5. UN TERRIBLE MODÈLE
 1. Chapitre I

- 2. Chapitre II
 - 3. Chapitre IV
 - 4. Chapitre V
 - 5. Chapitre VI
 - 6. Chapitre VII
 - 7. Chapitre VIII
- 6. Notes
 - 7. À propos de cette édition numérique